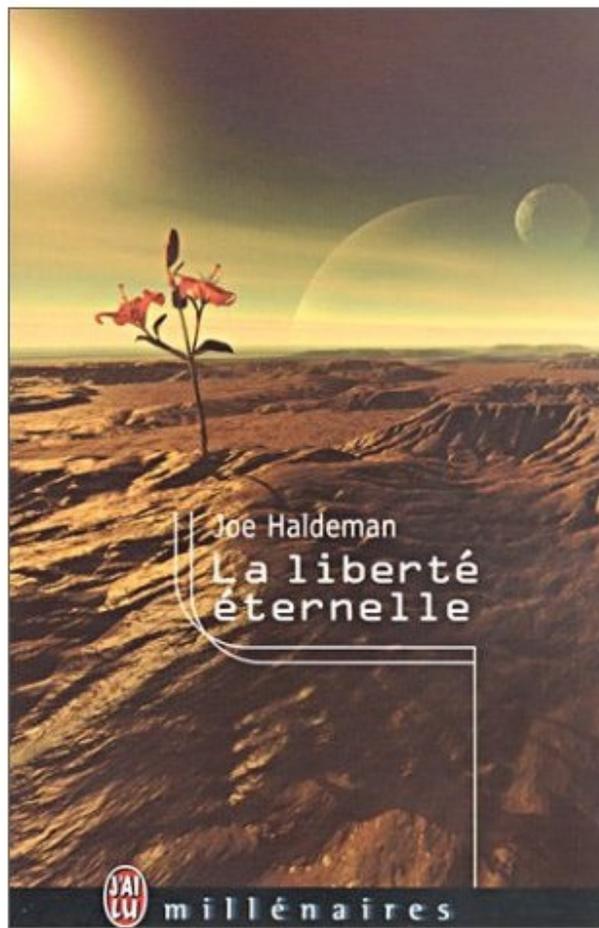


Joe Haldeman
La liberté
éternelle



millénaires



Joe Haldeman

La liberté
éternelle



millénaires

JOE HALDEMAN

LA LIBERTE ÉTERNELLE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR FRANÇOIS VIDONNE

Parfois, les hommes cessent la guerre pour créer des dieux. Des dieux de la paix, qui feraient de la Terre un havre. Un endroit où les hommes penseraient, aimeraient et joueraient. Aucune guerre ne viendrait assombrir leurs âmes et leurs cœurs. Ni empêcher, pour une quelconque raison, les hommes d'être des hommes.

*Les dieux font la guerre pour que les hommes
Ne deviennent pas des dieux.
Quel paradis ferions-nous de la Terre,
Sans les roulements des tambours !
La guerre est une ancre ;
La laisser loin derrière ?
Libres de cesser la guerre ?
Les dieux ont créé l'homme
Pour qu'ils leur ressemblent un peu.
Alors les hommes expriment leur divinité par la guerre.
Prendre la vie :
C'est ce que font les dieux.
Ce n'est pas le besoin féminin de donner la vie.
Ni la simple intelligence de s'arrêter.*

*Les guerriers créent des dieux.
Pour empêcher ces dieux de se déchaîner.
Nous devons trouver en nous le cœur et l'esprit
De créer de nouveaux dieux,
Qui n'amèneront pas les hommes au sacrifice.
De nouveaux dieux,
Qui ne trouveront que dégoût dans la guerre.
Les dieux s'arrêtent,
Pour que les hommes fassent la guerre, et les amusent
Nous pouvons mettre un terme à leurs jeux.
Nous pouvons créer de nouveaux dieux
À visage humain.
Inutile d'en appeler au paradis.
Prenez de simples hommes,
Et montrez-leur le paradis qu'ils pourraient bâtir !*

*Arrêter les guerres des dieux !
Les hommes sont maîtres de leur destinée.
Nous n'avons pas besoin de la guerre
Pour prouver à quiconque que nous sommes des hommes.
Pourtant, même cela ne suffit pas.*

*Pour mettre un terme à la guerre,
Nous devons devenir plus.
Pour arrêter la guerre,
Nous devons devenir des dieux.*

Pour arrêter la guerre, changer les hommes en dieux

Livre I

Le livre de la Genèse

CHAPITRE 1

L'hiver met bien longtemps à venir, sur cette planète oubliée des dieux, mais lorsqu'il est là, il ne s'en va pas de sitôt...

J'observai une brusque rafale qui traçait une ligne de froide écume en travers du lac, et songeai à la Terre ; ce n'était pas la première fois ce jour-là. Ces deux chauds hivers à San Diego, lorsque j'étais enfant... Et même ces mauvais hivers dans le Nebraska. Au moins, ils étaient courts.

Peut-être avions-nous refusé trop vite, lorsque ces zombies magnanimes nous avaient offert de partager la planète avec nous, après la guerre. En venant ici, nous ne nous en étions pas vraiment débarrassés.

De l'air froid irradiait de la vitre. Marygay s'éclaircit la gorge derrière moi.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

— On dirait que c'est le temps. Je ferais bien de vérifier les lignes de pêche.

— Les enfants seront de retour d'ici à une heure.

— Je ferais mieux de vérifier maintenant, au sec, plutôt que de risquer de tous nous retrouver dehors sous la pluie, répondis-je. Ou sous la neige, peu importe.

— Probablement la neige.

Elle hésita, mais ne proposa pas de m'aider. Après vingt ans, elle savait quand je préférais me passer de compagnie. J'enfilai un sweater en laine, mis une casquette, et laissai mon ciré sur le portemanteau.

Je m'enfonçai dans le vent dur et humide. L'odeur n'annonçait pas la neige. J'interrogeai ma montre ; elle indiquait 90 % d'humidité, mais dans la soirée, un front froid amenait parfois des pluies verglaçantes et de la neige. Voilà qui rendrait amusante notre réunion de ce soir. Pour l'aller et le retour, il fallait franchir deux *clicks*, sinon les zombies pouvaient vérifier les archives des transports et constater que nous autres, les paranoïaques, convergions tous vers la même maison.

Nous avions huit lignes qui s'étendaient sur dix mètres depuis le bout du quai jusqu'aux poteaux que j'avais enfoncés dans l'eau, à hauteur de poitrine. Deux autres avaient été renversés lors d'un orage ; je les remplacerais une fois le printemps venu. D'ici à deux ans, en années réelles.

Ce boulot ressemblait plus à du moissonnage qu'à de la pêche. Ces poissons noirs sont si stupides qu'ils sont prêts à mordre n'importe quoi, et lorsqu'ils sont ferrés et se débattent, ils attirent leurs congénères : « Je me demande ce qui ne va pas avec celui-là... – Oh ! Regarde ! Vois un peu cette tête sur ce bel hameçon brillant ! »

Lorsque je quittai le quai, je vis de gros nuages avec des éclairs et je me mis à bosser à toute vitesse. Chaque ligne de pêche se composait d'une poulie soutenant une douzaine de bas de ligne plombés qui se balançaient dans l'eau, maintenus à une profondeur d'un mètre par des flotteurs. On eût dit que la moitié des flotteurs étaient sous l'eau ; il y avait peut-être cinquante poissons. Je me livrai à un calcul mental et me rendis compte que je serais sans doute en train de finir de m'occuper du dernier quand Bill rentrerait de l'école. En tout cas, l'orage arrivait, c'était sûr.

Je pris les gants de travail et un tablier sur le crochet près de l'évier et je hissi le bout de la première ligne jusqu'à ce qu'il arrive à la roue de la poulie, là où je pouvais le voir. J'ouvris le congélateur incorporé – à l'intérieur, le champ de stase reflétait le ciel en colère, tel un bain de mercure – et je fis monter le premier poisson. Je le dégageai de l'hameçon, lui tranchai la tête et la queue avec un couperet, avant de le balancer dans le congélateur et d'appâter l'hameçon avec sa tête. Au tour du prochain client.

Trois des poissons étaient de l'inutile espèce mutante que nous connaissions depuis trois ans. Ils sont rayés de rose, ils ont un goût d'hydrogène sulfuré, et leur chair est nocive. Les poissons noirs n'en veulent pas comme appât et je ne pouvais même pas m'en servir comme engrais ; autant répandre du sel sur sa terre.

Une heure par jour, peut-être, ou moitié moins si les enfants nous donnaient un coup de main, nous suffisait pour satisfaire le tiers des besoins du village. Je n'en mangeais pas beaucoup moi-même. En saison, nous pratiquions aussi le troc du maïs, des haricots et des asperges.

Bill sortit du bus alors que je m'occupais de la dernière ligne. Je lui fis signe de rentrer à la maison. Il ne servait à rien de se retrouver tous les deux couverts de sang et de tripaille de poisson. À ce moment, la foudre tomba de l'autre côté du lac, mais je remis tout de même la ligne à l'eau. Je pendis les gants tout raides, le tablier, et je coupai une seconde le champ de stase pour vérifier le nombre de prises.

Que la pluie aille au diable ! Je restai une minute sous la véranda et regardai la ligne de la bourrasque se frayer un chemin à travers le lac en sifflant.

Il faisait chaud à l'intérieur ; Marygay avait fait un petit feu dans la cheminée de la cuisine. Bill était assis là, avec un verre de vin. Il y avait encore quelque chose de nouveau chez lui.

— Alors, comment allons-nous ?

Son accent paraissait toujours étrange lorsqu'il revenait pour la première fois de l'école. Il ne parlait pas anglais en classe, ni, je le suspectais, avec beaucoup de ses amis.

— On a dépassé les soixante pour cent, répondis-je en me frottant les mains et le visage au-dessus de l'évier de travail. Si on fait encore mieux, il va falloir bouffer ces saletés nous-mêmes.

— Je t'en ferai pocher tout un tas pour le dîner, plaisanta Marygay, pince-sans-rire.

Le fait de les pocher leur donnait la consistance et le goût du coton.

— Mais non, maman, insista Bill. Il faut les manger crus.

Il aimait ces poissons encore moins que moi. Leur couper la tête était pour lui le meilleur moment de la journée.

Je me dirigeai vers les trois fûts à l'autre bout de la pièce et soutirai un verre de vin rouge, puis retournai m'asseoir avec Billy sur le banc, près de la cheminée. Je pris un bâton pour tisonner le feu, un geste probablement plus ancien que cette jeune planète.

— Tu ne devais pas travailler avec le zombie artistique, aujourd'hui ?

— C'était *Homme* de l'histoire de l'art, répondit Billy. Elle vient de Centrus. Je ne l'ai pas vue de toute l'année. On n'a pas dessiné, ni rien de ce genre. On s'est contentés de regarder des images et des statues.

— De la Terre ?

— Oui, surtout de la Terre.

— L'art Tauran est vraiment bizarre. (C'était un commentaire charitable. L'art Tauran était laid et incompréhensible.)

— Elle a dit qu'il fallait y venir petit à petit. On a aussi regardé des images d'architecture.

Leur architecture, j'en connaissais un rayon ; j'en avais bousillé des hectares, quelques siècles plus tôt. Cela me semblait parfois dater d'hier.

— Je me souviens de la première fois où je suis tombé sur une de leurs casernes, dis-je. Toutes ces petites cellules individuelles, on aurait dit une ruche.

Billy produisit un son évasif, que je pris comme un avertissement.

— Et où est ta sœur ? (Elle allait encore au lycée, mais prenait en général le même bus que Billy.) Je n'arrive pas à me faire à son emploi du temps.

— Elle est à la bibliothèque, dit Marygay. Elle appellera si elle est en retard.

Je vérifiai ma montre. La réunion était fixée à huit heures et demie.

— On ne peut pas attendre indéfiniment pour manger.

— Je sais. (Elle enjamba le banc pour s'asseoir entre nous, et me tendit une assiette de gressins.) De la part de Snell, il est passé ce matin.

Ils étaient durs, trop salés, et se brisaient entre les mâchoires avec une sorte d'intéressante secousse.

— Je le remercierai ce soir.

— Une fête entre vieux amis ? demanda Billy.

— Comme d'habitude le *joursix*, répondis-je. On ira à pied. Tu peux prendre le flotteur.

— Ne bois pas trop de vin, me prévint-il en levant son verre. Pour moi, ce sera une partie de volley au gymnase. (Non qu'il s'intéressât au jeu en tant que tel ; ils jouaient nus, tous ensemble, et le jeu était pour eux un rituel d'accouplement autant qu'un véritable sport.)

Une soudaine rafale de neige fondue vint racler la porte.

— Vous n'allez pas marcher par ce temps-là, dit Billy. Vous pourriez me déposer au gymnase.

— *Toi*, tu pourrais nous déposer, dit Marygay. (L'itinéraire du flotteur n'était pas programmé, seulement l'emplacement de parking, en principe pour pouvoir faire suivre les appels.) Chez Charlie et Diane. Ils ne nous en voudront pas si nous arrivons en avance.

— D'accord, merci. Il se pourrait que je marque des points. (Il ne faisait même pas allusion au jeu de volley-ball. Lorsqu'il employait notre ancien argot, je ne savais jamais si c'était par affectation ou par esprit de dérision. Je suppose que lorsque j'avais vingt et un ans, j'arrivais à jouer des deux registres avec mes parents.)

Un autobus s'arrêta à l'extérieur de la maison. J'entendis Sara qui remontait l'allée en affrontant le sale temps. La porte d'entrée s'ouvrit, et elle monta se changer.

— Le dîner sera prêt dans dix minutes, annonça Mary-gay.

Elle n'obtint pour toute réponse qu'un bruit impatient.

— Elle va commencer à saigner demain, on dirait, dit Bill.

— Depuis quand les frères s'occupent-ils de ce genre de choses ? demanda Marygay. Les frères ou les maris, d'ailleurs !

Bill baissa les yeux vers le sol.

— Elle a dit quelque chose ce matin.

Je rompis le silence.

— Si jamais il y avait des *Homme* là-bas ce soir...

— Ils ne viennent jamais. Mais je ne leur dirai pas que vous êtes partis comploter.

— Ce n'est pas du *complot*, ce sont des *projets*. Nous finirons par leur dire, mais c'est quelque chose qui concerne les humains.

Nous n'en avons pas discuté avec lui ni Sara, mais nous n'avions fait aucun effort pour les empêcher de nous entendre.

— Je pourrais venir, un de ces jours.

— Un de ces jours... répondis-je. (Probablement pas. Jusqu'à présent, tous les participants étaient des habitants de la première génération. Des vétérans et leurs épouses. Seules quelques-unes d'entre elles étaient nées sur cette chose qu'*Homme* avait baptisée « planète jardin » lorsqu'ils nous avaient donné un choix d'endroits où nous relocaliser après la guerre.)

Nous appelions en général « notre » planète MF – *Middle finger*, ou Majeur. La plupart des gens qui vivaient ici étaient trop éloignés de nous – d'une douzaine de générations au moins – pour comprendre ce que nous entendions par là. Même si cela avait été le cas, il ne leur serait sans doute pas venu à l'idée d'établir un rapport entre l'acronyme et le terme faisant allusion au plus vieil acte primai œdipien – *Motherfucker*.

À y réfléchir de plus près, toutefois, après un hiver entier passé ici, ils avaient probablement baptisé la planète d'un de leurs équivalents culturels du même terme.

Majeur nous avait été présenté comme un havre, un refuge – et un lieu de réunion. Nous serions en mesure de nous y façonner une existence de simples humains, sans intervention de la part d'*Homme* ; si nous avions des amis ou amants perdus dans le labyrinthe relativiste de la Guerre Éternelle, il était possible de les attendre à bord du *Distorsion Temporelle* un vaisseau de guerre reconverti qui effectuait la navette entre Mizar et Alcor suffisamment vite pour que le vieillissement soit quasiment nul.

Bien entendu, il apparut assez vite que *Homme* tenait à garder un œil sur nous, car nous représentions pour lui une sorte de police d'assurance génétique. Ils pourraient nous utiliser comme base de données si, après X générations, un problème intervenait dans leur schéma génétique, véritable copie au carbone du nôtre. (J'avais un jour employé ce terme avec Billy, et tenté de lui expliquer de quoi il s'agissait, mais il savait ce qu'étaient les copies au carbone, tout comme il savait ce qu'étaient les peintures rupestres.)

Ils ne se contentaient cependant pas d'observation passive. Ils étaient des gardiens de zoo. Majeur ressemblait d'ailleurs bien à un zoo : un environnement artificiel simplifié. Mais les gardiens ne l'avaient pas eux-mêmes construit ; ils s'étaient contentés de buter dessus par hasard.

Majeur, comme toutes les planètes de la classe Véga que nous avons découvertes, était à la fois une anomalie et une caricature. Elle défiait les modèles normaux de formation et d'évolution.

Une étoile bleu vif trop récente avec une planète solitaire de la taille de la Terre et une composition chimique eau-oxygène ; des orbites planétaires à une distance où la vie pouvait être maintenue, même si ce n'était que de justesse.

(Les spécialistes des planètes prétendent que pour avoir une planète de type Terre, il faut également avoir un géant du type Jupiter dans le système ; mais dans ce cas, des étoiles telles que Véga et Mizar ne devraient pas avoir de Terres, elles non plus.)

Il y a des saisons sur Majeur, mais elles sont dues non pas à l'inclinaison vers le soleil, mais au parcours ovale de son orbite. Nous avons six saisons qui s'étirent sur trois années

terrestres printemps, été, automne, hiver précoce, plein hiver, et dégel. Bien entendu, plus la planète se déplace lentement, plus elle se trouve éloignée du Soleil, plus les saisons froides sont longues, et plus les saisons chaudes sont courtes.

La plus grande partie de Majeur se compose de désert arctique ou de toundra sèche. Là où nous nous trouvons, dans l'équateur, les lacs et les ruisseaux gèlent pendant le plein hiver. Vers les pôles, les lacs sont en permanence formés de glace solide, du fond à la surface, tandis que des mares stériles se forment lors des chaudes journées d'été. Les deux tiers de la surface de la planète n'abritent aucune vie, mis à part les spores qui se déplacent dans l'air et les micro-organismes.

Quant au système écologique, il est étrangement simple – moins d'une centaine de variétés de plantes locales ; à peu près le même nombre d'insectes et d'entités ressemblant à des arthropodes. Aucun mammifère local, mais une bonne vingtaine d'espèces de petits ou gros animaux, plus ou moins proches des reptiles ou des amphibiens. Sept espèces de poissons, et quatre espèces de mollusques aquatiques.

Rien n'a évolué ici à partir d'une espèce existante. Le temps ayant manqué, il n'existe pas de fossiles – d'après les datages au carbone, rien à la surface ou légèrement en dessous ne date de plus de dix mille ans. Pourtant, des échantillons – des « carottes » – prélevés à moins de cinquante mètres de profondeur révèlent une planète aussi ancienne que la Terre.

C'est un peu comme si quelqu'un avait hissé une planète et l'avait garée ici, après l'avoirensemencée de quelques formes de vie simples. Mais d'où aurait-on hissé cette planète, qui l'aurait fait, et qui aurait payé les frais de transport ? Toute l'énergie dépensée par les humains et les Taurans au cours de la Guerre Éternelle n'aurait pas suffi à faire bouger cette planète bien loin.

C'est un mystère pour eux aussi, les Taurans, ce que je trouve rassurant.

D'autres mystères sont moins rassurants. Le principal, c'est que ce coin de l'univers a été habité dans le passé, il y a cinq mille ans environ.

La planète Taurane la plus proche, Tsogot, a été découverte et colonisée pendant la Guerre Éternelle. Ils y ont découvert les ruines d'une énorme cité, plus grande que New York ou Londres. Les carcasses de douzaines d'engins spatiaux étrangers dérivait en orbite, et l'un d'entre eux était un vaisseau interstellaire.

Sur les créatures qui ont construit cette puissante civilisation, nous ne disposons pas du moindre indice. Ils n'ont laissé derrière eux aucune statue, aucune peinture, ce qui peut s'expliquer en termes de culture. Ce qui est plus difficile à comprendre, c'est qu'ils n'aient laissé aucun corps, même pas un seul et unique os.

Le terme par lequel les Taurans les désignent est « Bolor » : « Ceux qui sont perdus ».

Je m'occupais en général de la cuisine le *joursix* car je n'enseignais pas, mais les Greyton étaient passés apporter deux lapins, et c'était la spécialité de Marygay, le lapin au poivre. Les enfants le préféraient à la plupart des plats terriens. Ils aimaient surtout l'espèce locale plutôt fade, c'était d'ailleurs tout ce qu'on leur donnait à l'école. Selon Marygay, c'est une attitude typique de l'instinct de survie ; même sur Terre, les enfants tiennent à consommer de la nourriture fade, mais familière. Ce n'était pas mon cas, mais mes parents étaient de drôles de gens, plutôt le genre hippie. Nous mangions des plats indiens violemment épicés. Je n'ai mangé de la viande qu'à l'âge de douze ans, lorsque les lois californiennes les ont obligés à m'envoyer à l'école.

Le dîner fut amusant ; Bill et Sara échangèrent des potins sur les rendez-vous et les accouplements de leurs amis. Sara venait enfin de parvenir à oublier Taylor, qui avait été son copain attiré pendant un an, et Bill s'était montré ravi d'entendre parler du désastre social causé par le pauvre garçon. Sara s'était sentie piquée au vif lorsque Taylor lui avait fait part de ses préférences, mais après avoir jeté sa gourme pendant quelques mois, il était redevenu hétérosexuel et lui avait demandé de revenir avec lui. Elle lui avait alors conseillé de s'en tenir aux garçons. Et maintenant, il s'avérait qu'en effet il avait eu un copain à Hardy, un garçon très secret qui était soudain devenu furieux contre lui et était venu lui faire une épouvantable scène publique au collège. L'histoire comportait des détails sexuels que nous n'avions guère l'habitude de discuter à table, mais les temps changent, et il est toujours bon de s'amuser un peu.

CHAPITRE 2

Le fameux complot était en réalité né d'une innocente discussion amicale que j'avais eue avec Charlie et Diane quelques mois auparavant. Diane était mon officier médical pendant la campagne Sade-138, notre dernière, dans la zone du Grand Nuage de Magellan ; Charlie était mon commandant en second. Diane avait mis au monde Bill et Sara. Ils étaient nos meilleurs amis.

La plupart des membres de la communauté avaient pris un congé le *joursix* pour se rendre chez les Larson à l'occasion de la construction d'une grange. Teresa était un vétéran – deux campagnes –, mais sa femme Ami était une Paxtonienne de la troisième génération. D'un point de vue biologique, elle était de notre âge, et elles avaient eu par la méthode de fusion-clonage deux filles adolescentes. Lune était partie à l'université, mais l'autre, Sooz, nous accueillit avec chaleur et s'occupa de nous servir du thé et du café.

Les boissons chaudes étaient les bienvenues. C'était la fin du printemps, mais le temps était d'un froid tout à fait hors de saison, et le sol était boueux. Le contrôle météorologique sur Majeur était – ou avait été dans le passé – généralement fiable, mais nous avons eu trop de pluie au cours des deux semaines précédentes et les nuages mouvants qui nous entouraient ne semblaient rien devoir arranger. Les dieux de la pluie étaient en colère. Ou heureux, ou insoucians ; on ne sait jamais, avec les dieux.

Comme à l'accoutumée, les premiers à arriver furent Cat et Aldo Verdeur-Sims et, comme à l'accoutumée, Cat et Marygay s'embrassèrent avec chaleur, mais juste un instant, par considération pour leurs maris.

Au cours de sa dernière mission, Marygay, tout comme moi, était une hétérosexuelle plongée dans un monde à cent pour cent homosexuel. Contrairement à moi, elle parvint à surmonter les réticences dues à son contexte éducatif et s'arrangea pour tomber amoureuse d'une femme, Cat. Elles étaient ensemble depuis quelques mois lorsque, au cours de leur dernière bataille, Cat subit de sérieuses blessures et dut être évacuée d'urgence vers la planète-hôpital Ciel.

Marygay supposa que c'était là le terme de leur histoire ; les conséquences physiques de la relativité et des sauts collapsars allaient créer entre elles une séparation de plusieurs années ou plusieurs siècles. Aussi vint-elle m'attendre à bord du *Distorsion Temporelle*. Elle me parla de Cat peu de temps après nos retrouvailles, et je n'y accordai guère d'importance ; une simple et raisonnable adaptation aux circonstances. Je me suis d'ailleurs toujours senti plus à l'aise avec l'homosexualité féminine qu'avec sa version masculine.

Cependant, qui apparut tout de suite après la naissance de Sara, sinon Cat en personne ! Elle avait rencontré Aldo sur Terre et comme elle avait entendu parler de Majeur, ils décidèrent de redevenir hétéros – c'était quelque chose que *Homme* pouvait facilement arranger pour vous et c'était même, à l'époque, indispensable si vous aviez l'intention de vous rendre sur Majeur. Par les archives de Stargate, elle savait que Marygay s'y trouvait, et la géométrie spatio-temporelle ne posa pas de problèmes. Elle débarqua sur Majeur plus jeune de dix années terrestres que Marygay ou moi. Elle était très belle.

Nous nous entendîmes fort bien – Aldo et moi jouions ensemble aux échecs –, mais il aurait fallu être aveugle pour ne pas comprendre le sentiment de nostalgie et de regret qui passait

parfois entre Cat et Marygay. Nous en plaisantions parfois, mais non sans nervosité. Je crois d'ailleurs qu'Aldo était plus nerveux que moi à ce sujet.

Sara nous accompagna ; Bill viendrait avec Charlie et Diane à la sortie de l'église. Nous autres non-croyants devons payer le prix de notre liberté intellectuelle en chaussant des bottes de travail et en nous frayant un chemin dans la boue, tout en enfonçant les piquets-témoins pour le générateur de champ de pression.

Nous avons emprunté le générateur au conseil municipal, et nous avons reçu en prime le seul *Homme* concerné par la construction de la grange. Elle serait venue de toute manière, en qualité d'inspectrice des travaux, une fois la grange terminée.

Le générateur valait son pesant de bureaucrates ; il était incapable de soulever les poutrelles métalliques. Pour cela il fallait une bonne quantité de muscles humains travaillant de concert. Mais une fois les poutrelles positionnées, il les maintenait en place et parfaitement alignées. Comme un petit dieu mesquin qui n'aurait pas supporté de voir des objets disposés selon des angles irréguliers.

Décidément, les dieux me montaient au cerveau. Charlie et Diane venaient de rejoindre cette nouvelle église, le Rationalisme Spirituel, et y avaient attiré Bill. En réalité, ils ne disposaient pas de dieux dans le sens ancien du terme, et tout cela semblait bien raisonnable ; il s'agissait seulement d'apporter un peu de poésie et de numineux dans nos vies quotidiennes. Je pense que Marygay aurait elle-même suivi le mouvement, si ce n'était ma résistance quasi automatique à toute religion.

Lar Po disposait d'instruments d'arpentage, dont un ancien collimateur laser qui n'était guère différent de celui que j'utilisais au lycée. Il nous fallait pourtant continuer à patauger dans la boue et planter nos piquets, mais au moins, nous savions qu'ils étaient plantés là où ils devaient l'être.

La municipalité nous fournissait aussi un camion lourd rempli de mastic synthétique, plus fiable que le ciment sous ce climat, et plus facile à manier. Il demeurait liquide jusqu'à ce qu'il soit exposé à une tonalité sonore d'ultrasons qui représentait deux fréquences spécifiques d'un accord silencieux. Alors, il se figeait et devenait solide à jamais. Il valait mieux s'assurer qu'il n'en restait pas sur vos mains ou vos vêtements lorsqu'ils mettaient leur ritournelle en route !

Les piles de poutrelles et leurs attaches formaient un lot venu de Centrus à bord d'un grand vaisseau flottant. Paxton avait droit à ce genre de don, d'après de savants calculs basés sur une mystérieuse formule qui impliquait la population, la productivité et les phases de la Lune. Nous aurions d'ailleurs pu avoir deux granges ce printemps-là, mais seuls les Larson en voulaient une.

Lorsque nous finîmes de planter les piquets, une trentaine de personnes étaient arrivées. Teresa trimbalait un bloc sur lequel étaient inscrits nos diverses tâches et les moments précis où les accomplir. Les gens recevaient leurs ordres avec bonne humeur du « sergent Larson ». D'ailleurs, elle avait été commandant, tout comme moi.

Charlie et moi travaillions ensemble sur le bloc de réfrigération. Nous avons appris à nos dépens, pendant les premières années passées sur cette planète, que n'importe quelle construction permanente plus importante qu'un simple abri devait reposer sur de la glace tout au long de l'année. Si vous creusiez le permafrost et posiez des fondations normales, les longs hivers mordants les fissuraient, aussi nous étions-nous adaptés au climat ; nous construisions sur la glace ou sur la boue gelée.

C'était un travail facile, mais guère précis. Une autre équipe clouait les pièces d'un cadre

rectangulaire autour de ce qui serait le périmètre du bâtiment, en comptant quelques centimètres de plus de chaque côté. Max Weston, l'un des rares hommes suffisamment costauds pour s'en occuper, utilisait un marteau à air comprimé pour enfoncer des tiges en alliage bien en dessous de la ligne de glaciation, tous les mètres environ le long du périmètre. Les tiges permettraient d'ancrer la grange en prévision des vents, aussi violents que des ouragans, qui rendaient le travail de la terre ici semblable à un passionnant jeu de hasard. (Les satellites de contrôle météorologique ne parvenaient pas à rassembler assez d'énergie pour les détourner.)

Charlie et moi pataugions dans la boue, et reliions entre eux de longs tuyaux de plastique sous la forme d'un interminable serpent qui allait et venait pour former ce qui allait devenir le soubassement de la grange. C'était un travail simple : aligner-coller-déposer. C'est ce que nous fîmes -aligner-coller-déposer -, jusqu'à devenir à moitié saouls, à cause des vapeurs de colle. Pendant ce temps, l'équipe qui avait cloué le cadre arrosait la boue, afin qu'elle devienne bien profonde et liquide lorsque nous la ferions geler.

Pour finir, nous accrochâmes les extrémités lâches au compresseur, que nous mêmes en marche. Nous observâmes tous une pause pour regarder la boue se transformer en gadoue, puis durcir.

Il faisait plus chaud à l'intérieur, mais Charlie et moi étions trop maculés de taches de boue pour nous sentir à l'aise dans une cuisine, quelle qu'elle soit, aussi nous nous assîmes sur des poutrelles de mousse d'acier en attendant que Sooz nous apporte du thé.

Je désignai d'un geste le rectangle de boue.

— Un comportement plutôt complexe, pour une bande de rats de laboratoire !

— On a des rats ? demanda-t-il, l'esprit encore un peu embrumé par les vapeurs de colle.

— Tout un troupeau, et qui se reproduisent...

Il hocha la tête et avala une gorgée de thé.

— Tu es trop pessimiste. Nous leur survivrons. C'est une chose à laquelle je crois vraiment.

— Oui, la foi soulève les montagnes... et les planètes.

Charlie ne niait pas l'évidence : nous n'étions ni plus ni moins que des animaux dans un zoo, ou un laboratoire. Si l'on nous autorisait à nous reproduire sur Majeur, c'était au cas où quelque chose irait de travers dans cette grandiose expérimentation que représentait *Homme* : des milliards de non-individus génétiquement identiques partageant une unique conscience. Ou des milliards de jumeaux-éprouvette partageant une hase de données, pour être plus précis.

Nous pouvions nous cloner comme eux, aucune loi ne l'interdisait, si nous voulions un fils ou une fille identique à nous, ou fusionner-cloner comme Teresa et Ami, dans le cas où une difficulté technique d'ordre biologique aurait rendu une naissance normale impossible.

Mais la grande idée, c'était de continuer à nous faire pondre une progéniture dotée d'un mélange de gènes insensé, juste au cas où quelque chose clocherait dans leur perfection. Nous étions leur police d'assurance.

Les gens avaient commencé à venir sur Majeur dès la fin de la Guerre Étemelle. L'immigration des vétérans, étalée sur des siècles en raison de la relativité, réunit en fin de compte environ deux mille personnes, peut-être dix pour cent de la population actuelle. Nous avons tendance à nous regrouper dans des petites villes comme Paxton. Nous étions habitués à vivre et à communiquer ensemble.

Charlie alluma un stick et m'en offrit un. Je refusai.

— Je crois aussi que nous pourrions leur survivre, dis-je, à condition qu'ils nous *laissent* survivre.

— Ils ont besoin de nous. Nous, les rats de laboratoire.

— Non, ils ont juste besoin de nos gamètes, qu'ils peuvent garder éternellement congelés dans l'hélium liquide.

— Oui, je vois ça. Ils nous regroupent pour prélever des échantillons d'œufs et de sperme, et puis ils nous liquident. Ils ne sont pas cruels, William, ni stupides, quoi que tu puisses penser d'eux.

L'Homme sortit prendre le manuel de sa machine, puis elle l'emmena à la cuisine. Ils se ressemblaient tous, bien sûr, mais avec des variations considérables au fur et à mesure qu'ils prenaient de l'âge. Séduisante, grande, basanée, cheveux noirs, large de front et de menton, celle-ci avait perdu le petit doigt de la main gauche, et pour une raison quelconque, ne l'avait pas fait repousser. Cela ne valait sans doute pas la peine, compte tenu de la douleur et du temps perdu. Parmi les vétérans, beaucoup se souvenaient encore de la torture occasionnée par la re-croissance des membres.

Lorsqu'elle se trouva hors de portée de notre voix, je poursuivis.

— Ils ne nous liquideraient pas, ce ne serait pas nécessaire. Une fois qu'ils auraient obtenu un matériel génétique suffisant, ils nous parqueraient et nous stériliseraient. Ils laisseraient tomber l'expérimentation en attendant que nous mourions de mort naturelle, chacun à notre tour.

— Tu es plein d'enthousiasme, aujourd'hui !

— Je me contente de brasser du vent. (Charlie hochait lentement la tête. Nous étions nés à six siècles d'écart, et ne disposions pas de la même palette d'expressions idiomatiques.) Mais cela pourrait arriver, s'ils voyaient en nous une menace politique. Ils s'entendent fort bien avec les Taurans, maintenant, mais *c'est nous* qui leur posons un problème. Nous n'avons pas de conscience de groupe avec laquelle ils puissent entrer en communion.

— Que faudrait-il faire, alors ? Les combattre ? Nous ne sommes plus des jeunes pousses d'été !

— On dit plutôt des « pousses de printemps », d'habitude.

— Je sais, William, mais nous ne sommes même pas des pousses d'été.

— Tu as raison, répondis-je en trinquant avec lui, mais nous sommes tout de même assez jeunes pour nous battre.

— Avec quoi ? Tes lignes de pêche et mes tuteurs à tomates ?

— Ils ne sont pas très lourdement armés, eux non plus.

Pourtant, en même temps que je parlais, je frissonnai soudain. Alors que Charlie énumérait les armes dont nous étions sûrs qu'ils disposaient, il me vint à l'esprit que nous nous trouvions dans une période historique critique, la dernière époque de l'histoire humaine où vivaient encore un nombre significatif de vétérans assez jeunes pour se battre.

La conscience de groupe d'*Homme* avait sans nul doute fait la même observation.

Sooz nous apporta encore du thé et repartit annoncer aux autres que notre petit lac de boue s'était solidifié. Nous n'avions plus de temps pour la paranoïa ; pourtant, la graine était plantée.

Nous déroulâmes, en les croisant, deux couches de couverture isolante, puis nous nous mimes en devoir de construire la grange proprement dite.

Le sol était la partie la plus facile du travail : des plaques rectangulaires de mousse d'acier qui pesaient chacune à peu près quatre-vingts kilos. Deux costauds ou quatre personnes de force moyenne pouvaient facilement en manœuvrer une. Elles étaient numérotées de un à quarante. Nous les soulevions, puis les reposions, alignées avec les piquets que nous autres agnostiques avions plantés plus tôt.

Ce fut un peu chaotique, dans la mesure où trente personnes tenaient à travailler en même temps, mais nous finîmes tout de même par les disposer en bon ordre.

Ensuite, nous nous assîmes tous pendant que l'on versait le mastic. Les planches qui servaient de formes pour la boue gelée remplissaient le même office pour le mastic. Po et Éloi Casi se servaient de longs objets qui ressemblaient à des balais pour pousser le mastic gris qui s'écoulait du camion. Il aurait fini par s'aplanir complètement de lui-même au bout d'un moment, mais nous savions par expérience que l'on pouvait économiser environ une heure en hâtant le processus. Une fois versé l'équivalent d'une main en profondeur, et la surface étant bien plane, *Homme* appuya sur un interrupteur et changea le mastic en une matière qui ressemblait à du marbre.

C'est là qu'intervenait la partie la plus pénible du travail. C'eût été plus facile avec une grue et une chargeuse à chargement frontal, mais *Homme* était fier d'avoir conçu ces kits de telle manière qu'ils puissent être installés à la main, sous la forme d'un projet communautaire. Ainsi, aucune machine n'était prévue avec les kits, sauf en cas d'urgence.

(C'était d'ailleurs le *contraire* d'une urgence : les Larson n'auraient pas grand-chose à mettre dans leur grange cette année, car l'excès de pluie avait détruit la majeure partie de leurs raisins.)

Un rectangle sur quatre était équipé d'une boîte carrée disposée sur deux côtés, afin de recevoir des poutrelles verticales. Il fallait fixer trois poutrelles ensemble, les supports muraux et les supports de plafond, verser un bon paquet de colle dans les boîtes carrées, et les hisser jusqu'à ce qu'elles soient parfaitement verticales. Avec le champ de pression, lorsqu'elles dévient de la verticale ne serait-ce que d'un degré, elles se bloquent instantanément sur place.

Une fois la première installée, la suite devint un peu plus facile, car il suffisait de lancer trois ou quatre cordes sur celles qui étaient déjà érigées et de lever alors les trois poutrelles suivantes.

Vint ensuite la tâche réservée aux jeunes gens agiles qui ne craignent pas les hauteurs. Nos enfants Bill et Sara, accompagnés de Matt Anderson et de Carey Talos, grimpèrent le long des poutrelles – ce qui n'était pas très difficile, avec les fixateurs de doigts et d'orteils intégrés – et s'installèrent sur des échafaudages de planches pour hisser les pièces de charpente triangulaires. Ils appliquaient avec énergie de la colle en secouant doucement les pièces jusqu'à ce que le champ de pression les fixe tout à fait, line fois le travail accompli, il leur était désormais plus facile d'encoller et d'agrafer les plaques de toiture. Pendant ce temps, les autres encollaient et agrafaient les murs extérieurs, puis déroulaient l'épaisse couverture isolante qu'ils mettaient en place, en forçant bien, contre les murs intérieurs. Les modules de fenêtres étaient assez délicats à manier, mais Marygay et Cat finirent par trouver le système en travaillant en tandem, une à l'extérieur, une à l'intérieur.

Nous terminâmes l'intérieur en un rien de temps, car tout était modulaire, avec des trous dans les murs, et des poutrelles de toit qui s'adaptaient en s'emboîtant aux pièces prémesurées. Tables, coffres, casiers de rangement, étagères – j'étais d'ailleurs un peu jaloux ; notre bâtiment utilitaire n'était qu'une cabane construite à la va-vite.

Éloi Casi, qui adore travailler le bois, apporta un casier qui pouvait contenir une centaine de bouteilles, afin que les Larson pussent en mettre de côté les bonnes années. La plupart d'entre nous avaient amené quelque chose pour l'occasion. J'avais apporté trente poissons nettoyés et dégelés. Ils n'étaient pas mauvais, grillés et servis avec une sauce épicée, et les Bertram avaient traîné jusque-là leur gril de jardin, avec plusieurs brassées de petit bois. Ils l'allumèrent alors que nous commencions à travailler à l'intérieur de la grange, et les braises étaient bien rouges lorsque nous eûmes terminé. En dehors du poisson, il y avait du poulet, du lapin, et de grands champignons locaux.

J'étais trop fatigué et trop sale pour me soucier vraiment de faire la fête, mais nous disposions d'eau chaude pour nous décrasser, et Ami produisit plusieurs litres d'héroïne qu'elle avait distillée, puis laissée macérer pendant plusieurs mois avec des baies. C'était encore costaud, et me revigora quelque peu.

Certains, les mêmes que d'habitude, s'étaient munis d'instruments, et il faut avouer que leur musique sonnait plutôt bien dans la grange vide. Ceux qui possédaient encore de quelque énergie dansèrent sur le nouveau sol de marbre. Je préparai le poisson, les champignons, fis griller les oignons, et bus presque assez d'héroïne pour me mettre moi aussi à danser.

Homme déclina poliment nos offres de nourriture, se livra à quelques tests de résistance, et déclara la grange sûre. Après quoi elle rentra chez elle pour y faire ce qu'ils font d'habitude, quoi que cela puisse être.

Charles et Diane vinrent me rejoindre près du gril et y disposèrent les morceaux de poulet au fur et à mesure que j'ôtai le poisson.

— Alors, tu les combattrais ? me demanda Diane d'un ton calme. Dans quel but ? Même si tu les tuais tous, à quoi cela servirait-il ?

— Oh, je n'ai pas l'intention de tous les tuer ! Ce sont des *gens*, quoiqu'ils prétendent être. Mais je travaille sur quelque chose. J'en parlerai au cours d'une réunion lorsque nous nous serons débarrassés des parasites.

— Nous ? Toi et Marygay ?

— Bien sûr. (Je n'en avais en réalité jamais discuté avec elle, car la pensée m'était venue entre le mastic et les poutrelles.) Un pour tous, tous pour un.

— Vous utilisiez d'étranges expressions, autrefois.

— Nous étions des gens étranges. (Je retirai avec soin les poissons grillés et les fis glisser sur un plat chaud.) Mais nous avons accompli certaines choses.

Marygay et moi discutâmes longuement au cours de la nuit, presque jusqu'au petit matin. Elle en avait plein le dos, autant que moi, d'*Homme* et de ses arrangements à sens unique, d'être cantonnée à l'élevage, reléguée sur cette planète arctique en forme de cul-de-sac. C'était de la survie, rien d'autre. Nous devons faire plus, tant que nous étions assez jeunes.

Au début, elle fit preuve d'un grand enthousiasme quant à mon projet, mais elle émit ensuite des réserves à cause des enfants. J'étais quasiment certain de pouvoir les convaincre de suivre notre plan. *Au moins Sara*, pensais-je en silence.

Elle se montra d'accord avec moi pour peaufiner quelques détails avant d'évoquer le sujet lors d'une réunion. Et nous n'en parlerions pas aux enfants avant d'en avoir discuté avec les autres vétérans.

Je ne m'endormis pas avant l'aube, tant mon sang chantait d'ardeur révolutionnaire.

Pendant plusieurs semaines, nous avons essayé de nous comporter de façon naturelle, volant une heure ici et là pour sortir un carnet de sa cachette, noter quelques pensées et aligner quelques chiffres.

Avec le recul, je pense que nous aurions dû faire confiance à Bill et Sara pour être des nôtres dès le début. Notre jugement a peut-être été altéré par l'excitation du secret partagé, et le plaisir anticipé que l'on éprouve à la perspective de lâcher une bombe.

CHAPITRE 3

Vers l'aube, la pluie s'était transformée en neige fondue, puis en fine et douce poudreuse, aussi laissâmes-nous Bill se rendre directement à son match de volley-ball, tandis que nous prenions à pied le chemin de chez Charlie. Selena, la lune la plus importante, était pleine, et donnait aux nuages une plaisante et pratique opalescence. Nous n'avions pas besoin de nos lampes.

Ils habitaient à environ un *click* du lac, parmi un boqueteau d'arbres verts qui ressemblait de façon déconcertante aux palmiers terrestres. C'était une sorte de résumé de Majeur : des palmiers ployant sous le poids de la neige.

Nous avons appelé pour prévenir que nous y serions tôt. J'aidai Diane à préparer les samovars et tout ce qu'il fallait pour le thé pendant que Marygay donnait un coup de main à Charlie à la cuisine.

(Diane et moi avons eu une histoire sexuelle secrète ; même elle n'était pas au courant. Lesbienne comme la plupart des femmes d'alors avant d'arriver sur Majeur, elle s'était saoulée un jour au cours de la campagne Sade-1381^{1} et avait commencé à me faire du plat, juste pour essayer la bonne vieille méthode conventionnelle. Mais elle s'était effondrée avant qu'elle ou moi ayons eu le temps de faire quoi que ce soit, et elle ne s'en souvenait plus le matin venu.)

Je soulevai la bouilloire en fer et versai l'eau bouillante sur les feuilles, dans deux théières. Le thé était une boisson qui s'adaptait bien à cette planète. Le café n'était guère meilleur que le soja de l'armée. Aucun endroit sur Majeur n'était assez chaud pour qu'il puisse pousser naturellement.

Je reposai la bouilloire.

— Alors, ton bras va mieux, observa Diane, qui m'avait donné une sorte de pansement élastique et des cachets, après que je me fus étiré un muscle en travaillant sur le toit.

— Je n'ai rien soulevé de plus lourd qu'un morceau de craie.

D'un geste brusque, elle mit en marche un minuteur pour le thé.

— Tu utilises de la *craie* ?

— Oui, lorsque je n'ai pas besoin de *holo*. Les gamins sont assez fascinés par la craie.

— Tu as des petits génies, ce trimestre ?

J'enseignais la physique avancée au lycée et donnais un cours d'introduction à la physique mathématique au collège d'enseignement supérieur.

— Il y en a un au collège, Matthew Anderson. Le fils de Leona.

Bien sûr, ce n'était pas un élève du lycée. (C'était *Homme* qui enseignait aux élèves les plus doués dans les matières scientifiques, comme mon fils...) En ce qui concerne la plupart d'entre eux, je me contentais d'essayer de les garder éveillés.

Charlie et Marygay apportèrent des plateaux de fruits et de fromage, et Charlie sortit chercher deux ou trois bûches pour le feu.

Leur maison était mieux équipée que la nôtre, ou que la plupart des autres, d'ailleurs, pour ce genre d'agrément. Le rez-de-chaussée était occupé par une vaste pièce ronde, la cuisine se

trouvant dans une sorte de niche séparée. Le bâtiment était un dôme de métal ; à l'origine, c'était le réservoir à carburant, coupé en deux, d'un vaisseau de guerre Tauran, dans lequel avaient été découpées portes et fenêtres. À l'intérieur, ses origines industrielles étaient camouflées par des rideaux et des panneaux de bois. Un escalier circulaire menait aux chambres et à la bibliothèque, à l'étage. Diane disposait d'un petit bureau et d'une salle d'examens, mais elle travaillait surtout en ville, à l'hôpital et à la clinique universitaire.

La cheminée était formée d'un cercle de briques superposées, entre le centre de la pièce et le mur, et surmonté d'un manteau conique. Ainsi, l'âtre évoquait une sorte de feu de camp primitif, lieu parfait pour une réunion d'un conseil des anciens.

C'était bien de cela qu'il s'agissait, même si l'âge des participants s'étendait de mille ans jusqu'à une centaine à peine ; cela dépendait de l'époque où ils avaient été enrôlés pour la Guerre Éternelle. Leur âge physique allait de la fin de la trentaine au début de la cinquantaine, en années terrestres. Les années, ici, étaient trois fois plus longues. Je suppose que les gens finiraient par s'habituer à commencer l'école à deux ans, à atteindre l'âge de la puberté avant quatre, et la majorité à six. Mais pas ma génération.

J'avais 32 ans, physiquement, lors de mon arrivée, mais si l'on comptait à partir de la date de naissance, sans tenir compte de la dilatation temporelle et des sauts collapsars, j'étais âgé de 1168 ans en années terrestres. Ainsi, j'avais 54 ans – ou « 32 plus 6 », comme l'exprimaient certains vétérans, en tentant de réconcilier les deux systèmes.

Les vétérans commencèrent à arriver, seuls, par deux, ou par quatre. En temps habituel, ils étaient une cinquantaine, environ un tiers de ceux qui vivaient à une raisonnable distance de marche. L'un d'eux était une observatrice venue de la capitale, Centrus, équipée d'un enregistreur holo. Notre groupe de vétérans n'avait pas de nom, pas de véritable organisation centrale, mais il conservait des archives de ses rencontres informelles sous la forme d'un support de la taille d'une bille.

Une copie était gardée en lieu sûr et l'autre se trouvait dans la poche de la femme à l'enregistreur. Les deux se réduiraient en morceaux si *Homme* ou *Tauran* s'avisait de les toucher ; un film appliqué sur la surface de la bille détectait l'ADN.

Nous ne discussions pourtant de rien de spécialement secret ou de subversif lors de nos réunions ; *Homme* savait comment la plupart des vétérans ressentaient la situation, et s'en fichait. Que pouvions-nous faire ?

Pour la même raison, seule une minorité de vétérans assistait aux réunions, et beaucoup venaient dans le seul but de rencontrer des amis. Quel intérêt de rouspéter ? Vous ne pouviez rien changer. Certains n'étaient même pas convaincus de la nécessité d'un changement.

Ils se fichaient de faire partie d'une « base de données eugénique » ; ce que j'appelle un zoo humain. Lorsqu'un *Homme* mourait, un autre apparaissait, par clonage. Leur constitution génétique ne changeait jamais – pourquoi s'amuser à trafiquer la perfection ? Notre fonction consistait à continuer à faire des bébés à l'ancienne – mutation aléatoire et évolution. Je suppose que si nous parvenions un jour à un meilleur résultat que *Homme*, ils se mettraient à utiliser notre matériel génétique à la place du leur. Ou peut-être nous verraient-ils comme de dangereux rivaux ; dans ce cas, ils nous liquideraient.

En attendant, nous étions « libres ». *Homme* nous avait aidés à fonder une nouvelle civilisation sur cette planète, et nous avait laissés en contact avec d'autres planètes habitées, y compris la Terre. Vous auriez même pu vous rendre sur Terre, si vous aviez été prêt à en payer le prix – vous faire stériliser et devenir l'un d'entre eux.

Un grand nombre de vétérans l'avaient fait, mais la Terre ne me paraissait vraiment pas attrayante. Une grande cité, pleine d'*Homme* et de Taurans. J'arrivais tout de même à supporter ces longs hivers, au moins pour le plaisir de la compagnie.

Sur Majeur, la plupart des gens étaient raisonnablement satisfaits. J'espérais changer cela ce soir-là. Marygay et moi avions mis sur pied un plan, et j'allais proposer à l'assemblée d'en discuter.

Au bout d'une demi-heure environ, quarante personnes étaient arrivées et s'étaient réunies autour du feu ; je supposai que le mauvais temps avait gardé les autres chez eux. Diane frappa un verre pour attirer l'attention générale, et présenta la femme de Centrus.

Son nom était Lori. Elle parlait anglais avec le même accent plat qu'*Homme*, ainsi que la plupart des habitants de Centrus. (Nous autres vétérans parlions tous anglais, qui était la langue par défaut tout au long de la Guerre Éternelle, car nous étions issus de siècles et de continents – ou même de planètes – totalement différents. Certains d'entre nous ne le parlaient qu'à l'occasion de rassemblements tels que celui-là, et leur tension était visible au bout d'un moment.)

Elle était petite, svelte, et possédait un intéressant tatouage qui apparaissait sous son maillot : un serpent avec une pomme dans sa gueule.

– Il n'y a pas grand-chose à annoncer qui ne l'ait déjà été dans les nouvelles, dit-elle. Un certain nombre de Taurans ont atterri et sont restés pour une journée de réunions ; de toute évidence, c'était une sorte de délégation, mais ils ne sont jamais apparus en public.

– Tant mieux, intervint Max Weston. Si je ne devais jamais revoir l'un de ces salopards, ça ne me dérangerait pas le moins du monde !

– Dans ce cas, il ne faut pas venir à Centrus. J'en vois un ou deux tous les jours, dans leurs bulles.

– Ça doit avoir de la gueule, admit Max. Tôt ou tard, quelqu'un fera un carton sur eux.

– C'est peut-être leur but, dis-je. Des leurres, des agneaux sacrificiels. Pour découvrir qui possède à la fois les armes et la colère.

– C'est bien possible, confirma Lori. Ils ne font pas grand-chose, à part se balader.

– Des touristes, intervint Mohammed Morabitu. Même les Taurans peuvent être des touristes.

– Trois d'entre eux sont des permanents, dit Cat. Un de mes amis a installé une thermopompe dans leur appartement du Bureau des Communications Interplanétaires.

– De toute façon, reprit Lori, ces Taurans sont venus pour une journée ; ils ont été embarqués sur un vaisseau-flotteur réformé du Bâtiment de la Loi, ils ont passé quatre heures là-bas, ils sont retournés à la navette, et ils sont repartis. Deux ou trois manutentionnaires les ont vus. Sinon, ils auraient pu arriver et repartir sans qu'aucun humain s'en aperçoive.

– Pourquoi tous ces secrets ? demandai-je. Il y a eu d'autres délégations dans le passé.

– Je l'ignore. La brièveté de leur visite est surprenante, tout comme leur nombre : quatre. Pourquoi une conscience de groupe enverrait-elle plus d'un représentant ?

– Par excès de prudence, suggéra Charlie. Max aurait pu leur tomber dessus et tuer trois d'entre eux à mains nues.

Pour autant que nous puissions le savoir, la « conscience de groupe » Taurane n'était pas plus mystérieuse que celle *il Homme*. Aucune télépathie ni quoi que ce soit du même genre ; les individus chargeaient et déchargeaient régulièrement leurs expériences à partir d'une

mémoire commune. Si un individu mourait avant de s'être branché sur l'Arbre Mémoriel, ses dernières informations étaient perdues.

Cela semblait étrange, puisqu'ils étaient tous physiquement jumeaux, mais nous pouvions faire la même chose, à condition d'accepter de nous laisser percer des trous et installer des prises dans le crâne. Pour moi, non merci, j'avais déjà suffisamment de choses en tête.

— Sinon, poursuivit Lori, il ne se passe pas grand-chose à Centrus. Ceux du champ de force ont à nouveau perdu le vote, alors il faudra pelleter la neige un an de plus.

Quelques-uns d'entre nous rirent à cette dernière remarque – avec une population réduite à dix mille personnes, Centrus n'était pas assez importante pour justifier la dépense d'énergie nécessaire pour maintenir un champ de force tout au long de l'hiver. C'était pourtant la capitale planétaire, et certains citoyens tenaient au champ de force, comme symbole de leur statut, tout autant que pour ses aspects pratiques. Le fait de posséder le seul spatioport, et donc d'accueillir les visiteurs étrangers, ne suffisait pas à leur conférer une distinction suffisante.

À ma connaissance, aucun Tauran n'était jamais venu ici à Paxton. L'endroit n'était peut-être pas sûr, avec notre importante population de vétérans, et de nombreuses personnes aussi peu portées sur le pardon que l'était Max. Quant à moi, je n'éprouvais à leur égard aucune animosité. La Guerre Éternelle avait été un colossal quiproquo, et peut-être étions-nous plus fautifs qu'eux.

Ils étaient laids, avec une odeur bizarre, et ils avaient tué beaucoup de mes amis, mais ce n'était pas les Taurans qui nous avaient condamnés à l'emprisonnement à vie sur cet iceberg. C'était l'idée d'*Homme*. Et si *Homme* représentait peut-être quelques milliards de jumeaux, ils n'en étaient pas moins humains, d'un point de vue biologique.

Une grande partie de ce qui se disait au cours de ces réunions n'était qu'une version assez morose des plaintes diverses qui avaient déjà été transmises par différents canaux. Le réseau énergétique n'était pas fiable et *devait* être remis en état avant le plus fort de l'hiver, ou sinon, des gens allaient mourir, et la seule réponse de Centrus était un programme des priorités en matière d'*engineering* municipal, programme dans lequel nous étions toujours relégués en fin de liste au profit de villes plus proches de la capitale. (Nous étions les plus éloignés – un genre d'Alaska ou de Sibérie, pour prendre des exemples qui n'auraient été intelligibles pour quasiment personne.)

Bien entendu, si nous organisions ces réunions, c'était principalement parce que rien ni personne sur Centrus ne reflétait nos soucis ni ne satisfaisait nos besoins. Le gouvernement était humain, avec des représentants élus dont le nombre était basé sur la population et l'appartenance professionnelle, mais pour ce qui était de l'administration réelle, *Homme* opérait une surveillance qui équivalait à un droit de veto.

De plus, les priorités d'*Homme* n'étaient pas les nôtres. Le problème allait au-delà d'une simple opposition ville-campagne, même s'il apparaissait parfois comme tel. J'avais baptisé ce phénomène du nom de « spéciation intentionnelle ». Environ la moitié de la population d'*Homme* sur cette planète vivait à Centrus, et la plupart de ceux qui étaient envoyés dans des endroits tels que Paxton n'y restaient en général qu'une « année longue » avant de rentrer. Ainsi, tout ce qui bénéficiait à Centrus bénéficiait à *Homme*... et nous affaiblissait, bien qu'indirectement, nous les provinciaux.

J'avais déjà travaillé avec des professeurs *Homme*, bien sûr, et quelquefois traité avec des administrateurs. Je m'étais depuis longtemps habitué au fait qu'ils se ressemblaient tous et

agissaient tous de la même manière, tout au moins superficiellement. Toujours calmes et raisonnables, sérieux et doux. Avec juste un brin de pitié à notre égard.

Nous évoquâmes la question du réseau énergétique, le problème scolaire, celui de la mine de phosphate qu'ils voulaient installer près de Paxton (ce qui nous aurait garanti un monorail de transport de marchandises dont nous avons effectivement besoin), et d'autres sujets de moindre importance. C'est alors que je lâchai ma bombe.

— J'ai une modeste proposition à vous soumettre, dis-je. (Marygay me regarda et sourit.) Marygay et moi-même pensons que nous devrions tous aider nos frères *Homme* et Tauran dans leur noble expérience.

Il y eut un moment d'absolu silence, seulement troublé par les crépitements du feu. Je me rendis compte que l'expression « modeste proposition » ne signifiait rien pour la plupart d'entre eux, nés un millénaire après Swift.

— Très bien, dit Charlie. Et ça veut dire quoi, en fin de compte ?

— Ils veulent isoler la population humaine pour en faire une base de données génétiques. Alors, donnons-leur l'isolation, avec la vengeance en prime.

Ce que je propose, c'est que nous leur prenions le *Distorsion Temporelle* mais par pour faire des allers et retours entre Mizar et Alcor. Nous l'emmènerons aussi loin qu'il pourra aller, et nous reviendrons en toute sécurité.

— Vingt mille années-lumière, dit Marygay. Quarante mille ici, lorsque nous serons de retour. Cela leur donnera deux mille générations pour leur expérimentation.

— Et pendant deux mille générations, ils nous ficheront la paix.

— Combien d'entre nous pouvez-vous emmener ? demanda Cat.

— Le *Distorsion Temporelle* est conçu pour embarquer deux cents personnes en serrant bien, expliqua Marygay. J'y ai passé quelques années en attendant William, et ce n'était pas trop pénible. Pour un séjour à long terme, il vaut mieux prévoir cent cinquante.

— Ce sera long ? demanda Charlie.

— Nous vieillirions de dix ans, répondis-je. En années réelles.

— C'est une idée intéressante, dit Diane, mais je ne suis pas sûre que nous devions *détourner* cette fichue navette. C'est une pièce de musée, vide depuis une génération. Il suffit de la demander.

— On ne devrait même pas avoir à la demander ; lorsque *Homme* prétend en être propriétaire, c'est une fiction juridique. J'en ai payé *moi-même* un trois cent douzième, dit Marygay. Au départ, nous étions trois cent douze vétérans à participer à cette histoire de « navette temporelle ».

— Avec une fortune générée artificiellement par la relativité, ajouta Lori. Vos salaires s'accumulaient, avec les intérêts, pendant que vous étiez en campagne.

— C'est vrai. L'argent existait encore, confirma Marygay en se tournant vers les autres. Quelqu'un d'autre ici a-t-il acheté une partie de la navette ?

La majorité de l'assistance secoua la tête, mais Teresa Larson leva la main.

— Ils nous l'ont volée, purement et simplement ! s'exclama-t-elle. J'ai gagné des milliards de dollars terrestres, assez pour m'offrir un palais au bord du Nil, mais avec ça, sur Majeur, je ne peux même pas me payer une miche de pain !

— Vous me pardonnerez de jouer l'avocat du diable, dis-je. *Homme* avait proposé d'en assurer la maintenance, à condition que les humains l'abandonnent, et la plupart des

humains ont cessé de s'y intéresser à partir du moment où elle avait rempli sa fonction.

— C'était mon cas, ajouta Marygay. Et je ne vous cache pas que j'ai été une collaboratrice consentante, dans cette arnaque. Ils nous ont racheté nos parts avec de l'argent que nous ne pouvions dépenser que sur Terre. C'était amusant, à l'époque, de l'argent sans valeur contre une antiquité sans valeur !

— C'est *encore* une antiquité, dis-je. Marygay m'a emmené le visiter, un jour. Mais vous êtes-vous jamais posé la question de savoir pourquoi ils en assuraient la maintenance ?

— Dites-le-moi, coupa Diane.

— Sûrement pas par bonté d'âme. Je les suspecte de continuer à l'entretenir pour l'utiliser éventuellement comme canot de sauvetage pour le cas où la situation deviendrait difficile pour eux.

— Dans ce cas, rendons-leur la situation effectivement difficile, proposa Max. Nous n'avons qu'à les empiler là-dedans comme du petit-bois et les renvoyer sur Terre. Ou chez leurs potes Taurans.

— J'ignore quels sont leurs projets, mais ils ne nous laisseront certainement pas nous en emparer, dis-je, ignorant la remarque de Max. Ce vaisseau est peut-être vieux de trois siècles terrestres, mais c'est encore, et de loin, la machine la plus puissante et la plus grande dans cette zone de l'univers – même sans armes, un croiseur de classe III représente beaucoup de puissance et de matériel. Ils ne construisent plus rien de semblable, désormais. Un tel engin renferme sans doute un dixième des richesses matérielles réelles du système.

— C'est une idée intéressante, dit Lori, mais comment projetez-vous d'y accéder ? Les deux navettes orbitales de la planète sont à Centrus. Il faudrait détourner au moins l'une d'elles avant de détourner le vaisseau lui-même.

— Il faudra prévoir tout cela, admis-je. Nous devons générer une situation où l'alternative au choix de nous laisser prendre le *Distorsion Temporelle* serait pour eux inacceptable. Supposez que nous ayons kidnappé ces quatre Taurans et menacé de les tuer ?

— Ils auraient sans doute répondu, allez-y, tuez-les ! dit-elle en riant. Et puis ils en auraient envoyé quatre autres.

— Je n'en suis pas convaincu. Je les soupçonne de n'être pas plus interchangeables que *Homme*. Nous n'avons que leur parole, à ce sujet – comme vous dites, s'ils sont tous identiques, pourquoi auraient-ils pris la peine d'en envoyer plusieurs ?

— Vous pourriez commencer par leur demander la navette, intervint Ami Larson. Je veux dire, ils *sont* raisonnables. S'ils refusent, eh bien alors...

Les gens murmuraient, et deux d'entre eux se mirent à rire tout fort. Ami était une Paxtonienne de la troisième génération, et non un vétéran. Elle était venue parce qu'elle était mariée à Teresa.

— Vous avez grandi avec elle, Ami, temporisa Diane, d'un ton neutre et contrôlé. Quelques-uns d'entre nous, parmi les vieux, ne sont pas si confiants.

— Ainsi, nous partirions pour dix ans, ou quarante mille, et nous reviendrions, dit Lar Po. Supposez que l'expérimentation *d'Homme* ait été un succès. Nous serions pour eux des hommes de Cro-Magnon totalement inutiles.

— Pire que cela, approuvai-je avec force. Ils auraient sans doute dirigé leur évolution dans des directions tout à fait nouvelles. Nous serions peut-être comme des animaux de compagnie. Ou des méduses...

Une partie de ce que j'aimerais dire, c'est que vous, moi, et la plupart d'entre nous ont déjà

fait cela par le passé. Chaque fois que nous revenions d'une campagne, nous devons recommencer – même si quelques dizaines d'années seulement s'étaient passées sur Terre, la plupart de nos parents et amis étaient morts ou avaient vieilli en devenant des gens complètement différents. Les mœurs et les lois nous étaient devenues étrangères. On ne pouvait plus guère nous employer, si ce n'est comme soldats.

– Et vous voudriez recommencer cela, et volontairement ? s'étonna Charlie. Abandonner la vie que nous nous sommes construite ?

– Pêcheur-professeur. Je n'aurais pas de mal à m'en passer...

– La situation de William, tout comme la mienne, est plus enviable que celle de la majorité d'entre nous, dit Marygay. Nos enfants sont grands, et nous sommes assez jeunes pour explorer de nouvelles directions.

Ami secoua la tête. Elle était de notre âge, d'un point de vue biologique, et elle et Teresa avaient des enfants adolescents.

– Vous n'êtes pas curieux de savoir comment vos enfants vont évoluer ? Vous ne voulez pas voir vos petits-enfants ?

– Nous espérons que nos enfants viendront avec nous, dit Marygay.

– Et si ce n'est pas le cas ?

– Eh bien ils ne viendront pas, dis-je. Beaucoup d'enfants quittent la maison de leurs parents pour mener leur propre vie.

– Mais en général, ce ne sont pas les parents qui partent, insista Ami. Considérez un peu le choix que vous leur laissez. Se débarrasser de leur propre monde pour rejoindre leurs parents.

– En tant que voyageurs dans le temps, en tant que pionniers.

– Oublions un instant cet aspect du problème, coupa Charlie. Pensez-vous vraiment enrôler cent ou cent cinquante personnes sans que l'une d'elles aille voir *Homme* et vous dénoncer ?

– C'est la raison pour laquelle nous voulons garder cela entre vétérans.

– Je n'ai pas la moindre envie de voir mon plus vieil ami en prison.

– Nous *sommes* en prison, Charlie, dis-je avec un geste qui, par bonheur, ne renversa rien autour de moi. Nous ne pouvons voir les barreaux parce qu'ils sont au-dessus de l'horizon.

CHAPITRE 4

La réunion se termina à minuit, après que j'eus demandé un vote à main levée. Seize participants étaient avec nous, dix-huit contre, et six ne purent se décider. J'avais obtenu plus de soutien que je ne l'espérais.

Nous rentrâmes à la maison dans une neige qui craquait de manière plaisante sous le pied, en savourant l'air de la nuit, sans échanger plus que quelques paroles.

Nous entrâmes par la porte de derrière, et *Homme* était là, assis à la table de la salle à manger, buvant du thé. Près du feu, se chauffant le dos, un Tauran. Par réflexe, ma main se leva devant moi, comme pour viser.

— Il est tard, dis-je à *Homme*, le regard fixé sur les yeux de poisson en grappes du Tauran. Les sept doigts aux quatorze articulations de l'une de ses mains s'agitaient.

— Je dois vous parler, maintenant.

— Où sont les enfants ?

— Je leur ai demandé de monter à l'étage.

— Bill ! Sara ! criai-je. Quoi que vous nous disiez, ils pourront entendre. (Je me tournai vers le Tauran.) Je vous souhaite un soir de bonne fortune, dis-je en imitant plus ou moins bien leur langage.

Marygay répéta la formule, plus fidèlement.

— Merci, répondit-il en anglais, mais ce ne sera pas le cas pour vous, je le crains.

Il portait un manteau noir qui lui donnait, avec sa peau orange ridée, un aspect de personnage de Halloween. Avec ce manteau, qui masquait la taille de guêpe et l'énorme pelvis, il paraissait moins étranger.

— Je dois devenir vieux, dis-je à *Homme*. Je croyais que Lori était des nôtres.

— Elle l'est. Elle ignorait que nous vous écoutions.

Sara et Bill étaient au sommet de l'escalier, en chemise de nuit.

— Descendez. Nous ne dirons rien que vous ne puissiez entendre.

— Mais moi, si, dit *Homme*. Retournez au lit.

Ils obéirent.

Décevant, mais pas très surprenant. D'ailleurs, j'étais sûr qu'ils allaient écouter.

— Voici Antres-906, dit *Homme*. L'attaché culturel Tauran sur Majeur.

— Très bien, répondis-je en hochant la tête.

— Aimeriez-vous connaître la raison de sa présence ?

— Pas spécialement. Continuez et dites ce que vous avez à dire.

— Il est ici parce qu'un représentant Tauran doit être présent dans toute négociation impliquant un éventuel voyage vers des planètes Tauranes.

— Quel rapport cela a-t-il avec la culture ? demanda Marygay.

— Je vous demande pardon ?

— C'est un attaché culturel, poursuivit-elle. Quel rapport avec l'emprunt de la navette temporelle ?

— Le tourisme fait partie de la « culture ». Et un vol n'est pas un emprunt.

— Ils ne sont pas sur notre itinéraire, intervins-je. Nous montons tout droit, nous sortons du plan galactique, et nous revenons directement ici. Cela représente un triangle isocèle, d'ailleurs.

— Vous auriez dû emprunter les canaux habituels.

— Bien sûr. En commençant par vous, le shérif ?

Il couvrit le dos de sa main, qui portait sa scarification d'identité.

— Vous auriez pu commencer par n'importe qui. Nous sommes un esprit collectif.

— Mais vous n'avez pas envoyé n'importe qui. Vous avez envoyé le seul *Homme* de cette ville qui possède des armes et qui s'entraîne avec des poids.

— Vous êtes tous les deux des soldats, dit-il en ouvrant son gilet et en produisant un pistolet de bonne taille. Vous pourriez résister.

— Résister à quoi ? demanda Marygay.

— À l'ordre de me suivre. Vous êtes en état d'arrestation.

La population criminelle de Paxton n'était pas assez importante pour justifier l'existence d'une véritable prison, mais je supposais que tout ce qui fermait à clé de l'extérieur pouvait faire l'affaire. Je me trouvais dans une pièce blanche dépourvue de fenêtre, meublée d'un matelas à même le sol et d'un siège de toilettes. Il y avait un évier pliant près des toilettes, et de l'autre côté, un bureau pliant. Le bureau disposait d'un clavier, mais il ne fonctionnait pas.

L'odeur d'alcool renversé évoquait celle d'un bar. C'était sans doute le produit dont ils se servaient comme désinfectant, pour une raison quelconque.

Je savais, depuis une visite l'année précédente, que l'endroit ne comportait que deux cellules. Ainsi, Marygay et moi constituions à nous deux une vague criminelle... (Les criminels sérieux, d'ailleurs, ne passaient même pas la nuit ici. Ils allaient directement à la vraie prison, à Wimberly.)

Je passai un moment à méditer mes erreurs de méthode, puis m'arrangeai pour dormir quelques heures, bien qu'il me fût impossible d'éteindre les lumières.

Lorsque le shérif ouvrit la porte, je vis le soleil derrière lui. Il était dix ou onze heures. Il me tendit une boîte de carton blanc qui contenait du savon, une brosse à dents et autres articles du même genre.

— La douche est de l'autre côté du couloir. Venez me rejoindre pour le thé lorsque vous serez prêt.

Il partit sans autre explication.

Il y avait deux douches. Marygay en occupait déjà une.

— Il t'a dit quelque chose ? demandai-je en élevant la voix.

— Il a seulement ouvert la porte pour me dire de venir prendre le thé. Pourquoi n'avons-nous jamais pensé à faire la même chose avec les enfants ?

— Maintenant, c'est trop tard.

Je me douchai, me rasai, puis et nous nous rendîmes ensemble chez le shérif.

Son arme était accrochée à une patère, derrière lui. Les papiers sur son bureau avaient été rapidement empilés dans un coin, et il avait préparé une théière, avec des biscuits, de la confiture et du miel.

Nous prîmes place et il nous servit le thé. Il paraissait fatigué.

— J'étais avec l'Arbre pendant toute la nuit. (C'était maintenant le jour à Centrus ; il s'était peut-être mis en relation avec des centaines ou un millier d'Homme.) Je dispose d'une possibilité consensuelle.

— Cela a pris toute la nuit ? dis-je. Vous mettez bien du temps à trouver vos synapses.

Je plaisantai souvent sur ce point avec mes collègues *Homme* à l'université. (La physique, d'ailleurs, montrait bien leurs limites : un individu *Homme* pouvait se brancher sur le cerveau de mes collègues, mais il ou elle ne pouvait rien comprendre de complexe sans avoir au préalable étudié la physique.)

— Nous avons passé une bonne partie de ce temps à attendre que d'autres individus soient convoqués, poursuivit *Homme*. En dehors de votre... problème, une autre décision importante devait être prise, les deux choses n'étant d'ailleurs pas sans rapport. « Plus nombreuses sont les feuilles, plus important est l'Arbre. »

La confiture était faite de baies vertes, avec une saveur épicée et acidulée que j'avais aussitôt aimée – l'une des seules choses qui m'avaient impressionné le premier jour passé sur Majeur. J'étais arrivé en plein hiver.

— Ainsi, vous avez décidé de nous pendre sur la place publique ? demandai-je. Ou alors l'exécution prendra-t-elle la forme d'une simple décapitation en privé ?

— S'il était nécessaire de vous tuer, ce serait déjà fait. (Quel sens de l'humour...) Dans ce cas, à quoi servirait-il d'expliquer les choses ? Il va falloir attendre, poursuivit-il en se servant du thé. J'ai besoin de la confirmation de l'Arbre Global. (Ce qui signifiait envoyer le message sur Terre et attendre le retour, au moins dix mois.) Mais la possibilité consensuelle consiste à vous laisser partir avec notre bénédiction. Et de vous donner la navette temporelle.

— Et en échange, dit Marygay, vous vous débarrassez de cent cinquante mécontents résolus.

— Ce n'est pas seulement cela. Vous êtes déjà des anachronismes fascinants. Songez à quel point vous serez précieux dans quarante mille ans !

— Des fossiles vivants, dis-je. Quelle idée !

Il hésita un moment ; l'expression ne lui était pas familière. Il n'existait pas de vrai fossile sur son monde.

— Oui, finit-il par répondre. Aussi bien en termes physiques qu'en termes de mode de pensée. Dans un sens, je le dois à mon propre héritage. J'aurais dû y penser moi-même.

Dans leur langage, il existait un « Je » collectif, et je supposais que c'était ce qu'il avait en tête à ce moment-là.

— Vous disiez qu'il y avait deux décisions, coupa Marygay, et qu'il existait un rapport entre elles.

— Un miroir de ce que vous représentez, dans un certain sens, dit-il en souriant. Vous savez que j'aime beaucoup les humains. Cela m'a toujours attristé de vous voir vivre handicapés.

— Handicapés... par notre individualité ? demandai-je.

— Exactement ! Incapables de vous brancher sur l'Arbre, et de partager votre vie avec des milliards d'autres.

— On nous a donné le choix lorsque nous nous sommes trouvés réunis. Depuis, j'ai eu vingt ans pour regretter de ne pas vous avoir rejoints, mais jusqu'ici, je suis plutôt heureux de ne pas l'avoir fait.

— Vous avez eu le choix, c'est vrai, et certains vétérans en ont profité.

— Combien ? demanda Marygay.

— En réalité, moins de un pour cent, mais à l'époque, je vous paraissais nouveau et étrange. Le problème, c'est que cela fait cent ans – presque trois cents ans terrestres – que l'on n'a plus donné le choix à personne. La population de Majeur s'est accrue pendant ce temps jusqu'à atteindre vingt mille personnes, ce qui est plus que suffisant pour maintenir un réservoir génétique viable. Aussi, je souhaite maintenant donner à nouveau le choix aux gens.

— Tous ceux qui le désirent pourront devenir « vous » ? demandai-je, tout en ressentant un besoin urgent et prémonitoire de rassembler mes enfants autour de moi.

— Non, il y en aurait seulement un à chaque nouvelle naissance, et il leur faudrait passer des tests d'aptitude, et ils ne seraient pas vraiment *moi*, bien entendu. Leur organisation génétique serait inférieure, mais ils seraient tout de même des feuilles sur l'Arbre. (Il sourit alors d'une manière qui ne se voulait pas du tout condescendante, j'en suis sûr.) Cela vous paraît horrible, n'est-ce pas ? Vous nous appelez des « zombies ».

— Il m'arrive en effet de penser que vous êtes déjà assez nombreux sur cette planète, sans parler des dix milliards d'autres, ou à peu près, qui vivent sur Terre. Pourquoi ne pas nous laisser tranquilles ? Après tout, c'était cela, le projet originel.

— Tout cela n'est pas contradictoire avec le projet originel, c'est seulement plus gentil. Vous ne le voyez pas ainsi, parce que vous êtes trop vieux jeu.

— Eh bien au moins, il nous reste dix mois pour nous habituer à cette idée.

Et pour faire entendre raison à Bill et Sara, songai-je.

— Oh, ce n'est pas comme le vaisseau spatial ; je peux prendre la décision, et si l'Arbre Global n'est pas d'accord, seules quelques personnes s'en trouveront affectées. Mais je me connais ; je connais l'Arbre. Il n'y aura pas de problème.

— Les gens qui vous rejoindront seront encore humains, pourtant, intervint Marygay. Ils se marieront, auront des enfants.

Homme prit un air perplexe.

— Bien sûr que non.

— Ils *pourront* le faire, dis-je.

— Oh, non. Il faudra qu'ils acceptent la stérilisation, dit-il en secouant la tête. Vous ne comprenez pas. Vous dites qu'il y a trop *d'Homme*. En réalité, il y a vraiment plus qu'assez de *vous*.

CHAPITRE 5

Je passai directement de la prison à l'université, car je devais enseigner à 1400, et j'aimais arriver à mon bureau une heure avant les cours, pour réviser mes notes et pour être disponible si des étudiants désiraient me parler. Et puis ils servaient un déjeuner chaud dans la salle des professeurs.

Le terme « université » était un peu grandiloquent, même si l'établissement décernait deux douzaines de diplômes. L'ensemble formait un cercle de dix bâtiments en rondins reliés par des passages couverts. Le bâtiment de physique où j'enseignais se composait de deux laboratoires, de deux petites salles de classe, et d'un amphithéâtre plus vaste que nous partagions avec la chimie et l'astronomie. Le premier étage, qui n'était guère plus qu'un haut grenier, servait de lieu de rangement, avec deux bureaux relégués en son extrémité.

Je partageai mon bureau avec *Homme* et Jynn Silver. Jynn ne s'était pas rendue à notre réunion, car elle était partie à Centrus pour le mariage de son fils, mais j'étais quasiment sûr qu'elle serait des nôtres. Elle n'éprouvait aucune affection pour *Homme* en général, et pour celui qui partageait notre bureau en particulier.

Il était là lorsque j'arrivai, après un rapide bol de soupe dans la salle des professeurs. C'était étrange ; il enseignait le matin et ne traînait généralement pas dans les parages.

Il regardait par la fenêtre.

— Vous savez, commença-t-il sans préambule, vous êtes l'un des premiers à savoir que vous avez la possibilité de nous rejoindre ; plutôt que de nous quitter.

— C'est vrai, dis-je en m'asseyant et en branchant mon écran. J'ai été tenté pendant à peu près une microseconde, et puis j'ai repris mes esprits.

— Plaisanterie mise à part, vous devriez prendre le temps de considérer les avantages.

— Je ne plaisante pas, répondis-je en me tournant vers lui. Pour moi, ce serait une sorte de mort.

— La mort de votre individualité.

Il prononça le dernier mot très lentement, avec juste une pointe de dédain.

— Vous ne pouvez pas vraiment comprendre. C'est humain.

— Je suis humain. (C'était techniquement exact.) Si vous voulez plus d'enfants, vous pourriez en adopter.

Pour un argument de choc, c'en était un !

— Deux me suffisent, merci, dis-je en observant sur l'écran la configuration de l'index.

— Vous gagneriez tellement de temps pour la recherche...

— Je ne fais *pas* de recherche. Je suis un modeste pêcheur qui essaie d'enseigner la cinématique rotatoire. Maintenant, j'aimerais consulter mes notes.

— Désolé.

On entendit frapper légèrement contre l'encadrement de porte.

— Professeur Mandella ?

C'était Baril Dain, que j'avais eu comme élève le trimestre précédent.

— Entre, Baril.

— Je ne veux pas vous faire perdre votre temps, commença-t-il en jetant un regard vers *Homme*. C'est seulement que j'ai entendu parler de votre histoire de voyage. Est-ce que tout le monde peut partir ?

— Nous allons devoir choisir parmi des volontaires. (Je me souvenais de Baril comme d'un étudiant en dessous de la moyenne, mais je tenais compte de ses conditions de vie. Sa mère était une ivrogne et son père était parti loin, à Filbin.) Tu as six ans ?

— Je les aurai en Archimède. Le 13 Archimède.

Dans six mois...

— Voilà qui nous laisse du temps. Nous aurons besoin de jeunes. Quelle est ta matière de prédilection ?

— La musique. Je ne me souviens plus de votre expression, le mot anglais pour ça... le, euh...

— La harpe, coupa *Homme* sans lever les yeux. Néoharpe magnétoharmonique à quarante-quatre cordes.

Mon Dieu, comme je détestais leur ton gémissant !

— Nous verrons. Nous aurons besoin de toutes sortes de talents.

En tout cas, pensai-je, la musique humaine sera prioritaire.

— Les enfants sont déjà au courant, dit *Homme*. J'en suis surpris.

— Les nouvelles vont vite.

J'ouvris un tiroir, qui grinça, pris un carnet et un stylo, puis fis semblant de recopier quelque chose sur l'écran.

On étouffait dans la salle de classe, qui sentait le confiné après avoir subi les effluves de trois classes successives. J'entrouvris la fenêtre et m'assis sur la table de devant. Les douze étudiants étaient tous présents.

Une jolie fille installée sur un des sièges de devant leva la main.

— Quel effet cela fait-il d'être en prison, Professeur ?

— Quel que soit le nombre d'années que tu as passé à l'école, Pratha, tout ce qu'il y a à savoir sur la prison, tu le sais déjà. (Ma réponse entraîna quelques rires.) C'est juste une pièce sans fenêtres.

Je pris mon texte et en essuyai le recto d'un revers de manche.

— Vous avez eu peur, Professeur ? demanda Modea, ma meilleure élève.

— Bien sûr. *Homme* n'est pas responsable de nous.

J'aurais pu être enfermé pour toujours, forcé à avaler la pâtée que vous et eux appelez de la nourriture. (Ils sourirent avec indulgence à ma plaisanterie de vieux ringard.) Ou alors, ils auraient pu m'exécuter.

— *Homme* ne ferait pas cela, Professeur.

— Je suppose que vous les connaissiez mieux que moi. Pourtant, le shérif a pris la peine de me faire remarquer que c'était en leur pouvoir, dis-je en levant mon texte. Et maintenant, nous allons revoir ce que nous savons du grand *I*, le moment d'inertie.

C'était une partie difficile du cours. La cinématique rotatoire n'a rien d'une matière intuitive. Je me souvenais des difficultés que j'avais éprouvées, en remontant plus de la moitié du chemin jusqu'à Newton. Les gamins étaient attendis et prenaient des notes, mais la plupart d'entre eux, d'après leur expression, étaient branchés sur « pilotage automatique ».

Ils prenaient des notes de façon mécanique, en espérant pouvoir débrouiller tout cela plus tard. Certains n'y parviendraient pas. (Trois étaient perdus sans espoir, suspectais-je, et j'allais bientôt devoir leur parler.)

Nous parvînmes non sans mal jusqu'à la fin de la leçon. Pendant qu'ils enfilèrent leurs manteaux et leurs capes, Gol Pri posa une question qui leur tenait visiblement à cœur.

— Professeur Mandella, si *Homme* vous laisse prendre le vaisseau spatial, qui sera notre professeur ? Pour la physique mathématique ?

— Est-ce que vous enseignerez sur le vaisseau ? insista Pratha. Dans le cas où nous viendrions aussi ?

Son expression était intéressante et dénuée d'ambiguïté. Attention, mon garçon, elle est à peine plus âgée que ta fille...

— Bien entendu. C'est à peu près tout ce que je sais faire.

Ce ne serait d'ailleurs pas surprenant qu'ils me demandent de m'occuper du poisson à bord de la navette temporelle. Le poisson allait constituer la plus grande partie des menus, et je n'étais certainement pas mauvais au maniement du couperet.

Lorsque je rentrai à la maison après les cours, je ne passai pas tout de suite par les quais. Cela ne pressait guère. La journée était claire et froide, et Mizar transformait le ciel en un océan de bleu électrique cru, comme un arc électrique. J'attendrais que Bill rentre à la maison.

Pendant ce temps, je fis infuser une théière et jetai un coup d'œil rapide aux nouvelles. Ce service provenait de Centrus, et notre histoire s'y trouvait mentionnée dans la section extra-urbaine, entre les vétérans et les nouvelles de la Terre. Tant mieux. Je ne tenais pas à subir trop de questions avant que nous ne disposions des réponses.

Je demandai du Beethoven aléatoire et j'écoutai la musique en regardant au-dehors le lac et la forêt. Il fut une époque où j'aurais pensé qu'il fallait être cinglé pour échanger tout cela contre la monotonie et l'austérité d'un vaisseau spatial.

Il fut aussi une époque où j'étais, où *nous* étions, romantiques au sujet de la frontière. Lorsque nous étions arrivés ici, Marygay était enceinte de Bill. Mais l'endroit a grandi, pour en arriver à un point où il ne se différencie guère de Centrus, sans en avoir les avantages. Il n'existe aucun endroit au-delà, pas pour y vivre. Aucune pression démographique digne d'en parler. Aucun « mandat » culturel pour continuer d'avancer.

La thèse de Tumer était l'une de ces choses inutiles dont je me souvenais depuis l'école. Comment le caractère américain était formé par l'idée de frontière, qui toujours reculait, et toujours représentait la tentation.

Cette idée me donna un petit frisson. Était-ce cela que nous propositions ? Une vision temporelle d'un rêve qui était déjà mort avant ma naissance ? Même si cette idée avait conduit mon père et toute sa famille – dans une camionnette Volkswagen à la carrosserie rouillée couverte de fleurs peintes – jusqu'au Pacifique, puis au nord vers l'Alaska... où nous avions découvert des échoppes de frontière improvisées qui servaient du lait et des cappuccinos.

Peut-être que parmi les dix milliards d'êtres humains rassemblés dans ce coin de la galaxie, seuls Marygay et moi étions les seuls à avoir un lien ténu avec la frontière américaine. Charlie, Diane et Max étaient nés dans un endroit qui s'appelait encore l'Amérique, mais Frederick Jackson Turner ne l'aurait pas reconnue, ses « frontières » se situant alors à des

années-lumière et à des siècles de là, les hommes et les femmes se battant alors sans raison contre un ennemi incompréhensible.

Bill entra et nous attachâmes nos tabliers, enfilâmes nos gants, et nous dirigeâmes vers le quai. Nous travaillâmes dans un silence relatif, n'échangeant que des monosyllabes, pendant les deux premières lignes ; Bill décapitait les poissons avec une telle ardeur que le couperet se ficha dans le bois à deux reprises.

— Est-ce que les gens vous embêtent parce que vos parents ont fait un séjour en prison ?

— Nous embêtent pour... Oh, la prison, oui ! Ils trouvent surtout ça drôle. Voler le vaisseau et tout ça, comme dans un film...

— Il semblerait qu'ils acceptent de nous le donner.

— C'est ce que nous a dit *Homme* professeur d'histoire. Ils pourraient le remplacer par un plus récent qui viendrait de la Terre, à travers le collapsar. Pas vraiment une perte. (Il donna un grand coup à un poisson.) Pour eux.

Sa réaction était assez claire.

— Mais ce le serait pour toi. Si tu décidais de ne pas venir.

Pendant un instant, il maintint au sol le poisson décapité et frétilant, puis il lui coupa la queue et le jeta dans le congélateur.

— Il y a des choses que je ne peux pas dire en anglais. Peut-être qu'il n'existe pas de mots.

— Continue.

— Tu as dit, « ce serait une perte pour toi ». Ou alors tu peux dire, « ce sera une perte pour toi ». Il n'y a rien entre les deux.

Je m'arrêtai, la main sur la ligne, tentant de trouver quelque explication grammaticale.

— Je ne comprends pas. On dit « serait » parce qu'il s'agit du futur, de quelque chose d'incertain.

— *Ta meeya a cha !* cracha-t-il en langage Standard. On dit *meeya* lorsque les conséquences sont incertaines, mais que la décision est déjà prise. Et non pas *ta loo a cha* ou *ta lee a cha*, comme vos « serait » et « sera ».

— Je n'ai jamais été très doué pour les langues.

— Je suppose que non. Mais le problème, c'est que... c'est que... (Il était en colère, la mâchoire serrée, et il s'empourprait. Il s'occupa d'un autre poisson dont il fit ensuite cogner la tête contre l'hameçon.) Peu important les conséquences, tu as déjà décidé. Tu as dit au monde, « Au diable Sara et Bill » ! Tu vas suivre ton propre chemin. Que *Homme* le permette ou pas, l'intention est là.

— Ce que tu dis est dur, constatai-je en finissant le poisson que j'avais en main. Tu *peux* venir avec nous. Je *veux* que tu viennes.

— Et quel genre d'offre est-ce là ? Tout laisser tomber ! Merci beaucoup.

Je luttai pour conserver une voix calme.

— Tu pourrais aussi voir cela comme une chance.

— Peut-être pour toi. J'aurai plus de dix ans – environ trente, en petites années – et tous ceux que j'aurai connus, à part toi, seront morts depuis quarante mille ans. Ce n'est pas une chance. C'est une *condamnation* ! Presque une condamnation à mort.

— Pour moi, c'est une frontière. La dernière qu'il nous reste.

— Les cow-boys et les Indiens, dit-il d'un ton calme en se retournant vers les poissons. J'ai dit « Indien », pas « Pakistanais ».

Je me rendais compte qu'il était normal et que je ne l'étais pas, même selon les standards de ma culture depuis si longtemps disparue. Marygay et moi, ainsi que les autres vétérans de la Guerre Éternelle, avons sans arrêt été projetés en avant dans le temps, tout en sachant souvent que, lorsque vous rentriez, les seules personnes de votre passé encore vivantes étaient celles avec lesquelles vous veniez de voyager.

Vingt ans plus tard, c'était encore un point essentiel pour moi : le présent est une illusion confortable, et bien que la vie perdure, chaque vie en tant que telle est juste un souffle dans le vent. J'allais être défié sur ce point l'après-midi suivant, et le coup allait venir de là où je ne l'attendais pas.

CHAPITRE 6

Trois fois par année longue, je devais aller en consultation chez Diane pour y subir quelques examens de médecine primitive. Aucun humain ni aucun *Homme* né au cours des siècles précédents n'avait eu le cancer, mais nous autres fossiles manquions des gènes nécessaires pour le supprimer. Aussi, périodiquement, Diane devait pratiquer un examen dans le seul endroit, comme nous le disions poliment, où le soleil ne brille pas.

Au début, le mur de son bureau, à l'étage, dans le dôme, était fait de métal brillant, avec une acoustique tout à fait étrange due à sa forme circulaire. Si elle se tenait à l'autre bout de la pièce et chuchotait, sa voix sonnait comme si elle vous parlait à l'oreille. Charlie, Max et moi avions pris des clous et quelques panneaux de bois sur une pile, derrière la caserne des pompiers, et construit à coups de marteau une pièce à peu près carrée. Les murs étaient maintenant encombrés de photographies et de holos, que je tentais d'étudier d'un regard intense tandis qu'elle enfilait une sonde détectrice dans mon côlon.

— Notre petit ami est de retour, m'annonça-t-elle. Lésions précancéreuses. Il faut que je prélève un échantillon.

Ce fut une drôle d'impression lorsqu'elle retira la sonde, si vite que j'en eus le souffle coupé. Du soulagement et une petite douleur, un frisson érotique.

— Tu sais ce qu'il y a à faire. Lorsque tu dois prendre le cachet, ne mange pas pendant douze heures, prends-le, et puis douze heures après, bourre-toi de nourriture. Du pain, de la purée... (Elle s'approcha des éviers métalliques du module de laboratoire en tenant soigneusement la sonde ophidienne aussi loin d'elle que possible.) Va te nettoyer et t'habiller pendant que je m'occupe de tout ça.

Elle allait envoyer les cellules quelque part à Centrus, où ils fabriqueraient une pilule pleine de microphages mécaniques, programmés pour se régaler de mon cancer avant de s'éteindre. Ce n'était qu'un inconvénient mineur, rien du tout, comparé au traitement du cancer de la peau, qui n'était qu'une sorte de peinture, mais qui brûlait et démangeait pendant longtemps.

Marygay et moi devions pourchasser le cancer à longueur de temps, comme tous les autres gens que nous connaissions et qui avaient subi un remplacement de membre sur la planète hôpital Ciel, à la vieille époque. Pour les autres, ce problème-là était résolu depuis longtemps.

Je m'installai doucement à son bureau tandis qu'elle finissait d'envelopper son paquet. Elle s'assit et inscrivit l'adresse de mémoire.

— J'ai commandé cinq de celles-ci, ce qui devrait largement suffire pour dix ans. L'examen n'est qu'une formalité ; je serais surprise que ce cancer-ci soit différent du premier.

— Mais tu seras tout de même avec nous, pour vérifier ?

— Oui. Je suis aussi cinglée que toi.

J'éclatai de rire. Pas elle. Elle posa les coudes sur la table et me regarda fixement.

— Je ne t'ennuierai plus jamais avec ça, William, mais je suis ton médecin, et je dois te le dire.

— Je crois que je sais ce dont il s'agit.

— Sans doute. Tout ce projet ambitieux n'est qu'une réponse élaborée à un trouble dû au stress post-traumatique. Je pourrais te donner des cachets pour ça.

- Tu me l'as déjà proposé dans le passé. Je te remercie, mais non. Je ne crois pas à l'exorcisme chimique.
 - Charlie et moi allons partir avec toi pour la même raison. En espérant forcer nos fantômes au repos. Mais nous ne laisserons pas nos enfants derrière nous.
 - Nous non plus. À moins qu'ils ne décident de rester.
 - C'est ce qu'ils feront. Vous allez les perdre.
 - Il nous reste dix mois pour les retourner. Elle hocha la tête.
 - Bien sûr. Si tu arrives à convaincre Bill de partir, je te laisserai enfoncer quelque chose dans *mon* cul.
 - C'est l'offre la plus intéressante que j'aie reçue de la journée.
- Elle sourit et posa la main sur mon bras.
- Allez, viens, descendons, et prenons un verre de vin.

CHAPITRE 7

Marygay et moi faisons partie du groupe de douze, plus un *Homme* et un Tauran, qui partit inspecter le vaisseau spatial afin de déterminer ce qui serait nécessaire pour le voyage. Il ne suffisait pas de tourner la clé et de partir, une fois les dix mois écoulés. Nous supposions que l'Arbre Global approuverait la politique consistant à dire « bon débarras », et il faudrait sans doute une grande partie de ces dix mois pour préparer le vaisseau.

Le trajet pour se placer en orbite était intéressant, et c'était la première fois depuis la naissance des enfants que je me retrouvais dans l'espace. Nous montâmes tout droit, avec une accélération douce et constante. C'était un total gâchis d'antimatière, je le savais. Le pilote *Homme* haussa les épaules et m'assura qu'il y en avait à profusion. Elle n'était pas certaine de savoir d'où cette antimatière provenait ; peut-être de l'énorme réserve du *Distorsion Temporelle*

Pour un vaisseau spatial, la navette était minuscule, à peu près de la taille d'un bus de transport scolaire. Il y avait des vitres partout autour, et même derrière, aussi pûmes-nous voir Centrus se rétrécir jusqu'à se fondre dans le paysage. Devant nous, le *Distorsion Temporelle* devint l'étoile la plus brillante du ciel qui s'obscurcissait peu à peu. Lorsque nous arrivâmes dans le noir de l'espace, il était facile de voir que ce n'était pas une étoile, grâce à sa forme légèrement allongée.

La navette eut un petit sursaut et commença à ralentir alors que nous étions peut-être à un millier de kilomètres du *Distorsion Temporelle*. Alors que la navette freinait à environ deux G, il n'était ni facile ni agréable de tendre le cou de tous côtés pour voir grossir le vaisseau, mais cela valait la peine d'attraper un torticolis.

Le *Distorsion Temporelle* était peut-être une antiquité, mais pas selon mes critères ! Le vaisseau avait été conçu et construit un millénaire après que j'eus quitté l'école. Le dernier croiseur à bord duquel j'avais combattu était une disgracieuse collection de modules assemblés dans un fouillis de poutrelles et de câbles. La silhouette du *Distorsion Temporelle* était simple et élégante : deux cylindres arrondis, attachés à l'avant et à l'arrière, avec une plaque de blindage entre eux le long de la moitié arrière, pour absorber les rayons gamma. Le métal était comme une délicate dentelle autour de l'extrémité du cylindre supérieur, là où attendait le moteur à antimatière.

Nous accostâmes dans un choc à peine perceptible, et lorsque le sas s'ouvrit à la manière d'un diaphragme d'appareil photographique, mes oreilles se débouchèrent soudain et je me sentis heureux qu'ils nous eussent prévenus de nous munir d'un sweater.

L'appareil avait été maintenu à un niveau strictement minimal par les systèmes de Nécessaire Vital. L'air était froid et confiné, juste au-dessus de zéro afin d'empêcher l'eau de geler et les canalisations d'éclater.

La pression partielle était équivalente à celle que l'on trouve à trois mille mètres d'altitude, assez ténue pour vous étourdir. Nous aurions le temps de nous y habituer.

Nous utilisâmes des rampes pour nous faufiler par une gravité de zéro G jusqu'à un ascenseur décoré de scènes joyeuses de la Terre et du Ciel.

La salle de contrôle, beaucoup plus que ces scènes idylliques, semblait à sa place dans un

vaisseau spatial. Une longue console avec quatre sièges pivotants. Lorsque nous-entrâmes, la planche de contrôle revint à la vie en scintillant ; les indicateurs de pression passèrent par une séquence de réchauffement, et le vaisseau s'adressa à nous d'un ton de baryton amical

— Je vous attendais. Bienvenue.

— Nos experts agricoles veulent que cet endroit soit chauffé dès que possible, dit *Homme*. À quel genre de délai devons-nous nous attendre ?

— Environ deux jours pour la culture hydroponique. Cinq avant que vous puissiez raisonnablement planter. Pour ce qui est de l'aquaculture, cela dépend bien entendu des espèces. D'ici à huit jours, l'eau sera au moins à dix degrés dans l'ensemble de la structure.

— Vous avez une serre que vous pourriez chauffer ?

— Pour les semis, oui. C'est déjà presque prêt.

Teresa se tourna vers *Homme*.

— Pourquoi deux d'entre nous ne resteraient-ils pas ici pour installer quelques parterres ? Ce serait agréable de faire pousser quelque chose dès que possible.

— J'aimerais bien y participer, dit Rubi, mais je dois rentrer pour le 21.

— Moi aussi, dit Justin. Quand est prévu le prochain vol ?

— Nous pouvons faire preuve de souplesse, dit *Homme*. Une semaine, dix jours. (Elle produisit le bruit évoquant un baiser qui servait à signaler au vaisseau que l'on s'adressait à lui.) Vous disposez d'assez de nourriture pour trois personnes ?

— Assez pour plusieurs années, s'ils peuvent se contenter de rations d'urgence. Sinon, je peux activer la cuisine de bord, qui préparera des plats surgelés. Mais ils commencent à être plutôt vieux.

Teresa sauta sur l'occasion.

— Oh, oui, faisons comme ça. Gardons les rations d'urgence pour les urgences.

Cela ne m'aurait pas déplu de me joindre à elles, bien que je ne connaisse pas grand-chose à la culture. C'était agréablement excitant. Comme déposer des brindilles sur les braises d'un feu presque éteint et souffler doucement pour amener à la vie la petite flamme qui ferait tout redémarrer.

Mais je devais m'occuper de mes cours et du poisson. Peut-être, lorsque les classes seraient terminées le mois prochain, je reviendrais participer au démarrage de l'aquaculture.

Marygay me pinça les fesses.

— N'y songe même pas. Tu as tes cours.

— Je sais, je sais. (Depuis combien de temps lisions-nous dans les pensées l'un de l'autre ?)

Nous fîmes un tour holographique de la « salle des machines » qui n'était d'ailleurs pas une salle, quelle que soit la définition que l'on puisse donner de ce mot. Il y avait effectivement un mur cylindrique d'aluminium dentelé, pour que les techniciens puissent y travailler. Personne n'était censé se trouver là pendant que le moteur était en marche, bien sûr. Les écoulements de rayons gamma les transformeraient en friture en l'espace de quelques secondes. Une bonne partie de l'équipage chargé des machines s'entraînerait à travailler à distance avec des robots, pour le cas où des réparations devraient être effectuées sans que l'on puisse couper le moteur.

Il y avait un énorme réservoir d'eau – l'équivalent d'un lac, en volume – et une boule brillante d'antimatière, beaucoup plus petite, une sphère parfaite d'aiguilles bleues scintillantes.

Je la contemplai un moment, pendant que le vaisseau pontifiait sur des spécifications techniques auxquelles j'aurais le loisir de m'intéresser par la suite. La boule étincelante était le ticket pour une nouvelle vie, une vie qui, soudain, paraissait réelle. La liberté, dans cette petite prison.

Il m'était venu à l'esprit que ce n'était pas seulement à la molle tyrannie d'*Homme* et de *Tauran* que je cherchais à échapper. C'était aussi à la vie de tous les jours, à la communauté et à la famille que j'avais vues croître au cours de la génération écoulée. J'étais dangereusement proche du point où j'allais devenir un ancien de la tribu – et, en dépit du fait que j'étais *techniquement* la personne la plus âgée de la planète, je n'étais vraiment pas prêt pour cela. J'avais encore le temps et l'énergie pour quelques aventures de plus ; même pour une aventure passive comme celle-ci.

On aurait pu parler de peur de devenir grand-père ; de s'installer dans le rôle d'observateur, de conseiller. J'avais rasé ma barbe des années plus tôt, lorsqu'elle avait commencé à se couvrir de petites taches blanches. Je pouvais l'imaginer en train de pousser pendant que je serais resté assis dans un rocking-chair sous la véranda.

Marygay me secoua le coude.

– Oh ! oh ! Il y a quelqu'un ? lança-t-elle en riant. Le vaisseau veut que nous descendions.

Nous prîmes en serpentant le chemin inverse vers l'ascenseur, et, dans mon esprit, je parvenais presque à voir les champs de céréales, de fruits, de légumes ; les réservoirs grouillant de poissons et de crevettes.

Lorsque nous atteignîmes le niveau médian, nous sortîmes de l'ascenseur et suivîmes *Homme*, en flottant le long du couloir recouvert de décorations artistiques qui commençaient à dater quelque peu. Nous n'étions plus habitués à ce genre de mode de locomotion et ne cessions de nous cogner et de nous bousculer jusqu'au moment où, à l'aide des rampes, nous parvînmes à former une file à peu près ordonnée.

Le cylindre du « bas » était de la même taille que celui que nous venions de quitter, mais il paraissait plus grand, car rien ne semblait correspondre à une échelle humaine familière. Cinq appareils de secours – des chasseurs modifiés afin de pouvoir accueillir chacun trente personnes – dominaient la soute. Ils ne pouvaient atteindre qu'un dixième de la vitesse de la lumière, mais leur équipement de Nécessaire Vital comprenait des réservoirs d'Animation Suspendue capables de conserver des gens plus ou moins vivants pendant des siècles. Mizar et Alcor étant séparés par trois années-lumière, et compte tenu de la mission originelle du vaisseau, qui consistait à effectuer toujours une mission d'aller et retour, ils ne pouvaient passer plus de trente ans sanglés dans les réservoirs. Ce qui, en principe, devait paraître ridiculement court.

Je cliquai pour obtenir l'attention du vaisseau.

– Quelle est notre limite supérieure, si l'on considère le plan de vol que j'ai enregistré ? Quel est notre point de non-retour ?

– Il est impossible d'être catégorique, répondit le vaisseau. Chaque réservoir fonctionnera jusqu'à ce qu'un de ses composants essentiels lâche. Ils sont supra-conductibles et n'ont aucune consommation d'énergie, au moins pour une dizaine de milliers d'années. Mais je ne suis pas certain que le système fonctionnerait plus d'un millier d'années, ou une centaine d'années-lumière de distance. Ce qui représente un peu plus de trois ans dans notre voyage.

Il était amusant d'entendre une machine utiliser un mot romantique tel que « voyage ». Elle était bien programmée pour tenir compagnie à une bande de fugeurs d'âge mûr !

Une pile nettement agencée de modules – des stocks datant de la guerre – se trouvait à la proue du cylindre ; une sorte de kit « construisez vous-même votre planète », le canot de sauvetage ultime. Nous savions que les planètes ayant une conformation proche de celle de la Terre étaient courantes. Si le vaisseau échouait à effectuer son insertion collapsar et à rentrer à sa base de départ, ces modules donnaient aux gens une chance de se construire un *nouveau* foyer. Nous ignorions si le cas s'était effectivement présenté. À la fin de la guerre, quarante-trois croiseurs étaient portés disparus, quelques-uns si loin que nous n'en avons jamais plus entendu parler. Pour ma part, mon dernier ordre de mission m'avait emmené dans le Grand Nuage de Magellan, à 150 000 années-lumière de distance.

La majeure partie du reste de la soute était pleine d'objets au rebut, des matériaux et des outils destinés à reconstruire à peu près n'importe quoi à l'intérieur du cylindre actif, mais dans la zone la plus proche de là où nous flottions, tout n'était qu'outils, certains aussi basiques que des pioches, des pelles ou des chariots élévateurs, d'autres ésotériques au point qu'il nous était impossible de définir leur usage. Si quelque chose clochait dans le module de base du système de Nécessaire Vital, il n'y aurait plus aucun boulot pour personne – nous serions tous frits ou gelés.

(Ceux d'entre nous qui possédaient un bagage en engineering ou des connaissances scientifiques subiraient un entraînement accéléré avec l'osva – « ordinateur simulateur de vie accélérée » –, ce qui ne valait pas un apprentissage en temps réel, sur le terrain, mais vous fournissait très rapidement un grand nombre de données. C'était impressionnant de songer que si quelque chose clochait *vraiment* dans le module de base – qui contenait plus d'énergie qu'il n'en avait été utilisé pendant n'importe laquelle des guerres terrestres –, celui qui serait chargé de la réparation serait un technicien humain, marchant, parlant, doté d'une mémoire vivante de procédures effectivement accomplies par quelque intervenant mort depuis des siècles.)

Sur le chemin du retour, dans le couloir, *Homme* nous gratifia d'une démonstration de son expertise dans le domaine du zéro-G en se livrant à d'exubérantes cabrioles. Il était bon, parfois, de les voir se comporter comme des humains.

Nous fûmes ensuite libres de nous promener, de jouer aux touche-à-tout pendant à peu près deux heures avant de rentrer à Centrus. Marygay et moi discutâmes de la vie qu'elle avait menée ici, mais cela ressemblait moins à l'évocation de vieux souvenirs qu'à une visite dans une ville fantôme.

Nous allâmes voir le dernier appartement qu'elle avait occupé en m'attendant, et elle me dit qu'elle aurait été incapable de le reconnaître. Le dernier occupant avait peint les murs de motifs graphiques dentelés de couleur vive. À l'époque où Marygay y vivait, les murs étaient d'une couleur claire bleu cobalt, et couverts de ses propres peintures et dessins. Elle ne s'en occupait plus guère alors, mais au fil des années passées ici à attendre elle était devenue une artiste accomplie.

Elle avait attendu avec impatience l'occasion de s'y remettre, lorsque les enfants auraient quitté la maison. Ils allaient peut-être se trouver bientôt à des années-lumière de la maison !

— Ce doit être triste pour toi, lui dis-je.

— Oui et non. Ce n'étaient pas des années malheureuses. C'était la partie stable de mon univers. On se faisait de bons amis, et puis ils quittaient le vaisseau, et chaque fois que l'on s'arrêtait à Majeur, ils avaient six, huit, ou douze ans de plus, et puis ils étaient morts.

Elle désigna d'un geste les champs morts et secs, et les eaux dormantes.

— Ce vaisseau représentait une sorte de permanence, poursuivit-elle. Tout ce

bouleversement, maintenant, m'inquiète un peu.

— Nous allons le reconstruire, désormais.

— Bien sûr. (Elle posa ses mains sur ses hanches et fit un tour d'horizon du regard.) Et nous le rendrons meilleur.

CHAPITRE 8

Bien entendu, il ne suffirait pas de retrousser nos manches et de flanquer quelques coups de pinceau. *Homme* nous allouait une navette tous les cinq jours, aussi fallait-il prévoir avec soin quoi et qui emmener, et quand.

Nous devions nous occuper de la question de « qui » sans tarder. Il y avait environ cent cinquante places à pourvoir, et cela ne pouvait être laissé au hasard. Marygay, Charles, Diane et moi dressâmes chacun des listes indépendantes des talents et savoirs dont nous avons besoin, puis nous nous réunîmes chez nous pour regrouper nos listes et ajouter encore quelques possibilités.

Nous avons dix-neuf volontaires de Paxton – l'un avait changé d'avis après la réunion – et après avoir assigné un emploi à chacun, nous rendîmes le projet public et demandâmes d'autres volontaires, à l'échelle de la planète, pour remplir les cent trente et une couchettes restantes.

En l'espace d'une semaine, nous disposions de mille six cents volontaires, dont la plupart venaient de Centrus. À nous quatre, il était impossible de tous les interviewer, aussi dûmes-nous tout d'abord passer les candidatures au crible. J'en pris en charge deux cent trente-huit, dont les occupations revêtaient un caractère technique, et Diane cent une autres qui exerçaient une profession ayant trait à la médecine. Le reste fut partagé également entre nous.

Au départ, je voulais donner la priorité aux vétérans, mais Marygay me convainquit d'abandonner l'idée. Ils représentaient plus de la moitié des volontaires, mais pas forcément la moitié la plus qualifiée. La proportion parmi eux de mécontents congénitaux et de fauteurs de troubles était probablement élevée. Souhaitions-nous être bouclés avec eux pendant dix ans ?

Mais comment pouvions-nous reconnaître les instables d'après l'étude de quelques paragraphes ? Ceux qui brodaient sur le thème « prenez-moi, *Homme* me rend fou » faisaient écho à mes propres sentiments, mais cela pouvait tout aussi bien révéler une inaptitude à s'entendre avec les autres, ce qui en aurait fait de bien mauvais compagnons dans notre prison mobile.

Diane et Marygay avaient toutes deux étudié la psychologie à l'école, mais ni l'une ni l'autre ne prétendaient être expertes dans l'art de reconnaître les cinglés.

Nous réduisîmes le nombre des candidatures à quatre cents, et renvoyâmes une lettre type insistant sur les aspects négatifs de notre virée de dix ans. Isolement, danger, privations... et la certitude absolue de revenir dans un monde complètement étranger.

Environ quatre-vingt-dix pour cent des candidats répondirent pour dire « d'accord, j'ai déjà pris ce genre de problèmes en considération ». Nous laissâmes tomber ceux qui n'avaient pas répondu avant la date limite, et nous prévîmes des interviews holo de ceux qui restaient.

Nous comptions terminer avec une liste de deux cents, dont cinquante « suppléants », si rhumes ou décès nous privaient de certains de nos titulaires. Marygay et moi-même prîmes en charge la moitié des interviews, Charles et Diane l'autre moitié. Nous accordâmes un léger avantage aux couples mariés ou impliqués dans une relation à long terme, mais en revanche

nous tentâmes de ne pas donner la préférence aux hétéros sur les homos. On pouvait considérer que mieux valait un nombre important d'homos, dans la mesure où ils ne contribueraient pas à augmenter la population. Nous ne pouvions guère envisager plus d'une douzaine, une vingtaine peut-être, d'enfants.

Il était prévu que Charlie et Diane prennent plus de temps que nous, car Diane devait assurer ses heures à la clinique. Marygay et moi étions dans la période de vingt jours de vacances prévue entre les semestres.

Cela signifiait aussi que Bill et Sara étaient à la maison, sous notre contrôle. Sara passait beaucoup de temps sur son métier à tisser, car elle tenait à finir un grand tapis avant le redémarrage des cours. Le grand projet de Bill pour ces vingt jours consistait à tenter de nous décourager d'entreprendre notre quête démente.

« Que cherchez-vous à fuir ? » était sa question de base. « Toi et maman, vous n'arrivez pas à vous défaire de cette maudite guerre, et elle va vous engloutir, alors qu'elle est terminée depuis des siècles. »

Marygay et moi avançons le fait que nous n'étions pas en train de *fuir* quoi que ce soit. Nous voulions faire un bond dans le futur. Beaucoup de nos volontaires étaient du même âge, ou un peu plus âgés que lui, et eux aussi avaient grandi avec *Homme*, sans en avoir une vision aussi angélique.

Deux semaines après le début des vacances, à peu près, Bill et Sara lancèrent chacun leur bombe. Je venais de passer une heure agréable dans la cuisine, à préparer de la polenta et des œufs avec les derniers légumes verts de la saison, en écoutant Beethoven et en me réjouissant de ne pas avoir à parler avec des étrangers par le biais du holo. Bill avait mis la table sans que je lui aie demandé, ce que j'aurais dû reconnaître comme un signal de danger.

Ils mangèrent dans un silence relatif pendant que Marygay et moi discutions des interviews de la journée – principalement des candidats rejetés, qui fournissaient un sujet île conversation plus intéressant que les candidats sains et sérieux qui avaient passé le test avec succès.

Bill finit son assiette et l'écarta légèrement de lui.

— J'ai passé un test, aujourd'hui, annonça-t-il.

Je savais ce qu'il allait dire, et j'avais l'impression que toute chaleur s'était retirée de mon corps, de toute la pièce.

— Le test du shérif ?

— C'est ça. Je vais devenir l'un d'entre eux. Un *Homme*.

— Mais tu n'as rien dit de...

— Tu es surpris ? demanda-t-il en me regardant comme si j'étais un étranger dans un autobus.

— Non, répondis-je enfin. Je pensais que tu aurais pu attendre que nous soyons partis.

— Tu as encore le temps de changer d'avis, intervint Marygay. Ils ne commenceront pas le programme avant le plein hiver.

— C'est vrai, dit Bill sans se démonter ; on aurait dit qu'il n'était déjà plus tout à fait des nôtres.

Sara venait de poser son couteau et sa fourchette ; elle ne regardait pas Bill.

— J'ai pris une décision, moi aussi.

— Tu n'as pas encore l'âge de passer le test, dis-je, d'un ton peut-être un peu trop ferme.

— Ce n'est pas ça. J'ai décidé de partir avec vous. S'il y a de la place pour moi.

— Bien sûr qu'il y a de la place ! (Et même s'il avait fallu laisser tomber un candidat... !)

Bill paraissait perplexe.

— Je croyais que tu allais...

— Il y a tout le temps pour ça. (Elle se tourna vers sa mère avec une expression de grand sérieux.) Tu penses que *Homme* sera parti depuis longtemps lorsque vous reviendrez. Moi, je crois qu'ils seront toujours là, sous une forme évoluée, améliorée. C'est à *ce moment-là* que j'irai les rejoindre, pour leur apporter tout ce que j'aurai appris et vu au cours du voyage. (Elle me regarda ensuite, avec son sourire à fossettes plein de franchise.) Tu me prendras, moi, l'espionne de l'autre côté ?

— Bien sûr que oui. (Mon regard se porta sur Bill.) Il faudra bien que l'on emmène un *Homme* ou deux. La famille pourrait rester complète.

— Tu ne comprends pas. Tu ne comprends rien du tout, dit-il en se levant. Moi aussi, je pars pour un nouveau monde. Demain.

— Tu pars ? demanda Marygay.

— Pour toujours. Je ne peux plus supporter cela. Je pars pour Centrus.

Il se fit un long silence.

— Et la maison ? dis-je. Le poisson ?

— Il faudra que tu trouves quelqu'un d'autre. *Je ne peux pas vivre ici !* ajouta-t-il en criant presque.

— Tu n'aurais pas pu attendre jusqu'à...

— *Non !*

Il me dévisageait, luttant pour trouver ses mots, puis il secoua la tête et quitta la table. En silence, nous le regardâmes enfiler ses vêtements d'hiver et partir.

— Vous n'êtes pas surpris, dit Sara.

— Nous en avons parlé, dis-je. Il devait garder la maison, s'occuper des lignes.

— Au diable le poisson, dit Marygay d'un ton calme. Tu ne vois pas que nous venons de le perdre ? Nous l'avons perdu pour de bon.

Elle se retint de pleurer jusqu'à ce que nous montions à l'étage.

Je me sentais tout simplement pétrifié. Je me rendais compte que j'avais abandonné depuis longtemps déjà. Cesser d'être un père est plus facile que cesser d'être une mère.

Livre II

LE LIVRE DES CHANGEMENTS

CHAPITRE 9

Bill ne resta que deux jours à Centrus. Il revint à la maison, gêné de son éclat. Il était toujours impensable de le persuader d'embarquer à bord du vaisseau spatial, mais il n'allait pas revenir sur sa parole ; il s'occuperait du poisson aussi longtemps que nécessaire.

Je ne pouvais guère le blâmer pour sa volonté de suivre sa propre route. Tel père, tel fils. Marygay se montra heureuse de son retour, mais mélancolique et quelque peu secouée. Combien de fois allait-elle devoir perdre son fils ?

Nous mêmes nous-mêmes le cap sur Centrus, ce qui provoqua en moi une association d'idées en relation avec ma propre adolescence.

Il y a de cela incroyablement longtemps, lorsque j'avais sept ou huit ans, mes parents hippies avaient passé l'été dans une communauté en Alaska. (C'est à cette époque que mon frère fut conçu, par quelqu'un ; mon père insistait toujours sur le fait que mon frère lui ressemblait !)

Ce fut un été vraiment amusant, un des grands moments de mon enfance. Nous remontâmes cahin-caha l'Alcan Highway dans notre minibus Volkswagen aux couleurs des Deadheads, campant ou logeant dans des petites villes canadiennes le long du parcours.

Lorsque nous arrivâmes à Anchorage, la ville paraissait énorme et, des années plus tard, lorsqu'il parlait à d'autres Kens de notre voyage, mon père citait toujours le guide touristique : si vous arrivez en avion à Anchorage en provenance de n'importe quelle ville américaine, la ville semble petite et vieillotte. Si vous y allez par le ferry, ou en voiture en traversant tous les petits villages, c'est une métropole grouillante de monde.

Je me suis toujours souvenu du jour où j'étais arrivé à Centrus, qui était plus petite qu'Anchorage à l'époque, il y a de cela un millénaire et demi. Ma propre vie s'était adaptée à l'échelle et à la cadence tranquille d'un village, aussi ma première impression fut-elle celle d'une cité à la taille gigantesque et au rythme étourdissant. Mais en prenant mentalement une grande inspiration, je me souvenais de New York et de Londres, de Paris et de Genève, sans parler de Skye et d'Atlantis, les fabuleuses cités du plaisir qui pompaient notre argent lorsque nous étions sur Ciel. Centrus n'est qu'un bled, qui se trouve être le plus grand bled à vingt années-lumière à la ronde.

Je m'accrochai à cette idée au moment de négocier avec les administrateurs de Centrus – c'est-à-dire du monde – notre programme d'équipement et de recrutement d'équipage pour le *Distorsion Temporelle*.

Nous avions espéré qu'ils l'accepteraient sans discuter. Quatorze d'entre nous avaient passé presque une semaine pour savoir qui devait faire quoi, et quand. Je nous voyais déjà tout recommencer, avec en plus la pression des exigences *d'Homme*. Nous grimpâmes jusqu'au bureau de l'Administration Générale, situé au dixième étage, sur le toit du bâtiment, et nous présentâmes notre plan à quatre *Homme*, deux mâles et deux femelles, et un Tauran, qui aurait pu appartenir à n'importe lequel des trois sexes. Il s'avéra bien entendu qu'il s'agissait d'Antres-906, l'attaché culturel qui avait fait son numéro chez nous le soir où j'avais gagné ma première inscription sur les registres de la police.

Les cinq lurent en silence le programme en trois pages, pendant que Marygay et moi

contemplions Centrus, au dehors. Il n'y avait pas grand-chose à voir. Au-delà de la douzaine de blocs carrés qui formait le centre de la ville les arbres étaient plus hauts que les immeubles ; je savais qu'il existait là-bas une ville de bonne taille, mais les bâtiments d'habitation ou d'affaires étaient masqués par les arbres verts, jusqu'à la rampe de lancement de la navette, à l'horizon. Les navettes elles-mêmes n'étaient pas visibles, elles se trouvaient les deux dans les tubes de lancement qui s'élevaient de la brume comme des cheminées sur une usine d'autrefois.

Tous les murs de la pièce étaient en réalité des fenêtres, sauf un, sur lequel étaient accrochés dix tableaux, cinq humains, et cinq Taurans. Les tableaux humains étaient de doux paysages urbains représentés sous diverses saisons. Les œuvres Tauranes se présentaient sous la forme d'enchevêtrements et d'éclaboussures qui s'entrechoquaient tellement qu'elles paraissaient vibrer. Je savais que certaines étaient pigmentées avec des fluides corporels. Elles étaient évidemment plus jolies si l'on pouvait distinguer les ultraviolets.

Comme à l'appel d'un subtil signal, ils posèrent tous en même temps leurs copies du programme.

— Nous n'avons *jusqu'ici* aucune objection à formuler, dit l'*Homme* qui était situé le plus à gauche.

Elle trahit son manque de facultés télépathiques en consultant du regard la rangée de ses collègues ; les autres hochèrent légèrement la tête, y compris le Tauran.

— Nous aurons quelques problèmes le jour où vous aurez besoin des deux navettes, poursuivit-elle, mais nous pourrons nous en arranger.

—... *jusqu'ici* ? dit Marygay.

— Nous aurions dû vous en parler plus tôt, mais ce doit être une évidence pour vous. Nous vous demanderons de prendre deux passagers de plus. Un *Homme* et un Tauran.

Bien sûr. Pour l'*Homme*, nous le savions déjà, et quant au Tauran, nous aurions dû le prévoir.

— En ce qui concerne l'*Homme*, dis-je, ce n'est pas un gros problème. Il ou elle pourra manger la même chose que nous. Mais dix ans de rations pour un Tauran ? (Je me livrai à un rapide calcul mental.) Cela représente six ou sept tonnes de fret supplémentaire.

— Non, ce n'est pas un problème, grinça Antres-906. Mon métabolisme peut être modifié afin de pouvoir survivre sur votre nourriture, avec quelques grammes de supplément alimentaire chaque jour.

— Vous imaginez la valeur que cela représente pour nous... dit l'*Homme*.

— Maintenant que vous m'y faites penser, oui, bien sûr, dis-je. Vos deux espèces peuvent subir quelques changements en quarante mille ans. Une paire de voyageurs temporels vous servira de bases de données.

Marygay secoua lentement la tête en se mordant la lèvre.

— Il va falloir changer la composition de l'équipage. Sans vouloir vous manquer de respect, Antres, un grand nombre de vétérans ne toléreraient pas votre présence pendant dix heures ; alors, pour ce qui est de dix ans...

— Dans tous les cas de figure, dis-je, nous ne pouvons garantir votre sécurité. Beaucoup d'entre nous sont conditionnés pour abattre à vue les représentants de votre espèce.

— Ils ont pourtant tous été déconditionnés, dit *Homme*.

Je songeai à Max, désigné pour remplir les fonctions d'ingénieur adjoint.

— Avec un succès mitigé, je le crains.

— Cela est compris et pardonné, dit Antres. Si cette partie de l'expérimentation échoue, eh bien tant pis. (Il reporta son attention sur la dernière page du rapport et tapota le diagramme qui représentait le cylindre destiné au fret.) Je peux m'aménager un petit espace pour y vivre, là en bas. Ainsi, vos gens ne seront pas exposés à me voir souvent, ni involontairement.

— Cela me semble praticable, dis-je. Faites-nous parvenir une liste des objets dont vous aurez besoin, et nous les intégrerons dans notre schéma d'embarquement.

Tout le reste n'était que formalités ; nous prîmes une petite tasse de café fort, et un verre d'alcool avec les *Homme*. Le Tauran disparut et revint quelques minutes plus tard avec sa liste. De toute évidence, ils s'y étaient déjà préparés.

Nous n'abordâmes pas le sujet avant d'être sortis de l'immeuble.

— Bon Dieu, nous aurions dû prévoir ça et essayer de les avoir au tournant.

— Oui, nous aurions dû, approuva Marygay. Maintenant, il va falloir rentrer et nous débrouiller avec des gens tels que Max.

— C'est vrai, mais ce ne sont pas des gens comme Max qui risquent de tuer le Tauran. Ce serait plutôt quelqu'un qui pense en avoir fini avec la guerre. Et qui un jour s'aperçoit qu'il est en train de la perdre.

— Quelqu'un comme toi ?

— Je ne pense pas. Bon Dieu, je n'en ai pas fini avec la guerre. Bill prétend que c'est précisément ça que je fais.

— Ne pensons pas aux enfants, dit Marygay en passant son bras autour de ma taille et en me bousculant d'un coup de hanche. Retournons à l'hôtel et essayons de ne pas y penser, mais de manière *active*.

Après cet agréable intermède, nous passâmes l'après-midi à faire du shopping, pour des amis et voisins aussi bien que pour nous. Personne à Paxton ne possédait beaucoup d'argent. À la base, notre économie était fondée sur le troc ; chaque adulte recevait chaque mois un petit chèque de Centrus. C'était un peu comme l'allocation chômage universelle qui fonctionnait si bien la dernière fois que nous étions allés sur Terre.

Le système marchait assez bien sur Majeur, dans la mesure où personne ne s'attendait au luxe. Sur Terre, les gens avaient vécu, entourés de constants rappels d'une richesse hors de leur portée, dans un contexte de pauvreté universelle. Sur Majeur, tout le monde menait à peu près le même genre de vie empreint de simplicité.

Nous poussions un chariot le long du trottoir de brique tout en consultant notre liste ; nous nous arrêtâmes dans une demi-douzaine de magasins. Des herbes, des cordes de guitare, des anches de clarinette, du papier de verre et du vernis, des cristaux à mémoire, un lot de peintures, un kilo de marijuana. (Notre ami Dorian l'appréciait, mais il était allergique à la variété domestique que cultivait Sage.) Ensuite, nous prîmes le thé sur une terrasse et regardâmes passer les gens. C'était toujours une nouveauté de voir tous ces visages inconnus.

— Je me demande à quoi tout cela ressemblera lorsque nous reviendrons.

— C'est impossible à imaginer, dis-je, à moins que nous ne retrouvions qu'un tas de décombres. Si l'on reculait de quarante millénaires dans l'histoire humaine, que trouverait-on ? Même pas de villes, je suppose.

— Je ne sais pas. Rappelle-moi de vérifier.

Dans la rue, devant nous, une voiture en heurta une autre, à l'arrière. Les *Homme* qui

conduisaient sortirent de leurs véhicules et inspectèrent en silence les dégâts, sans gravité, juste une marque sur un pare-chocs. Ils hochèrent la tête en se regardant et remontèrent à bord de leurs voitures.

— Tu penses que c'était un accident ? me demanda Marygay.

— Comment ? Oh... peut-être pas. Probablement pas.

Une leçon mise en scène pour démontrer à quel point ils s'entendaient bien ensemble. À quel point *Homme* s'entendait bien avec lui-même. Le fait que l'incident ait eu lieu juste devant nous n'était sans doute pas une coïncidence. Il y avait très peu de circulation.

Nous nous offrîmes les services d'une masseuse et d'un masseur pendant une heure, avant de prendre le bus qui nous ramenait à Paxton.

Une fois arrivé à la maison, je fouillai la bibliothèque afin de découvrir ce que nous faisons quarante mille ans plus tôt. Nous n'étions même pas encore « nous » – c'était la fin de l'âge de Neandertal. Ils disposaient du silex et d'outils de pierre. Aucun langage artistique évident, si ce n'est de simples pétroglyphes en Australie.

Que se passerait-il si *Homme*, et les humains, développaient pendant notre absence des caractéristiques aussi profondes et basiques qu'un art et un langage nouveaux (qu'ils pourraient, peut-être, partager avec nous, mais seulement comme on « parle » à un chien ou comme on s'amuse des taches que peut faire un chimpanzé en peignant avec ses doigts) ?

Pour ma part, je pensais qu'il n'existait qu'une alternative : l'extinction ou la spéciation virtuelle. Dans un cas comme dans l'autre, nous autres, les cent cinquante, serions absolument seuls. Pour refonder la race ou se dessécher et disparaître, comme un inutile appendice anachronique.

Je pensais garder cette conclusion pour moi. Comme si personne d'autre ne pouvait y parvenir par ses propres moyens... Ce fut Aldo Verdeur-Sims qui, le premier, souleva le problème publiquement, ou tout au moins, semi-publiquement.

CHAPITRE 10

— Nous allons leur paraître aussi étrangers que les Taurans nous l’ont paru, lorsque nous les avons vus pour la première fois, dit Aldo. S’ils s’arrangent pour survivre quarante mille ans, ce dont je doute.

C’était ce que nous appelions un « groupe de discussion » dans la première note que nous avions fait circuler, mais en réalité, ce groupe réunissait les gens dont Marygay et moi pensions qu’ils seraient les plus actifs dans la mise en œuvre du projet, même s’ils ne devaient pas réellement diriger le vaisseau. Tôt ou tard, un processus démocratique se mettrait en place.

En dehors de nous étaient présents Cat et Aldo, Charlie et Diane, Ami et Teresa, et une population flottante qui incluait Max Weston (en dépit de sa xénophobie), notre Sara, Lar Po, et les Ten – Mohammed et une ou deux de ses femmes.

Po était un contradicteur-né, à sa manière polie : exprimer une opinion et regarder ses cellules grises grignoter leur chemin vers leur but.

— Vous supposez un changement constant, dit-il à Aldo, mais en réalité, *Homme* se prétend parfait, et n’a pas besoin de changer. Ils peuvent très bien faire respecter ce dogme parmi eux, même pendant quarante mille ans.

— Mais les humains ? objecta Aldo.

Mar Po balaya notre race d’un geste de la main.

— Je ne pense pas que nous survivrons pendant deux mille générations. Il est plus probable que les humains défieront *Homme* et les Taurans, et qu’ils se feront laminer.

La réunion avait lieu, comme à l’accoutumée, dans notre salle à manger-cuisine. Ami et Teresa avaient apporté deux grandes cruches de vin de mûre, doux et rehaussé de brandy, et la discussion était encore plus animée que d’habitude.

— Vous sous-estimez tous les deux l’humanité, dit Cat. Le plus probable, c’est que *Homme* et les Taurans vont stagner, pendant que les humains évolueront, et les dépasseront. À notre retour, il est possible que seul *Homme* nous paraisse familier. Nos propres descendants auront évolué vers quelque chose qui se situera au-delà de notre compréhension.

— Quel optimisme, dit Marygay. Et si nous revenions au diagramme ?

Sara avait établi un emploi du temps bien au propre, basé sur mes notes et celles de Marygay, et qui établissait grossièrement tout le programme, jusqu’au lancement, sur une grande feuille de papier. Il était en tout cas proprement présenté au début, car au cours de la première heure de la réunion tout le monde l’avait étudié et annoté en ajoutant des suggestions. Lorsque les Larson étaient arrivés avec leurs cruches, la discussion avait pris un tour plus détendu et plus axé sur la conversation courante, mais il allait tout de même falloir peaufiner cet emploi du temps afin de boucler le programme de lancement.

On pouvait d’ailleurs considérer qu’il existait *deux* emplois du temps liés, séparés par une ligne bien nette : avant approbation, et après approbation. Au cours des neuf mois à venir, nous étions limités à deux lancements de navettes par semaine, l’un d’eux étant réservé à l’embarquement de carburant – une tonne d’eau et deux kilos d’antimatière (ce qui, avec le matériel nécessaire à son conditionnement et à son acheminement, représentait la moitié de

la capacité d'emport de la navette).

Une fois l'approbation reçue de la Terre, nous aurions presque toujours droit à des navettes quotidiennes ; l'une serait chargée au sol pendant que l'autre serait déchargée en orbite. Nous disposions de solides arguments pour mettre en état de marche le système écologique du vaisseau avant approbation, mais il n'y avait aucune raison d'y envoyer des gens et leurs affaires, à part l'équipage minimum qui installait les fermes et les élevages de poisson, et les trois ingénieurs qui arpentaient le bâtiment en vérifiant les « systèmes » tels que les toilettes ou les serrures des portes, et effectuaient les réparations, tant qu'il était encore relativement aisé de trouver les pièces ou de les usiner.

Le raisonnement qui nous avait conduits à approvisionner le vaisseau en carburant avant approbation était le suivant : si l'Arbre Global ne nous donnait passa bénédiction, l'énorme vaisseau effectuerait quelques voyages vers la Terre pour en ramener des objets de luxe et des curiosités. (Vers Mars également : la présence humaine et celle d'*Homme* y dataient maintenant de plusieurs siècles ; on pouvait s'emmitoufler et respirer dehors avec un léger supplément d'oxygène. Ils avaient leurs propres traditions artistiques, et même des antiquités.) Beaucoup d'*humains*, sans même parler d'*Homme*, auraient préféré voir le *Distorsion Temporelle* utilisée de cette manière. Des peintures, des pianos, des pistaches...

Peut-être serions-nous autorisés à faire durer ce petit commerce, en guise de lot de consolation.

Cependant, nous considérons que l'approbation ne poserait pas problème, aussi nous continuâmes à planifier la seconde étape. Il suffirait de quinze jours pour embarquer les passagers et leurs affaires, cent kilos par personne. Chacun pourrait formuler une requête pour emporter cent kilos supplémentaires, ou plus, pour un usage collectif. Le problème de la masse n'était pas inquiétant en soi, mail l'espace était limité. Nous ne voulions pas être encombrés de tout un fouillis inutile.

Il faut beaucoup de choses pour rendre cent cinquante personnes heureuses pendant une décennie, mais une grande partie des équipements nécessaires étaient déjà construits à l'intérieur même du vaisseau, dont une salle de sports et un théâtre. Nous disposions même de deux salles de musique, avec une isolation acoustique, afin de ne pas conduire des voisins de cabines à des actes de vandalisme. (À propos d'antiquités, nous avons essayé de trouver un vrai piano, mais il n'y en avait que trois sur Majeur, et nous dûmes nous rabattre sur deux pianos électroniques. Quant à moi, je ne percevais pas la différence.)

Quelques demandes avaient dû être rejetées, en raison de la taille de notre petite cité mobile. Eloi Casi voulait emmener un bloc de marbre de deux tonnes, afin de travailler pendant les dix ans à venir sur un compte rendu sculptural complexe du voyage. J'aurais adoré *voir* le résultat, mais j'aurais sans doute moins apprécié de vivre avec un perpétuel « clink... clink... clink » dans les oreilles. Il consentit à se satisfaire d'un compromis : un tronc de bois de deux mètres sur cinquante centimètres, et pas d'outils mécaniques.

Au départ, Marygay et moi jouions le rôle d'arbitres pour ces demandes, en gardant toujours en tête la possibilité que toutes, de la sculpture géante d'Éloi à la formation d'une fanfare, pouvaient être soumises à référendum, après l'approbation de l'Arbre Global.

J'expliquai à *Homme* que nous aurions peut-être besoin de lancements de navettes supplémentaires pour des « extra » auxquels les candidats au départ avaient pensé et pour lesquels ils avaient voté, et ils se montrèrent coopératifs. Ils commençaient d'ailleurs à intégrer l'esprit de l'aventure, à leur manière si peu démonstrative : il était intéressant pour eux de se trouver à l'orée d'une expérimentation qui allait durer quarante mille ans.

(Ils étaient même allés jusqu'à rédiger une description du voyage et de ses buts sous une forme matérielle et linguistique susceptible de traverser tous ces siècles : huit pages de texte et de diagrammes inscrits sur des plaques de platine, et douze autres pages, qui comprenaient une pierre de Rosette très élaborée, et qui partaient de la physique de base et de la chimie, dont ils faisaient dériver la logique, puis la grammaire, et enfin, avec le secours de la biologie, un éventail de vocabulaire suffisamment large pour décrire le projet en termes simples. Ils prévoyaient de disposer les plaques sur un mur d'une grotte artificielle au sommet de la plus haute montagne de la planète, avec des copies sur Terre, au sommet de l'Everest, et sur Mars, au Mont Olympe.)

Marygay et moi finîmes par devenir les dirigeants du groupe, ce qui était à la fois naturel et étrange. Nous avons effectivement fourni l'idée de départ, bien sûr, mais nous savions tous deux, de par notre expérience militaire, que nous n'étions pas des meneurs d'hommes nés. Les vingt ans passés à élever des enfants et à aider une petite communauté nous avaient changés – pendant vingt ans, nous avons aussi été les humains les plus « vieux » du monde. Beaucoup de gens étaient plus âgés que nous en âge réel, mais personne d'autre ne pouvait se souvenir de la vie avant la Guerre Éternelle ; si l'on venait nous demander conseil, c'était en grande partie à cause de cette maturité largement symbolique.

La plupart des gens semblaient supposer que j'allais assurer les fonctions de capitaine, le moment venu. Je me demandais combien d'entre eux seraient surpris lorsque je me désisterais en faveur de Marygay. Elle était plus à l'aise que moi dans le rôle d'un officier.

Et puis le fait d'être un officier lui avait permis de partager un moment sa vie avec Cat. Quant à moi, qu'aurais-je bien pu faire de Charlie... ?

La réunion prit fin avant la nuit. Les premiers flocons d'une longue tempête de neige tombaient déjà. Au matin, il y en aurait plus de cinquante centimètres sur le sol ; les gens devaient s'occuper de leur bétail, allumer leur feu, se soucier de leurs enfants – des enfants comme Bill, sur la route par un temps pareil...

Marygay était allée préparer de la soupe et des scones à la cuisine, tout en écoutant de la musique, pendant que Sara et moi étions installés à la table de la salle à manger pour transformer tous les gribouillages inscrits sur sa feuille de papier en un programme cohérent. Bill appela de la taverne où il participait à un tournoi de billard pour dire qu'il préférerait laisser le flotteur sur place, si personne n'en avait besoin dans l'immédiat, et rentrer à pied à la maison. La neige était si dense dans les airs que les phares ne servaient plus à rien. Je lui répondis que c'était une bonne idée, sans faire allusion au fait que son bredouillement rendait l'idée meilleure encore.

Il paraissait sobre lorsqu'il rentra, plus d'une heure après. Il entra par la remise, et il riait en battant ses vêtements pour les débarrasser de la neige. Je savais ce qu'il ressentait – avec ce genre de neige, il était assez traître de tenter de conduire, mais elle était merveilleuse pour une promenade. Le son qu'elle produisait en tombant doucement, son toucher léger sur la peau – rien de commun avec les pointes horizontales acérées d'un vrai blizzard hivernal. Nous n'aurions ni l'une ni l'autre à bord du vaisseau, bien sûr, mais le manque de l'une semblait un prix raisonnable à payer pour l'absence de l'autre.

Bill prit un scone frais, du cidre chaud, puis il s'assit avec nous.

– Je me suis fait battre dès la première partie, dit-il avant de froncer les sourcils lorsqu'il aperçut le diagramme de Sara, qu'il tenta de lire à l'envers. Ils ont bien bousillé ton beau tableau, frangine.

— Il était là pour ça, répondit Sara. Nous en rédigeons un nouveau.

— Il faudra le faire passer à tout le monde ce soir ou demain matin, dis-je. Cela leur donnera une activité plus intéressante que de pelleter la neige.

— Tu t'es vraiment décidée ? demanda Bill à sa sœur. Tu vas faire le grand saut ? Quand tu reviendras, il ne restera même pas un grain de poussière de moi.

— Tu as fait ton choix, j'ai fait le mien.

Il hocha la tête d'un air aimable.

— Je veux dire, je comprends pourquoi maman et papa...

— Nous avons déjà parlé de ça.

J'entendais la maison craquer sous le poids de la neige. Marygay était assise en silence dans la cuisine ; elle écoutait.

— Tu devrais y réfléchir à deux fois, dis-je à Bill. Les choses ont changé depuis la dernière fois où nous en avons discuté.

— Tu veux dire, le fait que vous emmeniez un *Homme* ? Et un Tauran ?

— Tu seras un *Homme*, à ce moment-là.

Il me regarda un long moment.

— Non.

— Cela ne devrait pas faire la moindre différence, quel que soit celui qui partira, avec leur conscience collective, et tout cela.

— Bill n'a pas les bons gènes. Ils préféreront envoyer un vrai *Homme*.

C'était une plaisanterie usée que Sara nous servait tous les jours.

— De toute manière, je ne partirai pas. Cette histoire pue le suicide.

— Il n'y a pas grand danger, dis-je. Il est plus dangereux de rester ici, d'ailleurs.

— C'est vrai. Tu as moins de chances de mourir dans les dix prochaines années que moi dans les quarante mille ans à venir.

— Dix contre dix, dis-je en souriant.

— C'est encore une forme de fuite. Cette vie t'ennuie et tu es mort de peur à l'idée de vieillir. Moi, je ne suis pas comme ça.

— Je vais te dire ce que tu es : un jeune homme de vingt et un ans qui prétend tout savoir.

— Quel baratin !

— Ce que tu ne sais pas, c'est à quoi ressemblait la vie avant que les *Homme* et les Taurans ne viennent tout compliquer. Ou tout simplifier, avec leurs lavages de cerveau.

— Lavage de cerveau ! Ça faisait des semaines qu'on ne l'avait pas entendue, celle-là !

— C'est aussi évident qu'une verrue sur le nez, mais tu ne le vois pas, parce que tu y es habitué.

Bill explosa soudain.

— Ce à quoi je suis habitué, c'est à tes remarques incessantes ! lança-t-il en se levant. Sara, tu peux fournir les réponses. Continue à parler, papa, je vais faire un somme.

— Alors, qui est-ce qui fuit, maintenant ?

— Je suis seulement fatigué. Vraiment fatigué.

Marygay apparut à la porte de la cuisine.

— Tu ne veux pas un peu de soupe ?

— Je n'ai pas faim, maman. J'en prendrai un peu tout à l'heure, dit Bill en montant les

marches deux par deux.

— C'est vrai que je connais les réponses par cœur, dit Sara en souriant, si tu tiens à faire ton exercice de logique habituel.

— Ce n'est pas toi que je suis en train de perdre, dis-je. Même si tu as prévu de passer un jour à l'ennemi. (Elle baissa les yeux vers son diagramme et marmonna quelque chose en Tauran.) Qu'est-ce que cela veut dire ?

— C'est une partie de leur catéchisme. Cela signifie à peu près, « Ne possède rien, ne perd rien ». (Elle leva vers moi un regard très brillant.) Cela signifie aussi, « N'aime rien, ne perd rien. » Pour eux, les mots sont interchangeable.

Elle se leva lentement.

— Je veux lui parler.

Lorsque je montai me coucher, une heure et demie plus tard, ils discutaient encore en chuchotant.

Le lendemain matin, c'était au tour de Bill de préparer le petit déjeuner, et il demeura silencieux en s'occupant des gâteaux de maïs et des œufs. Je m'apprêtais à le féliciter lorsqu'il commença à servir, mais il me coupa la parole.

— Je pars. Je pars avec vous.

— Comment ?

— J'ai changé d'avis, dit-il en regardant Sara. Ou plutôt, on m'a *fait changer* d'avis. Selon Sara, il y a de la place pour un autre gars dans l'aquaculture.

— Et comme tu adores ça...

— Surtout quand je coupe les têtes, dit-il en s'asseyant. C'est la chance d'une vie, de beaucoup de vies, même. Et puis je ne serai pas si vieux que cela, à notre retour.

— Merci, dit Marygay d'une voix qui tremblait. Bill hocha la tête, et Sara sourit.

CHAPITRE 11

Les quelques mois suivants furent fatigants, mais intéressants. Nous passions dix à douze heures par semaine avec l'OSVA – « ordinateur simulateur de vie accélérée » – de la bibliothèque, à apprendre ou réapprendre les arcanes du vol spatial. Marygay y était passée avant moi ; tous ceux qui allaient voyager à bord de la navette temporelle devaient connaître les bases du fonctionnement d'un vaisseau.

Ce qui était surprenant, c'est que les choses s'étaient plutôt simplifiées depuis mes derniers entraînements. Dans des circonstances normales, une seule personne pouvait effectivement contrôler le vaisseau tout entier.

Nous subissions aussi des entraînements spéciaux. Pour moi, c'était le pilotage des navettes et le système d'Animation Suspendue qui me firent attendre l'été avec encore plus d'impatience que d'habitude.

L'hiver précoce était terminé, et nous étions déjà bien engagés dans le plein hiver au moment où nous reçûmes des nouvelles de la Terre.

Certains appréciaient le plein hiver pour son austère simplicité. Il neige rarement. Le soleil rare grimpe toujours selon la même course immuable. La température descend à moins trente ou moins quarante la nuit ; à soixante-cinq en dessous de zéro avant le début de la saison du dégel.

Les gens qui aiment le plein hiver ne sont pas des pêcheurs. Lorsque le lac est assez solide pour que l'on puisse marcher sur sa surface, je sors creuser mes quatre-vingt-seize trous dans la glace, en utilisant des cylindres creux que j'ai fait préalablement chauffer.

Chaque cylindre est un morceau d'aluminium épais, long de un mètre, dans lequel est enroulé un élément chauffant. Le cylindre est évasé, avec une partie isolante, au sommet, de façon qu'il ne puisse trop s'enfoncer. J'en prépare une douzaine à la fois, régulièrement espacés pour les lignes de pêche, puis je les installe et j'attends. Au bout de deux heures, à peu près, ils font fondre la glace, et j'arrête le mécanisme ; c'est là que je commence à m'amuser.

Bien entendu, au moment où la glace s'est reformée à l'intérieur du cylindre, l'extérieur est déjà dur comme de l'acier. Je prends avec moi un marteau de forgeron et un levier. Je frappe à grands coups sonores tout autour du cylindre jusqu'à ce que j'entende un craquement suivi d'un bruit de succion, puis j'empoigne le rebord et je soulève le glaçon de trente kilos. Je mets en marche le mécanisme chauffant, à fond, et je pars répéter l'opération avec le suivant.

Quand j'arrive à la fin de la douzaine, le premier cylindre s'est suffisamment réchauffé pour que je puisse faire glisser la barre de glace qu'il maintient emprisonnée. Alors, j'utilise le levier pour briser la glace qui s'est reformée dans le trou et replonger la barre d'aluminium ; je réduis la puissance de chauffage au minimum, je recouvre le cylindre et je passe au suivant.

La raison de toute cette mise en scène tient à un mélange de dynamique thermique et de psychologie des poissons. Je dois garder l'eau, dans le trou, à zéro degré, exactement, sinon le poisson ne mordra pas. Mais si je ne commence pas le processus avec de l'eau sous forme liquide – de la glace en train de fondre, tout au moins –, je me retrouverai avec un cylindre de glace en train de balloter dans le trou. Le poisson mordra l'hameçon, mais il se décrochera et

filera.

Bill et Sara s'occupèrent de la moitié des trous un jour, et je fis le reste le lendemain. Lorsque nous revînmes du travail en fin d'après-midi, une merveilleuse odeur flottait dans la maison. Sara faisait rôtir un poulet sur le feu, et elle avait préparé du cidre chaud épicé avec du vin doux.

Elle n'était pas dans la cuisine. Marygay et moi nous servîmes des tasses de cidre et nous passâmes dans la salle à manger.

Nos enfants étaient assis en silence en compagnie d'un *Homme*. Je reconnus le shérif à sa corpulence et à sa scarification.

— Bonjour, shérif.

— L'Arbre Global a dit non, annonça-t-il sans préambule.

Je m'assis lourdement et avalai une gorgée de cidre. Marygay s'installa sur l'accoudoir du canapé.

— C'est tout ? demanda-t-elle. Seulement « non », et rien de plus ?

Tout ce que put trouver mon esprit enfiévré fut une citation : « *Jamais plus, dit le Corbeau.* »

— Il y a tout de même des détails, dit le shérif en produisant un document de cinq pages, plié, qu'il posa sur la table basse. En fait, ils vous remercient pour votre travail, et ils ont payé à chacun des cent cinquante volontaires un cent cinquantième de la valeur du vaisseau.

— En crédit terrestre, sans aucun doute, dis-je.

— Oui... mais avec à la clé un voyage sur Terre pour dépenser cet argent. Cela représente *vraiment* une fortune, et pourrait rendre votre vie à tous plus facile et plus intéressante.

— Vous laisseriez les cent cinquante volontaires faire ce voyage ?

— Non, répondit le shérif en souriant. Vous pourriez en profiter pour vouloir aller ailleurs que sur Terre.

— Combien, dans ce cas, et qui ?

— Dix-sept ; à vous de choisir lesquels. Ils resteront en Animation Suspendue pendant le vol, par mesure de précaution.

— Pendant *qu'Homme* s'occupera du vol et des systèmes de Nécessaire Vital. Combien serez-vous ?

— On ne me l'a pas dit. Combien faudrait-il que nous soyons ?

— Peut-être trente, s'il y a dix fermiers parmi vous. (Nous n'avions pas vraiment pensé en termes de minima.) Certains d'entre vous sont-ils des fermiers ?

— Je n'en connais aucun. Mais nous apprenons très vite.

— Oui, je le suppose, répondis-je, tout en me disant que sa réponse n'était pas une réponse de fermier.

— Tu as offert du cidre au shérif ? me demanda Marygay.

— Je ne peux pas rester, dit-il. Je voulais juste que vous soyez au courant avant que tout le monde le sache.

— C'est gentil, dis-je. Merci.

Il se leva et commença à enfiler plusieurs couches de vêtements.

— Eh bien, vous étudierez tout cela avec intérêt, dit-il en secouant la tête. J'étais surpris. Je pensais que ce projet] était tout bénéfique, sans risque que nous y perdions quoi que ce soit ; c'est bien pour cela que c'était une décision consensuelle, ajouta-t-il en désignant le

document posé sur] la table basse. Mais cette nouvelle décision ne dépendait pas que de l'Arbre Global. C'est vraiment très curieux.

Je l'accompagnai jusqu'à la sortie, jusqu'à l'allée, à l'endroit où se terminait le passage qui coupait à travers la neige à hauteur de la taille. Le soleil baissait et l'air froid semblait aspirer toute la chaleur de mon corps. Deux aspirations et les poils de ma moustache se transformèrent en glaçons miniatures.

Plus que deux ans avant le printemps ; deux ans, en années réelles.

Marygay avait presque fini de lire le document lorsque je rentrai. Elle était au bord des larmes.

— Qu'est-ce que cela raconte ? demandai-je.

Sans lever les yeux du dernier feuillet, elle me tendit les trois premiers.

— Les Taurans. Ce sont ces fichus Taurans.

Les deux premières pages évoquaient l'inévitable argument économique ; avec un sens de l'équité scrupuleux, ils reconnaissaient que cela ne constituait pas une raison suffisante pour nous dénier le droit de prendre la navette temporelle.

Leur conscience de groupe s'était ensuite branchée sur celle des Taurans, et ceux-ci avaient dit – *Non, en aucun cas* ». C'était trop dangereux – pas pour nous, mais pour *eux*.

Et ils étaient incapables d'expliquer pourquoi.

— Ils avaient l'habitude de dire, « Il existe des choses que l'homme n'était pas censé savoir », dis-je en regardant les enfants. C'était à l'époque où c'était *nous* qui étions *Homme*.

— C'est à peu près ce que cela signifie, dit Marygay. Il n'y a aucune véritable explication. (Elle passa le doigt au bas de la dernière page.) Quelque chose est écrit en Tauran. (Les Taurans rédigeaient leurs documents officiels dans un langage qui évoquait le braille.) Tu peux le lire ?

— Je n'arrive à lire que les choses simples, répondit Sara. Non, ajouta-t-elle en suivant les lignes du bout des doigts. Je l'emmènerai à la bibliothèque après l'école, et je le passerai au scanner.

— Merci, dis-je. Je suis sûr que tout deviendra alors beaucoup plus clair.

— Oh, papa, je t'en prie. Parfois, ils ne sont même pas bizarres du tout, dit-elle en se levant. Vérifie le poulet. Il devrait être presque cuit.

Ce fut un très bon repas. Elle avait aussi préparé des pommes de terre et des carottes à la braise, enveloppées dans du papier aluminium avec du beurre aillé et des herbes.

Les enfants se montrèrent très animés pendant le repas, mais Marygay et moi n'étions pas de très bons compagnons de table. Après dîner, nous regardâmes le cube pendant deux heures ; c'était un spectacle de patinage qui m'encouragea à réchauffer le cidre.

Au premier étage, alors que nous nous préparions à nous mettre au lit, Marygay se mit enfin à pleurer ; elle se contentait d'essuyer ses larmes en silence.

— Je suppose que j'aurais dû être mieux préparée à tout cela, dit-elle au bout d'un moment. Il est vrai que je n'avais pas pensé aux Taurans. *Homme* se comporte en général de façon raisonnable.

Nous soulevâmes drap, couverture, couvre-lit, et nous nous recroquevillâmes l'un contre l'autre pour nous protéger du froid.

— Encore vingt mois de cette vie, dit-elle.

— Pas pour nous.

— Que veux-tu dire ?

— Que les Taurans et leur mysticisme aillent au diable. Retour au plan A.

— Le plan A ?

— Nous allons nous emparer de ce fichu vaisseau.

Sara revint à midi avec le texte Tauran.

— Selon le bibliothécaire, c'est une sorte de déclaration rituelle, comme la fin d'une prière : « À l'intérieur de l'étranger, l'inconnu ; à l'intérieur de l'inconnu, l'inconnaissable ». Elle m'a prévenu que ce n'était qu'une traduction approximative. Il n'y a pas de traductions humaines exactes pour leurs concepts.

Je dénichai un stylo, la fis répéter lentement, et inscrivis le sens du texte en majuscules au dos de la feuille. Elle alla se préparer un sandwich à la cuisine.

— Oh ! Mais qu'est-ce que tu comptes faire de tout ce matériel ? demanda-t-elle.

— Je n'avais rien de prévu jusqu'à quatre heures ; je me suis dit que j'allais m'occuper de tout ça. (Sur un coup de tête, j'avais rentré à l'intérieur de la maison tous les outils de pêche ou agricoles qui possédaient un tranchant ou une pointe, et j'étais en train de les nettoyer et de les aiguiser. Ils formaient un étalage étincelant le long de la table.) J'ai tout rentré, puisqu'il faisait trop froid pour travailler dans la remise.

Je ne m'étais pas attendu à voir arriver quelqu'un aussi lot. Sara passa en revue les outils en hochant la tête. Elle avait grandi parmi ces instruments, et ne les avait jamais considérés comme des armes.

Nous déjeunâmes ensemble dans un aimable silence, entourés de haches et de gaffes, tout en lisant.

Sara termina son sandwich et son regard croisa le mien.

— Papa, je veux partir avec toi.

J'étais perplexe.

— Comment ?

— Sur Terre. Tu feras partie des dix-sept, n'est-ce pas ?

— Ta mère et moi, oui. C'était spécifié sur leur document, mais il ne précisait pas comment allaient être choisis les quinze autres.

— Ils vous laisseront peut-être choisir.

— Peut-être. Tu seras la première sur ma liste.

— Merci, papa.

Elle m'embrassa sur la joue, se prépara et partit pour l'école.

Je n'étais pas sûr de vraiment comprendre ce qui avait pu transpirer – ou bien était-elle au courant, jusqu'à un certain point ? Les pères et les filles ne communiquent pas toujours très bien, même en l'absence de langages étrangers et de sombres conspirations.

Marygay et moi avons été sélectionnés, bien sûr, car nous étions les deux seules personnes vivantes capables de se souvenir de la Terre du XX^{ème} siècle, avant la Guerre Eternelle. *Homme* serait intéressé par nos impressions. Je supposai que les quinze autres seraient désignés au hasard, parmi les gens qui avaient souhaité participer à notre voyage – c'est-à-dire sans doute la moitié de la population de la planète.

Il n'y aurait bien entendu pas de voyage. Le vaisseau accélérerait pour arriver tout droit vers nulle part. Avec Sara à bord, comme cela était prévu au départ.

Je déroulai le programme d'embarquement révisé qu'elle avait préparé, puis je déposai sur les quatre coins une salière, une poivrière, et deux couteaux à l'aspect menaçant.

Il était décourageant de songer aux centaines de choses qu'il allait falloir amener au spatioport et lancer en orbite. Ils n'allaient pas se soucier de tout cela pour un simple voyage sur Terre et retour. Aussi, il nous faudrait nous emparer du *Distorsion Temporelle* et s'arranger pour garder le contrôle de la situation assez longtemps pour pouvoir lancer les navettes des dizaines de fois. L'embarquement des passagers à lui seul nécessiterait au moins dix vols.

Nous n'allions pas y parvenir en les attaquant avec quelques outils de ferme. Il fallait, d'une façon ou d'une autre, que nous représentions une menace réelle, mais il n'existait pas beaucoup de vraies armes sur Majeur, et elles étaient presque toutes entre les mains des autorités, comme chez le shérif.

Je rassemblai tous les outils que je voulais sortir. Une arme ne ressemble pas toujours à une arme. De quoi disposions-nous ? Possédions-nous *quelque chose* qui soit susceptible de les maintenir à distance au moins dix jours, ou deux semaines, pendant que les navettes chargeraiet et déchargeraiet leur cargaison ?

C'était bien possible, je m'en aperçus soudain. Mais peut-être était-ce de la folie...

CHAPITRE 12

Il fallut prévoir, coordonner – et ce avec l'aide inattendue de nos adversaires : les dix-sept passagers prévus pour le voyage sur Terre étaient tous de Paxton ; c'étaient tous plus ou moins des meneurs du complot originel. *Homme* prévoyait-il de nous laisser *revenir* sur Terre ? La question demeurait en suspens. C'était d'ailleurs un point sans intérêt.

Il ne nous restait que douze jours avant le départ supposé pour la Terre. J'avais envoyé à tous les autres des copies des documents de l'Arbre Global ; nous nous étions désolés de concert, et nous nous demandions comment, entre autres choses, nous pourrions tout de même parvenir, à arracher l'approbation pour notre long voyage, après en avoir parlé sur Terre avec *Homme* et *Tauran*.

Lorsque je parlais avec eux par le cube, je faisais un geste innocent, levant le majeur jusqu'à la pommette, ce qui signifiait, en code téléphonique : « Ne gardez aucune trace de ceci. Quelqu'un nous écoute peut-être ». La plupart d'entre eux me renvoyaient le même geste.

Rien de ce qui concernait notre complot n'était évoqué de vive voix ou par un biais électronique. Je rédigeais des descriptions brèves et précises du rôle de chacun, les messages devant être mémorisés, puis détruits. Marygay et moi n'en parlions jamais, même lorsque nous installions les lignes, seuls sur la glace.

Nous autres les dix-sept, nous nous rencontrions beaucoup pour parler de la Terre et nous passer des messages concernant notre évasion. L'idée généralement admise était que notre entreprise échouerait sans doute, mais que nous n'avions pas le temps de prévoir quelque chose de plus raffiné.

J'aurais voulu pouvoir en parler à Sara. Elle était inconsolable du fait qu'on lui ait refusé une chance d'aller sur Terre ; une chance de quitter Majeur juste une fois dans sa vie.

J'essayais de ne pas trop sourire. « Fais quelque chose, même si c'est quelque chose de mal », disait ma mère. Enfin, nous faisons quelque chose.

Il n'existait pas d'armée sur Majeur, juste une force de police légèrement armée pour maintenir l'ordre. Il y avait très peu d'armes sur la planète – aucune arme de chasse plus mortelle qu'une ligne et un hameçon.

Pourtant, il y avait une arme potentiellement plus dangereuse que toutes les armes légères dont disposait *Homme*. Une tenue de combat réformée datant de la Guerre Éternelle figurait dans les collections du Musée d'Histoire de Centrus.

Même débarrassé de ses explosifs conventionnels et nucléaires, même avec son doigt-laser désactivé, c'était encore une arme formidable, grâce à son blindage et à son circuit d'amplification de force. (Nous savions que les circuits étaient intacts, car *Homme* dépoussiérait la tenue de temps à autre pour des travaux de construction ou de démolition.) À l'intérieur d'un tel engin, un homme ou une femme devenait semblable à un demi-dieu de la mythologie – ou bien, pour ma génération, à un super-héros de bande dessinée, capable de bondir en une seule fois pardessus un énorme bâtiment, ou de tuer quelqu'un d'un seul coup, sans arme.

Il était possible d'activer une tenue « froide » à partir de n'importe quelle source. Elle pouvait sucer toute l'énergie d'un flotteur et se retrouver avec assez de carburant pour

provoquer quelques destructions – ou laisser deux heures d'autonomie, le temps de rechercher une meilleure source d'activation.

Nous ne pouvions affirmer avec certitude que la tenue était activée, tranquillement installée en attendant que l'on vienne la chercher – même si Charlie prétendait que tel était sans doute le cas, pour une raison similaire à celle qui expliquait l'absence de force militaire à Centrus. Si nous combattions *Homme* et remportions la victoire, qu'au-rions-nous accompli, de leur point de vue ? Ils se considéraient comme nos mentors et nos partenaires, notre chemin obligé vers la vraie civilisation. Nul besoin pour *Homme* de prendre des précautions contre une action aussi futile qu'inutile.

Nous allions nous apercevoir que la situation n'était pas telle que nous l'imaginions.

Max Weston était la seule personne de ma connaissance suffisamment charpentée et forte pour pouvoir vaincre le shérif. Nous avons besoin des armes de ce dernier pour attaquer le musée. Il nous faudrait nous en emparer à la dernière minute, bien sûr, juste avant de partir pour Centrus. Nous pourrions le boucler dans sa propre cellule ou peut-être le prendre en otage. (Je m'élevai contre le fait de le tuer, ou de tuer qui que ce soit, si nous pouvions l'éviter. Max se montra d'accord avec moi, un peu trop facilement à mon goût.)

Notre horaire était fixé par *Homme*. Un flotteur express arriverait à midi à Copernic-10, et nous serions à Centrus une heure plus tard. L'après-midi devait être consacré à un briefing de dernière minute, puis nous subirions une préparation à l'Animation Suspendue avant d'embarquer à bord d'une navette pour rejoindre le *Distorsion Temporelle*, en qualité de compléments de bagages.

Max évoqua la possibilité, qui m'était venue à l'esprit et à celui de quelques autres, qu'*Homme* n'ait nullement l'intention de nous préparer à l'Animation Suspendue. Ils nous feraient une piqûre, non pour suspendre notre animation, mais pour y mettre un terme définitif. Faire partir, puis revenir le *Distorsion Temporelle* en racontant une triste histoire – nous étions tous morts d'une maladie terrestre rare, à cause de nos déficiences immunitaires ; Majeur devrait alors se débrouiller sans la présence de dix-sept fauteurs de troubles.

L'hypothèse semblait relever de la paranoïa ; je ne pensais pas qu'*Homme* nous considérait comme une menace suffisante pour vouloir nous liquider, et si tel était le cas, il existait des moyens moins compliqués d'y parvenir. Pourtant. *Homme* agissait souvent de façon compliquée et imprévisible. Je suppose que cette habitude leur venait de leur fréquentation assidue des Taurans.

Notre horaire devait être précis, et il nous faudrait nous ; servir de nombreuses machines. Les armes du shérif nous permettraient d'accéder à la tenue de combat ; la tenue nous mènerait à la navette, et la navette nous conduirait à l'arme ultime.

Pourtant, notre plan serait réduit à néant si, par exemple, les armes du shérif étaient programmées pour n'être utilisées que par lui – c'était une technologie dont ils disposaient depuis plus d'un millénaire – ou si la tenue refusait de se mettre en marche, ou si le départ automatisé du *Distorsion Temporelle* pouvait être interrompu à partir du sol. Rien dans notre entraînement osva (pilotage de navette pour moi et pilotage du vaisseau pour Marygay) ne nous y préparait. Les deux types de véhicules étaient des systèmes autonomes, mais peut-être avaient-ils omis quelques détails.

Nous prîmes garde de ne pas arriver tous en même temps à l'Hôtel de Ville. Le fait que le flotteur vienne nous chercher juste devant chez le shérif nous facilitait la tâche, et nous

aurions sans doute pu tous arriver en groupe. Cependant, selon notre plan, Marygay et moi devions venir plus tôt et distraire le shérif, et être présents pour aider Max si cela s'avérait nécessaire.

Bill et Sara nous conduisirent en ville à onze heures avec notre petit bagage – accessoires de toilette, quelques vêtements de rechange, et deux longs couteaux. Nous ne leur avions rien dit. Bill était de bonne humeur et conduisait à une allure tranquille le long des rues couvertes de glace Sara semblait avoir perdu tout entrain ; peut-être retenait elle ses larmes. Elle aurait tellement aimé partir aussi, et elle pensait sans doute que nous n'avions pas fait le maximum pour qu'elle soit ajoutée à la liste des partants.

— Nous devrions leur dire, murmura Marygay alors que nous faisons halte devant le poste de police.

— Nous dire quoi ? demanda Sara.

— Tu n'as manqué aucun voyage sur Terre, dis-je. Nous n'y allons pas. Nous sommes revenus au projet d'origine.

— Nous serons tous à bord du *Distorsion Temporelle* d'ici à deux semaines, expliqua Marygay. Nous partirons vers l'avenir, et non vers le passé.

— Je n'en avais pas entendu parler, dit Bill. J'aurais pourtant cru qu'ils diraient quelque chose à ce sujet.

— Ils ne sont pas encore au courant. Le shérif va le savoir très bientôt...

Bill enclencha le frein et se retourna sur son siège.

— Vous allez le prendre de force ?

— Dans un sens, oui, confirma Marygay. Si tout marche comme prévu, personne ne sera blessé.

— Je peux vous aider ? Je suis plus grand que toi.

— Pas maintenant, dis-je, heureux tout de même que Bill ait posé la question. Jusqu'à ce que nous arrivions à Centrus, il faut leur laisser croire que tout fonctionne selon *leur* plan.

— Comportez-vous comme si rien n'avait changé, mes chéris ; et écoutez les nouvelles.

— Ne... commença Sara. N'allez pas... Ne faites pas... ne prenez pas de risques.

— Nous serons prudents, la rassura Marygay.

Sara tentait sans doute de nous dire, « Ne commettez pas de folies », mais nous avons déjà dépassé ce stade, je le crains.

Je les embrassai tous les deux et ouvris la portière. Marygay les embrassa également et étreignit Bill pendant une seconde.

— À bientôt.

— Bonne chance, dit Bill d'un ton pressant.

Sara hocha la tête en se mordant la lèvre. Je fermai la portière derrière Marygay, et soudain, ils avaient disparu.

— Eh bien, dis-je, plutôt hors de propos, nous voilà à pied d'œuvre.

Marygay hocha la tête et nous gravâmes les marches gelées avant de pousser les portes à double battant.

Le shérif n'était pas dans son bureau. Il était en train de mettre de l'ordre dans le hall de réception. Il vérifia sa montre.

— Vous êtes en avance.

— Bill nous a conduits jusqu'ici, expliqua Marygay. Il doit aller à l'école.

Le shérif hochait la tête.

— Le thé est servi dans mon bureau.

Marygay alla boire son thé et, quant à moi, je longuai le couloir jusqu'aux toilettes, afin surtout de vérifier les cellules. Elles étaient toutes deux ouvertes, mais pouvaient être fermées de l'extérieur par un simple verrou métallique. Nous avions l'intention de prendre le clavier avant d'enfermer le shérif ; lors de mon dernier séjour, il n'avait pas fonctionné, mais peut-être n'avais-je pas la bonne combinaison.

Je rejoignis Marygay pour prendre le thé. Elle lança un coup d'œil vers la patère, derrière le bureau, où n'était accrochée aucune arme. Il portait sans doute son pistolet sous son gilet, comme pendant la nuit où il était venu nous arrêter.

La porte s'ouvrit et nous l'entendîmes accueillir Max. J'entrai dans la pièce et les vis échangeant une poignée de main. Max était au courant de l'existence du holster caché du shérif.

J'opérai un mouvement peu discret et, avec le recul, je me dis que le stratagème n'aurait sans doute pas fonctionné si le shérif s'était tenu sur ses gardes. Je fis semblant de trébucher sur le tapis et renversai ma tasse de thé en m'écriant, « oh, merde ! ».

Le shérif se retourna, et Max lui serra le cou de l'avant-bras et lui saisit le bras droit. Le shérif tenta de se débattre en lançant des coups en arrière, mais Max anticipa son mouvement et le bloqua ; pendant ce temps, je plongeai la main sous le gilet pour en extraire le pistolet.

— Ne l'étrangle pas, Max !

Max relâcha suffisamment la pression de son bras gauche pour que le shérif puisse respirer, tout en le forçant à se mettre à genoux.

Le shérif toussa à deux reprises.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Devinez, rétorqua Max. Servez-vous de votre conscience collective.

Marygay sortit du bureau en tenant à la main un gros rouleau de chatterton.

— Dans la cellule ! William... C'est *lui* qu'il faut tenir en joue !

Je tenais l'arme de manière assez lâche, le canon pointé vers le sol. Le coup pouvait partir. Je fis un signe, l'arme à la main.

— Continue à bien le tenir, Max.

Le shérif ne résista pas.

— Vous allez avoir de vrais ennuis. Quoi que vous pensiez faire en ce moment.

— Sur ce plan-là, vous avez raison, dis-je. De vrais ennuis. Mais d'ici à ce que nous soyons de retour, cela ne fera plus la moindre différence.

Max le conduisit dans la première cellule, et le poussa sur une chaise.

— Quoi ? Vous croyez que vous pouvez... Vous allez vous emparer du vaisseau spatial ?

— Ces gars comprennent vite, observa Max.

Marygay le ficela sur la chaise avec le chatterton.

— Nous ne vous voulons aucun mal, shérif, dis-je, ni à personne d'autre à Centrus. Nous allons juste accomplir ce que nous avons proposé – avec votre approbation.

Le shérif commençait à reprendre contenance.

— Mais c'était à titre conditionnel. En attendant que nous ayons des nouvelles de l'Arbre Global.

— Vous faites ce que vous voulez, intervint Marygay. Nous n'avons par d'ordres à recevoir de

la Terre.

- Des Taurans qui sont sur Terre, rectifia Max.
- Mais ça ne pourra pas marcher ! Vous êtes trois, et...
- Dix-sept, dis-je.
- Même à dix-sept, vous ne pourrez pas prendre le vaisseau et le faire fonctionner.
- Nous avons un plan. Il vous suffira de vous asseoir et de regarder.

Quelques personnes venaient d'entrer et se tenaient près de la porte.

- Apparemment, vous n'avez pas besoin d'aide, fit observer Jynn.
- Jetez un coup d'œil pour voir si vous ne trouvez pas d'autres armes, dit Max.
- Il n'y en a pas, dit le shérif en hochant la tête dans ma direction. Seulement le pistolet, uniquement pour les cas d'urgence.

— Comme celui d'aujourd'hui, commenta Max.

Il tendit la main et je lui donnai le pistolet. Il visa l'écran qui se trouvait au-dessus du clavier et fit feu. L'explosion résonna fortement dans la petite pièce. Je me protégeai les yeux et ne vis pas l'explosion elle-même, mais le résultat était plutôt spectaculaire ; il restait plus de trous que de morceaux d'écrans.

- Qu'est-ce que c'était que ça ? cria quelqu'un.
- Un essai, répondit Max en me rendant l'arme. Ça marche.
- Vous n'allez pas voler le vaisseau avec un vieux pistolet.
- Il nous suffit de voler une navette, dit Marygay. Le vaisseau fera ce que je lui dirai de faire.

— Et nous aurons plus qu'un pistolet, ajouta Max.

Cat arriva à la porte. Elle échangea un signe de tête avec Marygay.

- Nous avons trouvé du matériel de maintien de l'ordre. Des grenades à gaz.
- C'est probablement ce qui nous attend à Centrus, dis-je. Autant avoir les nôtres.
- Un masque vous serait plus utile, intervint le shérif.
- Comment ?

— Le masque à gaz. Dans le tiroir du haut, à droite de mon bureau, expliqua-t-il en haussant les épaules. Autant coopérer.

— Nous n'avons pas pu l'ouvrir, dit Marygay. Le système d'ouverture fonctionne avec l'empreinte du pouce ?

Le shérif hocha la tête.

— C'est là aussi que se trouvent les munitions. Vous pourriez amener le bureau ici, ou me libérer.

— C'est un piège, objecta Max. Il va sûrement envoyer un signal.

— Faites comme vous voulez, dit *Homme*.

— Pourquoi voudriez-vous nous aider ? demanda Marygay.

— D'une part, parce que je suis de votre côté ; je vous connais depuis mon enfance, et je sais ce que tout cela signifie pour vous. (Il se tourna vers Max.) Et puis vous avez le pistolet. Au moins l'un d'entre vous pourrait s'en servir.

Max sortit un gros couteau de poche dont il fit jaillir la lame.

— Je pourrais vous couper le pouce. Il scia le chatterton et libéra *Homme*.

— Allez-y, lentement.

Le masque à gaz et les minutions se trouvaient en effet dans le tiroir, demême que des menottes et des immobilisateurs de chevilles. Nous les passâmes au shérif.

— Le flotteur est là, annonça Po depuis la porte.

— Il y a un chauffeur ? demanda Marygay. Po répondit par la négative ; la lumière de pilotage automatique était allumée.

— Dans ce cas, vous venez avec nous ; comme otage.

— Si vous m'enfermiez dans la cellule, je ne pourrais vous gêner en aucune façon. Je préférerais cette solution.

Max lui saisit le bras.

— Et *nous* préférons vous avoir avec nous.

— Attendez, dis-je. Vous pensez qu'ils vont nous tuer.

— Oui, dès qu'ils verront que vous êtes armés. Ma présence avec vous n'affectera pas leur décision.

— C'est en partie pour cela que nous vous aimons tant, ironisa Marygay. Vous vous souciez tellement les uns des autres.

— La décision n'appartiendrait pas seulement à *Homme*. Pas à Centrus. Un Tauran ne comprendrait vraiment pas quelle différence cela peut bien faire.

— Ils laissent les Taurans intervenir sur les questions de police ?

— Non, mais ce n'est plus une affaire de police, à partir du moment où le vaisseau est en jeu. Les problèmes qui concernent l'espace concernent les Taurans.

— Raison de plus pour prendre un otage, argumenta Max.

— Est-ce que vous vous entendez parler ? demanda le shérif. Qui de nous, maintenant, ne donne aucun prix à la vie ?

— Il s'agit seulement de la vôtre, répondit Max en le poussant vers la porte.

— Attendez, dis-je. Jusqu'à ce qu'ils sachent ce que nous faisons, aucun Tauran ne sera impliqué ?

— Seulement les humains et *Homme*, mais il ne leur faudra pas longtemps pour qu'ils comprennent ce qui se passe et contactent les Taurans.

— Bien, dis-je en montrant la porte. Faites-le sortir de la pièce et enfermez-le. Nous devons discuter.

Max revint une minute plus tard.

— Il est peut-être temps de faire un pari, dis-je. Le flotteur va descendre Main Street pour arriver au spatioport. Je pourrais sortir discrètement près du musée, et vous continueriez votre route. Avec le shérif, vous seriez dix-sept, comme prévu, si quelqu'un vérifie. Ainsi, nous gagnerons du temps. Et vous pourriez neutraliser le flotteur avant qu'il arrive là-bas.

— Mais dans ce cas, tu n'auras pas la cellule de combustible du flotteur. (C'était la solution que nous avions envisagée pour le cas où la tenue serait « froide ».)

— Si, il l'aura, intervint Max d'un ton véhément. Lorsque nous serons à un *click* ou deux du spatioport, nous mettrons le flotteur en pilotage manuel et nous atterrirons. Nous aurons débarqué William depuis cinq ou sept minutes. Nous lui laisserons une minute ou deux pour s'attirer des ennuis, et nous ferons demi-tour avec le flotteur pour venir le chercher.

— Avec la police à nos trousses, objecta Marygay.

— Peut-être ; peut-être pas, dis-je. Vous gardez le pistolet, au cas où, mais qu'importe. Ils n'ont *pas* de police comme sur Terre. (Ils n'en avaient d'ailleurs peut-être plus sur Terre non

plus.) Ils n'ont que des policiers désarmés pour la circulation.

— Tu ne veux pas le pistolet ? demanda Max.

— Non. Écoute ; ce gaz lacrymogène est un cadeau du ciel. J'entrerai dans le musée avec le gaz, le masque, et un levier. J'aurai revêtu la tenue en quelques minutes, et je vous retrouverai sur la route du spatioport.

Marygay hocha la tête.

— Ça pourrait marcher. Si ce n'est pas le cas, au moins, tu n'auras pas fait usage d'une arme létale contre un gardien.

Je parvins à fourrer le masque et le gaz dans la serviette du shérif. Il est difficile de camoufler un levier, mais je m'aperçus que je pouvais le glisser dans mon pantalon. Il descendait jusqu'au genou, et la ceinture le maintenait en place ; la partie supérieure restait cachée sous mon manteau.

Nous prîmes tous place dans le flotteur et décollâmes, en nous élevant jusqu'à une centaine de mètres d'altitude. La neige était devenue assez lourde ; impossible de distinguer le sol. Nous espérions qu'il en serait de même à Centrus. Cela les ralentirait, contrairement à nous, si le vent restait calme. La neige ne posait pas de problème en ce qui concernait la navette, mais elle ne pourrait être lancée par fort vent de travers.

Nous passâmes une heure inconfortable. Le shérif n'était pas le seul otage, en réalité ; la destinée de chacun dépendait des conséquences d'un ensemble d'événements imprévisibles, et personne ne voulait en parler en sa présence.

Je devins étrangement calme tandis que le flotteur descendait au niveau du sol, près des limites de la ville. Un certain danger m'attendait, mais ce n'était que de la petite bière, comparé à ce que j'avais vécu au combat.

Quand avais-je vécu cela ? Je refusai d'y penser. J'espérais que les gardiens du musée étaient de gentils gars et filles de la ville – studieux et ignorants tout de la violence. Ou peut-être des vieux. Quoi qu'il en soit, j'allais leur fournir une histoire à raconter aux petits enfants. « C'est alors que les vétérans allumés se sont emparés du vaisseau. » Ou bien : « Un jour, ce cinglé a débarqué avec son gaz lacrymogène. Je l'ai abattu. » Pourtant, aucun d'entre nous ne se rappelait avoir vu les gardiens du musée armés – ils s'en seraient souvenus, c'est plus que certain. Peut-être gardaient-ils leurs armes hors de vue du public... Et peut-être aurais-je dû me soucier d'autre chose.

Marygay avait le pouce posé sur le bouton de déconnexion du pilotage automatique. Ce ne fut pas nécessaire. Le flotteur s'arrêta pour laisser passer la circulation sur une voie perpendiculaire, un bloc d'immeubles avant la bibliothèque. J'embrassai Marygay et me glissai dehors.

La neige tombait lentement, à la verticale – cela convenait à la navette, et à moi aussi, peut-être, car cela permettrait de ralentir leur réponse à un appel d'urgence du musée. Je me frayai un passage parmi la foule qui avançait à petits pas – peut-être les gens se montraient-ils si aimables parce qu'ils me voyaient boiter (le levier venait de glisser ! sous mon genou).

Il me vint à l'esprit que le musée serait peut-être fermé ; ce serait peut-être une bonne chose. Je pourrais m'introduire à l'intérieur, ce qui déclencherait sans nul doute une alarme, mais je n'aurais à me soucier que de policiers, et non d'une foule de badauds.

Je n'eus pas cette chance. Alors que j'approchais du musée, quelqu'un partait, en franchissant la porte principale à reculons, un plateau couvert en main, probablement un plateau de petit déjeuner.

Je franchis la lourde porte de bois et, en effet, le gardien grignotait un morceau d'un gâteau qu'il venait d'extraire d'une pile de biscuits assortis disposés sur une assiette. C'était un *Homme* femelle qui n'avait guère plus de vingt ans. Elle me dit quelque chose dans sa langue, en marmonnant la bouche pleine. Je pense qu'elle me disait bonjour, et m'invitait à lui laisser mon manteau et ma serviette.

Elle avait comme tous ses semblables un large menton – une excellente cible pour un coup de poing. Lorsqu'elle vérifierait le contenu de la serviette, je lui assènerais un uppercut dont j'espérais qu'il la mettrait knock-out pendant une minute, et hors d'état de nuire pendant au moins une autre.

Ce ne fut pas nécessaire. Elle me demanda ce que contenait ma serviette, et je lui répondis lentement en anglais :

– Je l'ignore. Je viens de Paxton, et je suis censé remettre cela à l'*Homme* chargé de l'exposition d'armes.

– Oh, mais ce n'est pas un *Homme*. Il est des vôtres, Jacob Kellman. Il est arrivé il y a deux ou trois minutes. Vous pouvez lui apporter ça directement, salle A4. (Le petit bâtiment comportait deux étages, avec quatre salles dans chaque.)

La porte de la salle A4 était fermée. Je l'ouvris ; il n'y avait personne à l'intérieur. Pas de serrure. Je la refermai doucement et me mis rapidement au travail – je sortis le levier, passai devant tous les exemples moins puissants de l'inhumanité de l'homme à l'égard des autres espèces, et arrivai vers la vitrine de verre dans laquelle se trouvait la tenue de combat. Deux coups de leviers et le panneau de verre frontal se brisa en une cascade d'éclats.

Je courus vers la porte ; j'y arrivai juste au moment où elle s'ouvrait. Kellman était un vieil homme, au moins aussi âgé que moi ; il était sans armes. Puisant dans ma vaste connaissance du combat à mains nues, je le poussai durement et il alla s'étaler sur le sol. Je claquai la porte et calai le levier entre la porte et le montant, en guise de serrure rudimentaire, et revins en hâte vers la vitrine.

La tenue de combat était un modèle plus récent que la dernière que j'avais utilisée, mais j'espérais que sa conception de base était la même. J'allongeai le bras pour atteindre la niche cachée entre les épaules ; je sentis le levier du système d'urgence et le tirai. Il n'aurait pas fonctionné si quelqu'un s'était trouvé à l'intérieur de la tenue, mais heureusement, elle était inoccupée. La tenue s'ouvrit en deux en fracassant un autre panneau de verre, et le souffle hydraulique rassurant me prouva qu'il y avait de l'énergie.

Quelqu'un martelait la porte en hurlant. J'ôtai une de mes bottes et avec un pied seulement vêtu d'une chaussette, j'écartai suffisamment de verre brisé pour pouvoir me tenir pieds nus pendant que je me déshabillais. J'enlevai mon sweater, mon pantalon, et tentai d'ouvrir ma chemise, mais les boutons étaient cousus trop serrés... Tandis que j'essayais de m'en dépêtrer, le martèlement se transforma en une suite de coups lourds assenés en rythme ; quelqu'un de plus grand que Kellman frappait la porte à coups d'épaule.

Je sortis les deux grenades à gaz de la serviette, les dégoupillai, et les lançai sur toute la longueur de la salle. Elles éclatèrent avec un tourbillon de fumée opaque tout à fait satisfaisant, et je m'enfilai à reculons dans la tenue, glissai mes bras dans les manches et serrai les deux mains pour mettre en marche la fonction « Active ». Je ne me souciai pas des problèmes de plomberie ; soit je parvenais à me retenir, soit je devrais en supporter les conséquences...

Pendant une longue seconde, rien ne se passa. Je sentis la première bouffée acre du gaz lacrymogène. Enfin, hi tenue se referma autour de moi avec un mouvement saccadé assez

déconcertant.

L'écran et les voyants de contrôle s'affichèrent et je me concentraï sur la réserve d'énergie : la puissance était à 0,05 ; l'écran du système d'armes demeurait complètement opaque, comme prévu.

Un vingtième de la puissance normale faisait tout de même de moi un Goliath, au moins pour un temps. L'odeur d'huile de machine fraîche signifiait que je respirais mon propre air. Je tendis le bras pour attraper mes vêtements et tombai droit, la tête la première, dans un énorme fracas.

Il est vrai que cela faisait un bon bout de temps que je n'avais pas enfilé une de ces tenues, et encore plus longtemps pour ce qui était d'un modèle GP – General Purpose, ou taille universelle. D'habitude, je me faisais tailler une tenue sur mesure.

Je parvins à me remettre debout et à fourrer mes vêtements, à l'exception des bottes, dans la « poche » de devant avant qu'ils n'aient réussi à fracasser la porte. Reniflements et quintes de toux emplirent la salle. Une silhouette sortit en titubant du nuage de fumée, un *Homme* femelle attifé comme notre shérif, avec le même uniforme, et un pistolet. Elle le tenait à deux mains, en l'agitant dans une direction qui était à peu près la mienne, mais ses yeux ruisselaient et j'en conclus qu'elle ne m'avait pas encore vu.

Je ne me souciais guère de ces gens, il y avait une sortie île secours derrière moi. Je me retournai comme un zombie dans les films des années cinquante, et titubai jusque-là. *L'Homme* fit feu à trois reprises. L'un des projectiles perça un joli trou dans une rangée d'armes nucléaires et un autre brisa une lampe extérieure de la tenue. Le troisième avait sans doute ricoché sur mon dos ; je l'entendis siffler, mais bien entendu, je ne sentis rien.

Je suppose qu'elle avait compris que la tenue n'était pas armée, mais qu'elle demeurait cependant extrêmement dangereuse. Je me demandai si elle se serait montrée aussi courageuse si je m'étais retourné et si j'avais commencé à marcher sur elle, mais je n'avais pas le temps de m'amuser.

Je poussai la porte de la sortie de secours qui s'arracha à moitié avant de s'affaisser légèrement tandis que je passais. La tenue mesurait presque deux mètres quatre-vingts ; ce n'était pas vraiment un vêtement d'intérieur.

Les gens se dispersèrent dans toutes les directions en produisant un vacarme considérable. *L'Homme* ou quelqu'un d'autre me prenait pour cible – une cible facile, comme un géant noir dans un paysage de neige. J'actionnai les contrôles-poignet et je passai du noir au vert camouflage, puis au jaune sable, avant de parvenir à un blanc luisant.

Je marchai aussi vite que possible vers Main Street, et faillis m'étaler deux fois sur la neige. Allons, me disais-je, tu t'es déjà servi de ces engins sur des planètes-portail gelées, à quelques degrés sous le zéro absolu. C'était vrai, mais pas dans un passé récent.

Main Street était sablée et salée, aussi pouvais-je au moins courir. Une partie des véhicules qui circulaient fonctionnaient en mode manuel, et ils s'écartaient bruyamment tandis que je dévalais en plein milieu de la rue. Beaucoup échappaient à tout contrôle et tournoyaient dangereusement. Je repassai en couleur verte, pour qu'ils aient le temps de réagir.

Je réussis à prendre de la vitesse au fur et à mesure que je m'assurais des capacités et des limites de cet engin maladroit. Je bondissais à environ trente-cinq kilomètres à l'heure lorsque je tombai sur le bus de Marygay, juste à l'extérieur des limites de la ville.

Elle ouvrit la portière, côté conducteur, et posa un pied dehors.

— Tu as besoin d'énergie ? cria-t-elle.

— Pas encore, répondis-je (le compteur indiquait 0,04). Retour au spatioport.

Elle vira sur son axe et glissa vers la file qui partait vers l'extérieur de la ville en envoyant un camion de livraison qui fonctionnait en mode auto vers une congère. Les gens qui conduisaient en mode manuel se rangeaient sur le côté, sans doute après en avoir reçu l'ordre de la police. Il était intéressant de noter que ceux qui étaient en modo auto mettaient plus longtemps à obtempérer.

De toute évidence, ils fluidifiaient la circulation pour pouvoir m'atteindre. Je courus à la suite de Marygay aussi vite que je le pouvais, mais je la perdis rapidement de vue dans le lointain noyé dans la neige.

Que pouvaient-ils envoyer pour contrer une tenue de combat ? J'allais le découvrir bien assez vite.

Des clignotants bleus éblouissants traversèrent la neige tourbillonnante tandis que j'approchais du spatioport. Le bus de Marygay était bloqué à l'entrée par un flotteur de la Sécurité.

Deux officiers, visiblement désarmés, se tenaient près de la place du conducteur et lui criaient quelque chose. Marygay les regardait de haut d'un air amusé, et elle ne réagit pas lorsque je passai derrière eux.

Je saisis une extrémité du flotteur de la Sécurité et le renversai facilement. Il alla s'écraser dans une rigole d'évacuation des eaux. Les deux officiers firent preuve de bon sens et s'enfuirent à toutes jambes.

L'absence de contact radio était pour moi un handicap. Je me penchai pour arriver au niveau de la vitre de Marygay-

— Gare-toi près du bâtiment principal et je me brancherai sur la cellule de combustible.

Elle approuva et démarra. Ma réserve d'énergie était descendue jusqu'à 0,01 et l'indicateur commençait à clignoter en rouge. Quelle perspective ! Se retrouver en panne à deux cents mètres de ma destination ! Bien sûr, je pouvais toujours ouvrir la tenue manuellement... et courir tout nu dans la neige !

Dès que je me remis à marcher, la tenue ajouta un « bip... bip... » continu au clignotement de l'indicateur d'énergie. Je suppose que c'était une option complémentaire pour les aveugles. Les jambes commençaient à résister à mes injonctions, et j'avais l'impression de marcher dans l'eau, au début, puis dans de la boue.

Je réussis pourtant à arriver au flotteur pendant que nos amis le déchargeaient. Max était là, bras croisés, pistolet en évidence.

J'ouvris la porte de la soute arrière et branchai mes câbles d'urgence à la sortie de la cellule de combustible, puis j'étudiai les instructions inscrites sur une plaque crasseuse, sur le côté de la cellule. J'appuyai ensuite sur le bouton « déchargement rapide » et regardai les chiffres grimper.

Ils venaient d'atteindre 0,24 lorsque j'entendis le raclement lourd d'un flotteur qui freinait, et je découvris alors ce qu'ils pouvaient envoyer pour contrer une tenue de combat.

Deux tenues de combat. Une tenue humaine. Une tenue Taurane.

S'ils étaient armés, je n'étais rien d'autre pour eux qu'une cible. Les armes de l'une ou l'autre de leurs tenues étaient capables de me vaporiser ou de me découper en rondelles, mais ils ne tirèrent pas, ou ne purent pas tirer.

Le flotteur vacilla lorsque *Homme* en sortit, et il répéta ma performance précédente en tombant par terre la tête la première. Je résistai à l'envie de lui dire que même les plus longs

voyages commencent par un simple pas.

À l'intérieur du flotteur, la tenue Taurane sembla battre l'air en tentant de garder son équilibre, puis tomba à la renverse. Aucun des deux n'avait plus de pratique récente de la tenue que moi. Mes centaines d'heures d'entraînement et de combat, même perdues dans les brouillards du passé, pouvaient s'avérer être un avantage plus considérable que leur supériorité numérique.

L'*Homme* était maintenant à quatre pattes ; je couvris la distance qui nous séparait d'un bond sans grâce et d'un coup de pied, lui expédiai un méchant coup de côté à la tête. Le choc ne le blessa probablement pas, mais la tenue partit faire des culbutes en dérapant sur le sol.

Je saisis le pare-chocs avant du flotteur, faisant gémir mon amplificateur de force, et j'essayai de faire tourner la lourde machine pour me débarrasser du Tauran. Il réussit à m'éviter et l'effort me fit chanceler et tomber. Le flotteur partit en bourdonnant comme un insecte en colère.

Le Tauran se jeta sur moi, mais je l'écartai d'un coup de pied. J'essayais de reconstituer mentalement ce que je savais des tenues de combat Tauranes, mais tout le bazar poussiéreux de l'osva concernait les systèmes d'armes, leur portée, leur vitesse de réponse, et tout cela n'était guère applicable à la situation présente.

Soudain, l'*Homme* était sur moi, tombant sur mes épaules avec fracas comme une brute dans un match de baseball. Il tenta d'attraper la tête de ma tenue, et j'écartai ses bras – la tête était une bonne cible : le cerveau de la tenue ne s'y trouvait pas, mais c'était bien là que se situaient ses yeux et ses oreilles.

Je le frappais maladroitement. Mes indicateurs de systèmes offensifs étaient toujours noirs, mais j'essayai tout de même le laser. Lorsque je vis que le rayon ne partait pas découper sa tenue, je me sentis curieusement soulagé. Mon faible instinct de tueur ne s'était pas développé avec l'âge.

Tandis que je scrutais la neige à la recherche d'une arme possible, je vis que le Tauran en avait trouvé une ; il me frappa par-derrière, en travers des épaules, avec un poteau de signalisation lumineux qu'il venait d'arracher. Je me pliai en avant et m'enfonçai dans une congère. Alors que je me relevais en titubant, il continuait de frapper mes épaules et mes bras levés.

Mes capteurs visuels étaient brouillés, mais je voyais assez clair pour le viser entre les jambes, cible de nature plus anthropomorphique que pratique – mais il perdit suffisamment l'équilibre pour que je puisse m'emparer du poteau et me débarrasser de lui. J'avais vu l'*Homme* courir vers moi dans mon champ de vision périphérique. Je fis décrire au poteau un arc horizontal et le frappai au niveau du genou. Il tournoya, partit de côté et heurta durement le sol.

Je me retournai pour faire face au Tauran, mais je ne le voyais plus, ce qui ne signifiait pas qu'il était loin ou caché tous les trois, nous étions perdus dans une étendue de blanc, invisibles à cinquante mètres dans la neige tourbillonnante. De la langue, j'actionnai le mode infrarouge, ce qui pouvait fonctionner s'il me tournait le dos, avec le système d'échangeurs de chaleur. Cela ne marcha pas, pas plus que le radar, dont je m'étais attendu à ce qu'il ne fonctionne que devant une surface réfléchissante.

Je me retournai pour apercevoir *Homme* qui gisait immobile sur le sol. C'était peut-être un leurre, ou peut-être l'avais-je effectivement mis K.-O. lorsque je l'avais flanqué par terre. Dans une tenue, la tête est protégée par un rembourrage, mais la force est la force, et il avait

peut-être heurté le sol avec assez de puissance pour provoquer une commotion cérébrale. Je lançai une feinte, un coup de pied qui manqua sa tête d'un cheveu, mais il ne réagit pas.

Où diable était passé le Tauran ? Aucun signe de lui, dans aucune direction. Je me penchai par ramasser l'*Homme*, et j'entendis, provenant de la direction du spatioport, un cri de femme, étouffé par la neige, puis deux coups de feu.

Je courus dans cette direction, mais j'arrivai un instant trop tard. Le flotteur prenait rapidement de l'altitude, et s'éloignait en biais de l'entrée principale détruite ; Max était debout, le pistolet à la main, et il essayait de viser l'engin, mais cela ne pouvait pas servir à grand-chose. Je bondis, avec tous mes pouvoirs amplifiés, et arrivai peut-être à vingt mètres de haut, presque assez pour toucher le flotteur, puis je retombai dans un fracas qui me fit grincer les dents et me donna des élancements dans les chevilles.

— Ce truc a pris Jynn, dit Max. Il a plongé à travers l'entrée en verre et a embarqué Jynn et a failli emporter aussi Roberta.

Roberta était assise dans la neige, et se tâtait le coude.

— Ça va ?

Ils tressaillirent tous les deux. Je me rendis compte que j'avais monté le son au maximum, par inadvertance. Je baissai le volume.

— Il a failli m'arracher le bras. Mais ça ira.

— Où sont les autres ?

— Nous nous sommes séparés, expliqua Max. Marygay a continué avec le bus, pour aller vers la navette. Nous sommes restés ici avec le pistolet pour faire diversion.

— Oh, vous avez fait ça ? dis-je, hésitant. Nous ne pouvons plus rien faire ici, maintenant.

Je ramassai Roberta, puis Max, et me mis en marche, en les portant comme des brindilles. Le bus était invisible, mais il avait tracé un passage bien net à travers la neige. Nous les rattrapâmes en moins d'une minute, et mes passagers parurent heureux de changer de moyen de transport.

Aucun signe du flotteur qui avait emporté Jynn. Je l'aurais entendu s'il s'était trouvé dans un rayon de deux *clicks*.

Le bus était bondé. Il y avait là deux humains que je ne reconnus pas, et quatre *Homme*, notre comité d'accueil, selon toute vraisemblance.

— Ils ont eu Jynn, annonçai-je à Marygay. Les Taurans l'ont embarquée sur leur flotteur.

— Jynn.

Elle secoua la tête. Elles étaient assez proches l'une de l'autre.

— Nous ne pouvons rien faire. Elle a tout simplement disparu.

— Ils ne lui feront pas de mal, dit Max. Et maintenant, il faut y aller !

— Très bien, dit Marygay, sans toutefois esquiver le moindre geste.

— Je te reverrai vers la navette, lui dis-je (la tenue était trop encombrante et trop lourde pour le bus.).

— D'accord, je te verrai là-bas, dit-elle, puis elle appuya sur le bouton de fermeture de portière.

Le bus démarra dans une embardée et je le dépassai en courant dans la direction du tube de lancement de la navette.

Je pressai le bouton de l'ascenseur et la porte s'ouvrit ; la cabine paraissait chaude dans sa lumière jaune. Ensuite, je déclenchai l'ouverture de la tenue et j'en sortis avec précaution

pour me retrouver dans la neige. La poche frontale résista à mes efforts, mais après un ongle cassé, je parvins à accéder à mes vêtements et les enfilai rapidement, à l'abri de la cabine d'ascenseur.

Le bus ralentit près de ma tenue vide et je pressai en silence les passagers de se dépêcher, vite – combien de temps faudrait-il à quelqu'un pour couper le courant et nous laisser au bord d'une cabine d'ascenseur inutilisable ? La navette était peut-être autonome, mais encore fallait-il y accéder pour pouvoir s'en servir...

Marygay passa plusieurs secondes précieuses à dire aux quatre *Homme* et aux deux humains de sortir et de se rendre au sous-sol, ce qu'ils savaient sans doute déjà. Le tube de lancement absorberait les rayons gamma pendant les premières secondes du lancement, mais après cela, il serait imprudent de trop s'en approcher. Roberta avait le pouce posé sur le bouton de montée, et elle l'écrasa dès que Marygay bondit à l'intérieur.

Personne ne débrancha le courant. L'ascenseur démarra rapidement et s'encadra dans son emplacement le long du sas de la navette qui s'ouvrit aussitôt en diaphragme.

Aller s'asseoir n'était pas une mince affaire, car la gravité jouait contre nous. Nous descendîmes le long d'une échelle et remplîmes le compartiment du fond jusqu'au sommet. Les mains et les pieds du shérif avaient été libérés pour la manœuvre, et il ne résista pas lorsque, une fois installé sur son siège avec sa ceinture bouclée, nous le liâmes à nouveau avec du chatterton.

Je m'installai dans le fauteuil de pilotage et me mis à actionner les séries d'interrupteurs qui allaient nous permettre de partir de là. Ce n'était pas compliqué, car il n'existait que quatre choix d'orbites standard. Je choisis « Rendez-vous avec le *Distorsion Temporelle* » et dès lors, il me fallait plus ou moins faire confiance à l'appareil.

L'écran de visualisation s'éclaira et Jynn apparut. Le zoom recula pour bien montrer qu'elle se trouvait à bord d'un flotteur, à côté d'un Tauran.

Le Tauran désigna la vitre qui se trouvait près de Jynn. On pouvait à peine distinguer, vagues à travers la neige, les deux tours jumelles de lancement de navettes.

– Continuez, je vous en prie, dit le Tauran. Trois secondes après votre lancement, cette femme et moi serons tués par vos radiations.

– Allez-y, lança Jynn. Partez !

– Je ne pense pas que vous le ferez, dit le Tauran. Ce serait inhumain. Un meurtre de sang-froid.

Marygay était installée près de moi, dans le fauteuil de copilote.

– Jynn... commença-t-elle.

– Vous n'avez pas le choix, dit Jynn d'un ton égal. Pour que la suite de notre travail fonctionne, il faut leur montrer... ce que vous voulez vraiment.

Nous nous regardâmes, pétrifiés.

– Faites ce qu'elle dit, murmura Max.

Soudain, le coude de Jynn jaillit et vint frapper la gorge du Tauran. Ses poignets étaient emprisonnés par des menottes métalliques ; elle les fit tourner autour du cou du Tauran et tira brutalement de côté dans un grand « crac ».

Elle tira la créature inerte sur ses genoux et se pencha de côté pour atteindre les commandes du flotteur. L'engin gémit et l'image de Jynn vacilla.

– Laissez-moi trente secondes, hurla-t-elle pour couvrir le bruit du moteur en plein effort. Non, vingt – je serai derrière le bâtiment principal. Partez d'ici en vitesse.

— Non, *toi*, tu viens ici ! cria Marygay. Nous pouvons attendre !

Peut-être Jynn n’entendit-elle pas, mais nous n’obtînmes pas de réponse, et son image disparut.

À sa place, l’image calme d’un *Homme* mâle en tunique grise.

— Si vous tentez le lancement, nous vous abattons. Ne gaspillez pas vos vies et notre navette.

— Même si vous en aviez la possibilité, dis-je, vous ne le feriez pas. (Je vérifiai ma montre ; je laisserai à Jynn trente secondes pleines.) Vous n’avez ici aucune arme antiaérienne ou anti-engin spatial.

— Nous en avons en orbite, dit-il. Vous allez tous mourir.

— Foutaises, répondis-je en me tournant pour faire face aux autres. Il bluffe. Il essaie de gagner du temps.

Le visage de Po était blême.

— Et même si ce n’est pas le cas... Nous sommes parvenus jusqu’ici. Finissons-en.

— Il a raison, approuva Teresa. Quoi qu’il arrive.

Trente secondes.

— Accrochez-vous.

J’écrasai le bouton de mise à feu.

Nous entendîmes un formidable rugissement et la force-G passa de un à trois pendant le court instant qu’il nous fallut pour sortir du tube de lancement. La neige jaillit sous forme de vapeur de la vitre d’observation avant, et elle disparut soudain, remplacée par un soleil éclatant.

La navette se retourna pour l’insertion orbitale, et les nuages de l’ouragan, qui paraissaient presque solides, s’écartèrent. Le ciel s’obscurcit, passant du cobalt à l’indigo.

Il était possible qu’ils disposent d’armes en orbite, je le savais. Même s’il s’agissait d’antiquités abandonnées depuis la Guerre Éternelle, ils pourraient très bien nous régler notre compte.

Mais je n’y pouvais absolument rien. Ni manœuvres dilatoires, ni contre-attaques, ni même de beaux arguments. Une sorte de calme provisoire et fragile s’empara de moi ; c’était une sensation que je connaissais depuis l’époque de mes combats : on peut n’avoir plus que quelques secondes à vivre, mais ce qui doit arriver arrivera. Je penchai la tête pour me protéger de l’accélération et j’aperçus un demi-sourire contraint sur le visage de Marygay ; elle était dans le même état que moi.

Soudain, le ciel devint noir, et nous étions toujours en vie. Le rugissement s’estompa, puis ce fut le silence. Nous flottions à travers l’espace en chute libre.

Je jetai un coup d’œil en arrière.

— Tout le monde va bien ?

Ils me rassurèrent par des murmures hésitants, mais certains d’entre eux semblaient mal en point. Les médicaments antinausée fonctionnaient dans la plupart des cas, mais bien sûr, le voyage spatial n’était qu’un des éléments de la tension nerveuse qu’ils subissaient.

Nous observâmes le *Distorsion Temporelle*, qui passa de la forme d’une étoile brillante à celle d’une étincelle non stellaire, puis à celle d’une image d’un éclat dur qui croissait, avant de surgir, menaçante. La partie automatique de notre voyage prit fin avec une voix, pas tout à fait humaine, m’annonçant que le contrôle me serait transmis dans dix secondes... neuf... et

ainsi de suite.

C'était d'ailleurs plus la responsabilité que le contrôle effectif qui m'était confiée ; le radar de la navette négociait encore le degré d'approche vers la zone d'apponement. Je gardai la main droite sur une sorte de bouton « joker ». Si quelque chose paraissait mal tourner, je l'enfoncerais, et les manœuvres de l'instant précédent seraient rapidement inversées.

Les sas s'accouplèrent avec un claquement métallique rassurant, et mes oreilles se débouchèrent tandis que notre pression atmosphérique s'adaptait au mélange ténu, mais riche en oxygène, du *Distorsion Temporelle*.

— Phase deux, dis-je. Voyons si cela fonctionne.

— Je pense que ça va marcher, dit le shérif. Vous avez déjà accompli le plus difficile.

— Vous n'avez pas pu découvrir nos plans, lui dis-je en le regardant. C'est *impossible*.

— Vous avez raison.

— Mais vous nous connaissez si bien – vous nous êtes tellement supérieurs – que vous saviez exactement ce que nous allions faire.

— Je ne présenterais pas les choses de manière aussi abrupte, mais oui, c'est vrai, on m'a dit de m'attendre à des actes de rébellion, peut-être de violence, et l'on m'a conseillé de ne pas résister.

— Et pour le reste ? Ce que nous sommes sur le point de faire ?

— Cela reste un mystère pour moi, ou tout au moins, de l'ordre des conjectures ; on m'a demandé de ne pas me brancher à l'Arbre Global, afin de ne pas trop en savoir.

— Mais les autres savent, ou croient savoir.

— J'en ai trop dit. Contentez-vous de continuer ce que vous faites. Il est possible que vous appreniez quelque chose de tout cela.

— Vous aussi, pourriez apprendre quelque chose, intervint Max.

— Allons-y, dit Marygay. Quoi qu'ils aient préparé à notre intention, quoi qu'ils croient savoir, cela ne change rien à la phase 2.

— Vous avez tort, dit Max. Nous devrions essayer d'en apprendre le maximum de ce salaud. Nous n'avons rien à perdre à lui faire dire ce qu'il sait.

— Rien à gagner non plus, dit le shérif. Je vous ai dit tout ce que je sais.

— Essayons d'en savoir plus, dit Roberta. Max a raison. Rien à perdre.

— Beaucoup à perdre, dis-je. J'ai l'impression d'entendre mes vieux sergents instructeurs. Il s'agit d'une négociation, et non d'une guerre.

— Ils menaçaient de nous tuer, fit remarquer Po. Si ce n'est pas une guerre, ça y ressemble de près.

Marygay vint à ma rescousse.

— Gardons cela comme une option possible. Pour l'instant, je pense qu'il est tout à notre honneur de ne pas l'avoir blessé ou contraint par la force à nous obéir.

— Sauf que nous l'avons bousculé et attaché, observa Roberta.

— Si nous devons éventuellement le forcer à nous donner les informations dont il dispose, insista Marygay, alors nous le ferons. Maintenant, il faut agir, et non parler, ajouta-t-elle en se passant les mains sur le visage. D'un autre côté, ils ont probablement leurs propres otages, à l'heure qu'il est. Jynn n'a pas pu aller bien loin avec ce flotteur.

— Jynn a tué l'un d'entre eux. Elle est cuite.

— Tais-toi, Max.

— Si ce n'est pas le cas, elle n'est plus rien d'autre qu'un poids mort.

— Tais-toi.

— Vous autres connards d'homos, lança Max. Vous êtes toujours...

— Ma femme n'est ni conne ni homo, coupai-je en essayant de conserver un ton calme. Lorsque nous passerons cette porte, elle sera votre commandant.

— Cela ne me pose aucun problème. J'ai vécu une longue carrière et je n'ai jamais vu un commandant hétéro. Mais si tu penses qu'elle est hétéro, tu es myope comme une taupe.

— Max, dit tranquillement Marygay, dans le passé, mon *cœur* a été hétéro, homo, ou bien la question ne se posait pas, comme c'est le cas à présent. William est responsable de cette navette, et tu te rends coupable d'insubordination.

— Tu as raison, répondit platement Max. J'ai perdu la tête et je te demande pardon. Trop de choses sont arrivées en si peu de temps. J'ai cessé d'être un soldat avant la naissance de mes enfants.

— Moi aussi, dis-je sans chercher à pousser mon avantage. Allons-y !

De l'autre côté du sas, nous nous attendions à ce qu'il fasse sombre et froid, sur le mode énergie minimum que nous avons laissé en partant la dernière fois, mais le soleil artificiel brillait, et l'air chaud charriait les parfums des cultures en pleine pousse.

Et un Tauran nous attendait sur l'aire d'embarquement du vaisseau, sans armes. Il nous adressa leur signe de bienvenue, en s'étreignant lui-même de ses membres.

— Vous me connaissez, dit-il. Antres-906. Êtes-vous le chef, William Mandella ?

Je regardai derrière lui les champs soigneusement cultivés.

— Que diable signifie tout ça ?

— Je parle maintenant au chef uniquement. Êtes-vous celui-ci ?

— Non, répondis-je en posant la main sur l'épaule de Marygay, qui regardait, elle aussi, abasourdie. Ma femme.

— Marygay Potter. Venez avec moi à la salle de contrôle.

— Ils sont prêts pour le départ, dit Max derrière mon dos. Le départ pour la Terre.

Ils nous avaient dit qu'il faudrait plusieurs semaines de travail pour s'occuper des fermes de Nécessaire Vital avant de nous envoyer en Animation Suspendue. Nous avons maintenant l'impression que l'on nous dirigeait tout droit vers les réservoirs.

— Combien d'entre vous sont ici, Antres ? demanda Marygay.

— Personne d'autre.

— Il a fallu beaucoup de monde pour réaliser cela.

— Venez avec moi.

Marygay suivit Antres vers l'ascenseur, et je les accompagnai. Nous nous débattions avec les filets à zéro G. Antres s'en tirait avec adresse, mais il prenait soin d'avancer lentement.

Nous montâmes au niveau du commandement et prîmes le chemin de la salle de contrôle. L'écran central était allumé, avec l'image d'un *Homme* mâle plus âgé, peut-être celui à qui nous avons parlé à Centrus.

— Marygay se hissa dans le fauteuil du commandant et en boucla les ceintures.

— Y a-t-il eu d'autres victimes ? demanda *Homme* sans préambule.

— J'allais vous poser la même question. Jynn Silver.

— Celle qui a tué l'un d'entre nous.

— Si vous êtes humain, un Tauran n'est pas « l'un d'entre vous ». Est-elle en vie ?

— Elle est vivante, et en détention. Je pense que nous avons compris, par déduction, la plus grande partie de votre projet. Cela vous ennuerait-il de nous le révéler main tenant ?

Marygay se tourna vers moi. Je haussai les épaules. Elle reprit la parole d'une voix lente et calme.

— Notre projet n'est pas de nous rendre sur Terre. Nous exigeons l'autorisation d'utiliser le *Distorsion Temporelle* comme le prévoyait notre demande originelle.

— Vous n'y parviendrez pas sans notre coopération. Quarante vols de navettes. Que ferez-vous si nous refusons ?

Marygay déglutit.

— Nous renverrons tout le monde à bord de la navette dont nous disposons. Ensuite mon mari et moi ramènerons le *Distorsion Temporelle* au sol. Le vaisseau s'écrasera près du pôle sud.

— Ainsi, vous pensez que nous allons vous abandonner le vaisseau plutôt que de vous laisser vous tuer ?

— Pour vous non plus, la situation ne sera pas très confortable. Lorsque le carburant antimatière explosera, la vapeur qui en résultera tapissera Majeur de nuages. Il n'y aura pas de printemps ni d'été, cette année et la suivante.

— La troisième année, ajoutai-je derrière son dos, vous aurez droit aux blizzards, puis aux inondations.

— Nous ne pouvons le permettre, dit-il. Alors, d'accord. Nous accédons à vos exigences.

Nous nous regardâmes, Marygay et moi.

— C'est tout ?

— Vous ne nous laissez pas le choix. (Deux écrans de données s'allumèrent.) Le programme de lancement que vous voyez a été adapté d'après votre programme originel.

— Ainsi, tout se passe comme prévu, dit Marygay. Selon vos plans.

— Pour parer à l'imprévu, dit-il, au cas où vous ne nous auriez pas laissé d'alternative.

— Vous n'auriez pas pu nous laisser partir comme convenu, tout simplement ? demanda Marygay en riant.

— Bien sûr que non. L'Arbre Global l'avait interdit.

— Attendez, intervins-je. Vous désobéissez à l'Arbre Global ?

— Pas du tout. C'est *vous* qui le défiez. Nous nous contentons de prévoir un protocole d'action raisonnable. Ou plutôt de *réaction*, après votre déclaration d'intention de procéder à un meurtre délibéré.

— Et l'Arbre Global avait prévu que cela allait arriver ?

— Oh non ! (Pour la première fois, l'*Homme* s'autorisa un petit sourire.) Les *Homme* sur Terre ne vous connaissent pas aussi bien que nous, qui avons grandi avec vous.

Le shérif tenta d'expliquer ce qu'il savait, ou pouvait déduire, du raisonnement qui les avait conduits à adopter leur plan. C'était comme discuter théologie à propos de la religion de quelqu'un d'autre.

— L'Arbre Global n'est pas infallible, dit-il. Il représente un élément consensuel énorme et bien informé. Pourtant, dans le cas présent... c'est comme si, parmi un millier de personnes prenant part à un vote, seules deux ou trois étaient réellement informées.

Nous étions tous installés autour d'une grande table dans la salle à manger, et nous buvions du mauvais thé préparé à partir de concentré.

— C'est cela que je ne comprends pas, dit Charlie. J'aurais cru que cela pouvait arriver plus souvent.

Il se trouvait en face du shérif et le regardait avec une attention soutenue, le menton dans la paume de la main.

— Non, c'était un cas particulier, répondit le shérif en se contorsionnant, mal à l'aise. Les *Homme*, sur Terre, croient connaître les humains. Ils vivent et travaillent avec eux tout au long de leur vie, mais il ne s'agit pas du même genre d'humains que vous autres.

Eux ou leurs ancêtres ont choisi de venir sur Terre, même si cela impliquait de devenir membres d'une petite minorité, hors de la culture dominante *d'Homme*.

— Échanger l'indépendance contre le confort, dis-je. Ou l'illusion de l'indépendance.

— Ce n'est pas si simple. Ils vivent plus confortablement que vous – et que nous –, mais le point important, c'est qu'ils souhaitaient profondément rentrer *chez eux*. Les gens qui ont choisi Majeur ont tourné le dos à ce « chez eux ».

Aussi, lorsqu'un *Homme*, sur Terre, pense aux humains, apparaît une image complexe profondément différente. Si vous preniez cent cinquante humains de la Terre et si vous les envoyiez quarante mille ans dans le futur... ce serait cruel. Comme arracher un enfant à ses parents, et l'abandonner sur une terre étrangère.

— C'est charmant, dit Charlie. La décision de l'Arbre Global était basée sur le souci de notre bonheur.

— Le souci de votre santé mentale, précisa le shérif.

— L'énorme dépense exigée par l'entreprise n'entraîne pas en ligne de compte ?

— Ce n'était pas un facteur déterminant, dit le shérif en désignant d'un geste circulaire tout ce qui nous entourait. Selon les critères de notre économie, ce vaisseau représente beaucoup de richesses. Mais en termes terrestres, il ne vaut pas grand-chose. Il y en a des milliers de semblables, vides, garés en orbite autour de la Terre. Ce projet n'aurait pas été aussi important, si c'étaient les humains de la Terre qui l'avaient proposé.

— Ils ne l'auraient jamais fait, dis-je. Ils sont casaniers.

— Combien de gens sur Majeur pensent que vous êtes fous ? demanda le shérif en haussant les épaules.

— Plus de la moitié, j'imagine. (Nous avons trouvé seize cents volontaires sur trente mille habitants.) C'est ce que pensent les membres les plus jeunes de ma famille.

Il hocha lentement la tête.

— Mais ne voulaient-ils pas vous accompagner ?

— Bill, en particulier, même s'il pensait que nous étions fous.

— Je comprends cela, répondit-il. C'est aussi mon cas.

— Comment ?

— Nous vous avons demandé d'emmener avec vous un *Homme* et un Tauran.

Le Tauran prit pour la première fois la parole.

— Nous sommes ceux-là, grogna-t-il.

Livre III

Le livre de l'exode

CHAPITRE 13

Notre programme prévoyait quinze jours de chargement avant le lancement, mais cela supposait que tout le monde ait empaqueté ses affaires et n'ait plus qu'à attendre. Au lieu de cela, ils avaient eu deux semaines pour réorganiser leurs vies, sachant que l'expédition avait été interdite.

Nous perdîmes douze des cent cinquante volontaires du départ. Il était plus difficile de les remplacer que de faire appel à des volontaires, car ils avaient été choisis dans la perspective d'un certain mélange démographique et d'une variété de talents et de savoir-faire.

Il était possible que, quarante mille ans plus tard, nous revenions sur une planète inhabitée. Nous voulions que nos descendants aient une chance de connaître et de faire vivre la civilisation.

Nous ne disposions pas de loisirs illimités pour réviser nos plans, ni pour jongler avec les horaires de la navette pendant que nous cherchions des remplaçants. Bien sûr, la Terre avait eu vent de notre insurrection, aussi pouvions-nous nous attendre à une réaction dans un délai d'une dizaine de mois. S'ils avaient des milliers de vaisseaux, quelques-uns d'entre eux étaient sans doute plus rapides que le *Distorsion Temporelle*, et même beaucoup plus rapides.

Cent cinquante était un nombre suffisant pour le genre de démocratie adapté à une petite agglomération. Nous en avons conçu les structures deux mois plus tôt. Il y aurait un Conseil des Cinq élus, dont chaque membre exercerait les fonctions de maire pendant un an, puis abandonnerait son poste, et un nouveau conseiller serait élu chaque année.

Nous travaillions aussi vite que possible, sans toutefois bâcler l'ouvrage. Par bonheur, aucun des conseillers élus ne figurait parmi ceux qui avaient décidé de ne pas partir, aussi notre petite bureaucratie demeurerait-elle intacte. Il nous fallut probablement prendre plus de décisions en deux semaines qu'au cours des dix ans que nous allions passer à bord du vaisseau.

Mais c'était un vaisseau autant qu'une ville, et l'autorité du commandant prévalait sur celle du maire et du conseil. Marygay et moi fûmes nommés pour le poste de commandant, de même qu'Anita Szydhowska, qui avait participé avec moi à la campagne Sade-138. Anita se désista en notre faveur, et je me désistai en faveur de Marygay ; personne n'émit d'objection. Anita et moi fûmes élus conseillers. Les trois autres étaient Chance Delany, Stephen Funk, et Sage Ten. Diane Alsever-Moore se présenta, mais sa candidature ne fut pas retenue, au motif qu'étant le seul médecin à bord elle n'aurait guère de temps pour d'autres hobbies.

Il ne fallut que vingt jours pour embarquer tout le monde. Je me demandais si quelqu'un d'autre que moi, en regardant les navettes partir pour la dernière fois, pouvait évoquer l'image – désuète, même dans ma jeunesse – des derniers cordages que l'on rejette sur le quai lorsqu'un grand navire quitte la sécurité du port.

La dernière navette était censée amener quatre adolescents et enfants à bord. Il en manquait un. Sara vint à nous et me tendit sans un mot une feuille de papier.

Je vous aime, mais je n'ai jamais vraiment eu l'intention de partir avec vous. Sara m'avait

convaincu de faire semblant, pour que nous cessions de passer notre temps à nous disputer. J'ai été malhonnête, mais je pense que je suis d'accord avec elle ; c'était la meilleure chose à faire.

Je suis quelque part à Centrus. N'essayez pas de me retrouver.

Si je n'avais pas été loyal avec vous, j'aurais pu tout faire échouer le jour où je vous ai déposés chez le shérif, mais je crois que, parfois, il faut que nous agissions tous comme des tous, à notre manière.

J'espère que vous apprécierez vos quarante mille ans.

Je vous aime.

Bill

Le sang semblait s'être retiré du visage de Marygay. Je lui tendis la feuille, mais bien sûr, elle savait déjà ce qu'elle contenait.

J'éprouvais un sentiment de perte, mais aussi un étrange soulagement. Je n'étais pas totalement surpris : je suppose que quelque part dans mon esprit, j'avais su qu'il se passait quelque chose.

Peut-être était-ce également le cas de Marygay. Elle contempla le message, puis le glissa sous les autres feuilles de son bloc-notes ; elle s'éclaircit la voix et s'adressa aux nouveaux arrivants d'une voix qui tremblait à peine.

— Voici vos affectations initiales de logement. Nous pourrions envisager des arrangements, mais déposez vos affaires là où vos quartiers sont indiqués, et revenez vers la zone d'assemblée. Quelqu'un souffre-t-il du mal de l'espace ?

C'était, de toute évidence, le cas d'un homme corpulent ; sa peau avait pris une teinte verdâtre. Il leva la main.

— Je vais vous emmener chez le médecin, dis-je. Elle vous donnera quelque chose de plus puissant que cette pilule.

L'homme réussit par bonheur à rejoindre la clinique avant de vomir.

Il existait dix canaux de communication, et Marygay autorisa à chacun dix minutes pour faire ses adieux. Peu de gens les utilisèrent complètement. Après un peu plus d'une heure, tout le monde était réuni dans la zone d'assemblée, et contemplait sur un grand écran plat Margay installée dans le fauteuil de commandant.

Elle leva un regard attentif, un doigt posé sur un bouton rouge, sur la console. Les cent quarante-huit passagers que nous étions s'étaient arrangés pour être « couchés » sur le « sol » en face de l'écran.

— Tout le monde est prêt ?

La foule approuva bruyamment et, avec une précision qui n'avait rien de militaire, notre voyage débuta. (Je me demandai combien de gens savaient, ou suspectaient, que le bouton rouge n'était relié à rien. C'était juste une plaisanterie d'ingénieur. Le vaisseau se lançait tout seul, et connaissait son horaire de départ au millionième de seconde près.)

Au début, l'accélération fut lente. Je flottais à environ trente centimètres du sol, et je descendais doucement, puis je pris du poids sur une durée de dix ou douze secondes. Il y eut un léger bourdonnement, qui allait nous servir de toile de fond sonore au cours des dix ans à venir : l'infime résidu de l'inimaginable violence contenue qui nous propulsait hors de la galaxie.

Je me levai et retombai aussitôt, de même que beaucoup d'autres, après des jours ou des semaines en zéro G. Sara me pris par le bras et nous nous aidâmes à nous remettre sur pied en riant, formant avec le sol un triangle vacillant, qui finit par se transformer en deux individus plus ou moins parallèles. Je m'abaissai avec prudence jusqu'à m'accroupir, puis me relevai, tandis que mes articulations et mes muscles protestaient.

Une centaine de personnes déambulaient pas à pas, en prenant grand soin de regarder leurs pieds. Les autres étaient assis ou couchés, et certains montraient des signes d'angoisse, ou même de panique.

On leur avait dit à quoi ils devaient s'attendre, en leur expliquant qu'au début, même la respiration serait pour eux un effort pénible. Ceux d'entre nous qui avaient effectué des allers et retours en orbite au cours des derniers mois y étaient habitués, mais entre se faire expliquer quelque chose et le ressentir dans la réalité, la différence est grande.

Marygay brancha pour nous l'écran sur une vue de la planète. Au départ, elle tournait simplement en dessous de nous, quelques fins nuages sur le paysage tacheté de neige. Les gens bavardaient et poussaient des grognements de commisération.

Au bout de quelques minutes, tout se calma tandis que notre mouvement devenait apparent. Les gens s'assirent et regardèrent l'écran dans un esprit de méditation silencieuse, peut-être proche de l'hypnose.

Un horizon courbe apparut, et puis un autre, de l'autre côté de l'écran. Ils se rapprochèrent l'un de l'autre jusqu'à former, au bout de quinze ou vingt minutes, une planète semblable à une énorme balle, qui rétrécissait de manière visible.

Marygay avait descendu en chancelant les escaliers et elle se tenait maintenant à mes côtés.

— Au revoir, au revoir, murmura-t-elle, et je lui fis écho.

Mais je pense qu'elle disait surtout au revoir à son fils. Je disais au revoir à la planète et au temps.

Tandis que la planète se rétrécissait au loin, je ressentis comme l'expression d'une étrange manifestation, de nature quasi divine – sensation née de la science et des mathématiques. Je savais qu'il nous faudrait un mois – 34,7 jours – avant d'atteindre un dixième de la vitesse de la lumière et pénétrer officiellement dans le royaume de la relativité. Et il faudrait encore attendre dix mois de plus avant que les effets n'en soient visibles, en regardant les étoiles.

Mais nous y étions déjà. L'énorme force qui nous permettait de ressentir le pont du vaisseau comme « le sol » pliait déjà l'espace et le temps. Nos esprits et nos corps n'étaient pas assez subtils pour que nous puissions encore l'éprouver directement, mais cette accélération nous entraînait lentement loin de l'illusion mondaine que l'on nomme réalité.

La plus grande partie de la matière et de l'énergie de l'univers vit dans le royaume de la relativité, en vertu de la masse extrême ou de la vitesse. Nous allions bientôt le rejoindre.

CHAPITRE 14

Pendant deux jours, nous gardâmes l'image de Majeur centrée sur l'écran, tandis qu'elle se réduisait jusqu'à un point, puis une étoile brillante, avant de se perdre dans le chaud rayonnement de Mizar. Déjà, à la fin du premier jour, il n'était plus nécessaire de filtrer l'éclat de Mizar ; elle n'était plus que l'étoile la plus brillante du ciel.

Les passagers commençaient à vaquer à leurs occupations. Ils se rendaient compte que la majeure partie de ce qu'ils faisaient n'était que faux-semblant ; le vaisseau, par nécessité, se gouvernait seul. Même l'agriculture, partie intégrante du système de Nécessaire Vital, était étroitement contrôlée par le vaisseau.

Parfois, cela m'ennuyait de savoir que le *Distorsion Temporelle* était intelligente et consciente de sa propre existence. Le vaisseau aurait pu grandement se faciliter la vie en débranchant le système de Nécessaire Vital.

Quant à nous, il nous était possible de passer outre à ses directives. Pourtant, le poste de commandement de Marygay, maintenant largement symbolique, deviendrait brusquement un énorme et bien réel souci. Le *Distorsion Temporelle* pouvait être gouvernée sans son cerveau, mais l'entreprise promettait d'être effrayante.

Les quinze enfants à bord avaient besoin de parents et de professeurs, ce qui représenta un véritable travail pour certains d'entre nous. J'enseignais la physique, et la fonction de « père » figurait encore dans mes attributions professionnelles, même si la majeure partie de mon travail consistait à éviter Sara autant que possible.

Tous ceux qui n'avaient pas d'enfants avaient d'autres projets en cours. Beaucoup d'entre eux, bien sûr, étaient très occupés à créer et à disséquer des scénarios sur le thème : « Qu'allons-nous faire dans quarante mille ans ? » Pour ma part, la question ne provoquait en moi aucun enthousiasme. Il me semblait que le seul modèle qui valait la peine d'être planifié était celui de la *tabula rasa*, l'hypothèse selon laquelle nous ne trouverions plus rien de l'humanité à notre retour. Sinon, nous n'étions que des hommes de Neandertal en train de spéculer sur les vols spatiaux.

(Le shérif privilégiait un scénario où rien ne changerait beaucoup pendant les quarante mille ans à venir, si ce n'est une maîtrise croissante de l'univers physique. Pourquoi *Homme* aurait-il désiré changer ? Je préférais le scénario où *Homme*, refusant tout changement, sombrerait dans la sauvagerie et la confusion, conformément à la Loi de l'Augmentation de l'Entropie.)

Plusieurs personnes écrivaient des récits de notre voyage, et je les imaginais attendant avec impatience que quelque chose tourne mal. Pour les historiens, pas de nouvelles, mauvaises nouvelles... D'autres étudiaient la dynamique sociale de notre petit groupe ; c'était sans doute un travail qui en valait la peine. De la sociologie, avec une palette extraordinairement réduite de variables...

D'autres encore écrivaient des essais et des romans, ou s'engageaient dans d'autres formes artistiques. Casi taillait déjà son rondin de bois, et dès le deuxième jour Alysa Bertram annonça qu'elle organisait des auditions pour une pièce en cours d'écriture ; les comédiens étaient censés collaborer à l'élaboration du texte. Sara fut l'un des premiers postulants, et sa

candidature fut retenue. Elle aurait voulu que je fasse un bout d'essai, mais l'idée de mémoriser des pages de dialogues m'est toujours apparue comme une torture ennuyeuse à mourir.

Bien entendu, ma position de conseiller me permettait de me sortir de ce genre de pétrin, mais j'étais beaucoup moins occupé, maintenant que le voyage avait commencé.

Avec la gravité, le vaisseau était devenu un endroit totalement différent. En orbite, les planchers ne vous apportaient que des ennuis ; c'étaient des obstacles qu'il fallait contourner en louvoyant, et l'on voyait plutôt le vaisseau sur un plan horizontal, de la proue à la poupe, comme sur un navire destiné à naviguer sur l'eau. Mais maintenant, la proue était en haut et la poupe en bas. Moins d'une heure après le début du vol, Diane avait dû traiter son premier os cassé, lorsque Ami – qui avait passé des mois en zéro G – avait instinctivement tenté de descendre un escalier en flottant.

Lorsque l'incident arriva, je me rendis compte que nous n'avions à bord aucun inspecteur de la sécurité. Je m'assignai donc cette fonction, mais je voulais un assistant ayant subi une formation en engineering civil. L'une des trois personnes qualifiées était Cat. Je suppose que je l'avais choisie pour ne pas paraître l'éviter.

Je n'avais rien contre elle, mais je ne m'étais jamais vraiment senti à l'aise en sa compagnie. Bien sûr, elle était née, si l'on peut user de ce terme, neuf cents ans après moi, dans un monde où l'hétérosexualité était une calamité si rare que la plupart des gens n'en connaissaient pas d'exemple. Il est vrai que l'on aurait pu en dire autant de Charlie et de Diane, qui étaient nos meilleurs amis.

Certains étaient cependant plus hétéros que d'autres ; Charlie avait eu au moins une aventure avec un gars. Quant à Cat, qui était partie en laissant son mari derrière elle, je me posais la question. (Je dois dire qu'à l'époque, j'en avais éprouvé un certain soulagement ; il ne savait pas faire grand-chose, sinon jouer aux échecs et au jeu de go.)

Cat accepta mon offre avec enthousiasme. Le gros de son travail n'allait pas vraiment commencer avant dix ans, quand (et dans l'éventualité où) il nous faudrait retrousser nos manches et commencer à bâtir un nouveau monde.

Nous décidâmes de travailler du sommet vers le fond. Il n'y avait pas trop à se soucier du sol de l'étage supérieur – il n'y avait là que la salle de contrôle et du fret. Personne n'était censé s'y rendre régulièrement, à part Marygay et ses assistants, Jerrod Weston et Puul Ten. Les cinq vaisseaux de secours étaient ouverts, et je me dis que des gens pouvaient vouloir y rechercher un coin tranquille à l'abri des regards, aussi nous les vérifiâmes dans cet esprit.

Il n'y avait pas grand-chose à l'intérieur de ces vaisseaux, si ce n'étaient des divans antiaccélération et des cosses d'Animation Suspendue. Les divans semblaient assez sûrs, tout en rembourrage, et je ne pensais pas que quiconque s'aventurerait dans les cosses, à moins de vouloir faire l'amour dans un cercueil sombre, entouré de toute une machinerie. Cat prétendit que je manquais d'imagination.

C'était au troisième étage que se trouvait la plus grande partie des installations d'aquaculture, et le danger de noyade existait, en principe tout au moins. Tous les réservoirs étaient assez peu profonds pour qu'un adulte puisse se tenir debout, la tête hors de l'eau, mais la plupart des enfants étaient petits, et ils représentaient tout de même un danger potentiel. La pancarte « Ne donnez pas à manger aux poissons » me donna une idée. J'allai trouver Waldo Everest, qui me confirma le fait que l'on donnait aux poissons une quantité précise de nourriture chaque jour, et il accepta de suivre mon plan : confier aux enfants la responsabilité de disséminer la nourriture dans les bassins. Ainsi, ces bassins d'aquaculture

deviendraient leur lieu de travail, plutôt que le terrain d'une interdite mais « attirante calamité ».

Je n'avais jamais entendu cette expression avant que Cat l'utilise. Elle décrivait assez bien certains comportements.

Nous avons trois rizières peu profondes qui abritaient aussi des milliers d'écrevisses, pas encore assez grosses pour nos repas. Environ la moitié de l'étage était réservé aux céréales à croissance rapide, la nourriture des poissons. C'était l'étage dont je préférais l'odeur, une bouffée marine mêlée à des parfums de plantes en pleine croissance.

Pour ce qui était de la sécurité, peu de dangers, à part les bassins aux poissons et quelques engins mécaniques utilisés pour les récoltes. Il y avait l'escalier où Ami s'était cassé le bras, mais il n'était pas spécialement dangereux en soi.

L'ascenseur se trouvait en face de l'escalier, à cent vingt mètres, mais il était impossible de traverser tout droit. L'étroit sentier zigzaguait entre les divers champs hydroponiques, et nous prîmes le trottoir qui longeait les quartiers d'habitation ; à cet étage, il formait un demi-cercle bordé d'appartements identiques en taille, mais agencés de manière légèrement différente.

L'appartement où nous vivions, Marygay et moi, était situé juste à droite de l'ascenseur, privilège dû au rang, et qui comportait un aspect pratique indispensable : la salle de contrôle était juste au-dessus de nos têtes. J'y invitai Cat pour prendre le thé. Un appartement en valait un autre, pour ce qui était de rechercher les dangers éventuels.

Comparés aux quartiers militaires, les appartements étaient spacieux. Le vaisseau avait été conçu à l'origine pour abriter deux cent cinq personnes, chacune disposant d'une pièce de quatre mètres carrés. Ainsi, nos cent cinquante passagers pouvaient prendre leurs aises. Vingt-huit couples prévoyaient de donner naissance à un ou deux enfants au cours du voyage, mais même dans ce cas de figure, nous ne serions pas les uns sur les autres.

Je ressentais pourtant un sentiment de claustrophobie après avoir quitté notre grande maison de Paxton, avec ses fenêtres qui donnaient sur la forêt d'un côté et sur le vaste lac de l'autre. J'avais installé des fenêtres holo du lac sur le mur de notre chambre, mais je me disais que nous ferions mieux de les programmer sur autre chose ; elles paraissaient vraies, mais on sentait qu'elles étaient fausses.

— Danger d'incendie, dis-je en branchant la bouilloire pour le thé. Danger de brûlure, en tout cas.

Les deux brûleurs fonctionnaient à induction, et il aurait fallu y mettre du sien pour se blesser.

— Tu as des couteaux, et tout ce genre d'ustensiles, dit Cat.

Par choix, elle ne possédait pas de cuisine dans son appartement. Marygay et moi avons amené assez de matériel de cuisine pour préparer et servir un repas pour six, ainsi qu'un petit meuble à tiroirs contenant des épices et îles herbes rares. Selon nos règles provisoires, nous pouvions aller à la cuisine et prendre dans le réfrigérateur l'équivalent d'un repas en produits crus, plutôt que d'aller « à la bouffe » et de manger la même chose que tous les autres.

— On dit que la salle de bains est la pièce la plus dangereuse d'une maison, remarqua Cat. Ici, il n'y a guère de raisons de s'inquiéter.

Nous disposions de toilettes et d'un petit lavabo. Chaque étage était équipé d'une salle de douches – avec un planning – et il y en avait une autre près de la piscine, à l'étage commun.

La bouilloire carillonna et je nous versai à chacun une tasse ; je m'assis près d'elle sur le sofa. Je jetai un coup d'œil critique à la pièce.

— Je ne vois nulle part beaucoup de raisons de s'inquiéter, lui dis-je. On parle des accidents domestiques – des chutes, des coupures, l'exposition à des substances dangereuses –, mais la plupart d'entre eux supposent des objets ou des ustensiles que nous ne possédons pas.

Cat hocha la tête.

— Ce qui équilibre la situation, c'est qu'il existe ici des dangers que nous n'avions pas dans nos maisons. Comme des météorites ou des pannes du système de Nécessaire Vital ; et l'idée de vivre au-dessus de tonnes d'antimatière...

— Je vais rédiger une circulaire.

Nous bûmes notre thé en silence pendant une minute assez gênante.

— Est-ce que tu es venue seulement pour... seulement à cause de Marygay ?

Elle me regarda pendant un moment.

— En partie. En partie parce que je savais qu'Aldo ne viendrait pas. C'était une façon pas trop embarrassante de mettre fin à notre mariage, dit-elle en posant sa tasse. Et puis j'aime bien l'idée de partir au loin, de découvrir un nouveau monde. La conscription n'existait pas, tu sais, à mon époque. Je suis venue pour voir de nouveaux mondes. Majeur devenait vraiment trop petit. Pourtant, Aldo aimait vraiment ça, ajouta-t-elle avec un sourire désabusé, il était amoureux de la ferme.

— Tu t'occupes des cultures, ici aussi, à temps partiel.

— C'est de l'exercice. Et puis je m'y connais en racines comestibles.

— Je suis heureux que tu sois venue.

— Tu es heureux... (C'était une question.) Aldo pensait que je courais après Marygay. Il t'en a parlé ?

— Pas aussi clairement que toi.

Il en avait parlé, en effet, mais plutôt par des allusions sans finesse.

— Nous... Je l'aime vraiment. (Cat tentait d'empêcher sa voix de trembler.) Mais c'est ainsi que je vis, que nous vivons depuis seize ans. Nous sommes seulement des voisines, de proches voisines. Je m'en satisfais.

— Je comprends.

— Je ne le pense pas. Je ne pense pas que les hommes *peuvent* comprendre, dit-elle en prenant sa tasse à deux mains, comme pour les réchauffer. Peut-être est-ce injuste. Je n'avais jamais rencontré d'hétéro avant d'arriver sur Ciel, lorsque j'avais à peu près vingt-cinq ans. Mais les garçons et les hommes avec qui j'avais grandi devaient toujours *baiser* ensemble. S'ils ne le faisaient pas, leur relation n'était pas sérieuse. Pour les filles et les femmes, c'était différent. Vous aimiez quelqu'un ou vous ne l'aimiez pas. Que vous couchiez ensemble ou non ne présentait guère d'importance.

— Oui, je suppose que nous sommes différents. Je ne suis pas hétéro *contre* homo. Et les femmes, de mon temps, étaient sexuellement plus agressives. Mais tu es née, voyons, neuf cents ans après moi, n'est-ce pas ?

— Je pense que c'était en 2880, selon votre système, répondit-elle en hochant la tête.

— Je ne veux pas apparaître comme un mari jaloux, dis-je, je sais que toi et Marygay vous aimez encore. C'est évident, pour quelqu'un qui se sent concerné.

— Alors, inutile de nous en préoccuper. L'absence d'Aldo dans ma vie ne me précipitera pas dans les bras de Marygay. Dans ceux de quelqu'un d'autre, peut-être. Mais je suis aussi hétéro que toi, tu te souviens ?

— Bien sûr.

Pourtant, je me posais la question – quelles étaient l'efficacité et la durée des techniques de traitement sexuel mises en œuvre par *Homme* ? Je faisais confiance à Cat, mais je m'interrogeais.

— Encore un peu de thé ?

— Non, je crois que nous devrions y aller, répondit-elle en souriant. Les gens vont commencer à jaser.

Le deuxième étage, l'étage communautaire, présentait effectivement des problèmes de sécurité qui ne nous étaient pas apparus en zéro G. La moquette de la cafétéria était vieille et distendue, prête à provoquer la chute de gens aux mains encombrées. Nous n'avions bien entendu rien pour la remplacer. Nous en soulevâmes un coin et décidâmes qu'il serait préférable de garder tel quel le sol métallique ; la colle séchée était facile à arracher. D'ici à quelques jours, je mettrai sur pied une équipe de travail.

Nous essayâmes la plupart des équipements de la salle de culture physique, les machines fonctionnant avec des poids, celles à ski ou à pédales. Nous examinâmes les cordes, les anneaux, les barres parallèles, et décidâmes qu'il valait mieux laisser à quelqu'un d'autre le soin d'avoir le premier accident.

Il y avait déjà beaucoup de monde dans la piscine, dont neuf des enfants. Je savais que le vaisseau surveillait l'endroit nuit et jour. Les seules personnes vivant à l'étage communautaire étaient Lucio et Elena Monet, tous deux nageurs experts ; ils étaient installés dans un appartement qui surplombait la piscine. L'un d'eux était toujours sur place, et pouvait se précipiter vers la piscine en quelques secondes si le vaisseau donnait l'alarme.

Les rez-de-chaussée et le second étage étaient des versions plus « sèches » du quatrième : quatre-vingt-quinze pour cent de fermes, bordées par des appartements disposés en cercle. Seul un parc à huîtres pouvait présenter un certain danger au niveau de l'eau, mais il était si peu profond qu'il aurait fallu se mettre à plat ventre pour s'y noyer. (J'avais essayé de m'opposer à la réactivation du parc, qui mettait six mois à produire une récolte, mais j'avais dû céder devant la pression de ces gens qui peuvent effectivement regarder une huître sans se sentir aussitôt malades.) Contrairement au troisième étage, tous les appartements ne comportaient qu'un seul étage, et nous n'avions donc pas à nous soucier des escaliers.

La zone située sous le rez-de-chaussée était la partie la plus dangereuse du vaisseau, mais elle échappait à la juridiction de l'inspecteur de la sécurité et de son fidèle ingénieur civil. Sept tonnes bouillonnaient là, dans une boule rayonnante, maintenue en place par un énorme champ de pression. S'il arrivait quoi que ce soit au champ de pression, il nous resterait environ une nanoseconde pour nous préparer à une nouvelle existence, sous la forme de rayons gamma hautement énergétiques.

Cat se porta volontaire pour prendre la responsabilité du projet de démolition de la moquette, et je la laissai faire, alors que je m'étais habitué à jouer le rôle de responsable. Pendant dix mois, je m'étais trouvé au centre de tout – discussions, coordination, décisions –, et désormais, je n'étais plus qu'un passager parmi d'autres. Avec un titre et un emploi sans fonction réelle, sans pouvoir ni responsabilité. Il me fallait m'habituer à regarder les autres agir à ma place.

CHAPITRE 15

En théorie, Marygay était de service vingt-quatre heures sur vingt-quatre, mais elle n'assurait en réalité chaque jour qu'un poste effectif de huit heures dans la salle de contrôle. Jerrod et Puul se partageaient les deux autres postes.

Leur présence physique dans cette salle répondait plus à un besoin psychologique, ou social, qu'à un besoin réel. Le vaisseau savait toujours où les trois responsables se trouvaient – et si une décision urgente devait être prise, il pouvait s'en charger sans consulter les humains. D'ailleurs, l'esprit humain était trop lent pour les urgences. La plupart des passagers le savaient, mais il était réconfortant de penser qu'il y avait tout de même là-haut des êtres humains.

Marygay aimait étudier les contrôles, labyrinthe complexe d'affichages sur écran, de boutons, de cadrans, disposés le long d'un tableau de bord de quatre mètres, avec deux ailes de deux mètres. Elle avait appris avec l'osva la nature et la fonction de chaque instrument, tout comme j'avais appris à piloter une navette, mais il était bon de renforcer cette connaissance acquise par le gavage, grâce à l'expérience et à l'observation en temps réel.

Un soir, je lui demandais combien de « bidules », à son avis, comptait cette planche de bord de huit mètres. Elle ferma les yeux pendant à peu près cinq minutes, puis m'annonça : « Mille deux cent trente-huit. »

Elle avait choisi d'être en service de 0400 à 1200, ce qui nous permettait de déjeuner ensemble lorsqu'elle terminait son travail. Nous préparions en général un casse-croûte rapide chez nous, plutôt que de nous rendre au « zoo » - la cafétéria. Quelquefois, nous avions de la compagnie ; sur Majeur, nous déjeunions avec Charlie et Diane tous les jeudis, et nous ne voyions aucune raison de bouleverser ce rituel.

La seconde semaine après notre départ, je préparai une soupe aux poireaux et aux pommes de terre, pour la première fois, mais non la dernière, car nous allions nous trouver cantonnés aux légumes pendant plusieurs mois. Teresa et son équipe s'étaient débrouillées pour en faire pousser en zéro G, mais nous n'aurions pas non plus de tomates, ni de salades, pendant quelques mois.

Charlie arriva le premier, et nous nous assîmes pour poursuivre notre partie d'échecs en cours. Le temps d'un mouvement chacun, puis Marygay et Diane arrivèrent ensemble.

Marygay regarda l'échiquier.

— Vous devriez l'épousseter de temps en temps.

J'embrassai Diane.

— Comment vont les affaires, docteur ?

— Mon Dieu, si tu savais ! J'ai passé presque toute la matinée à explorer le rectum d'un de tes passagers préférés.

— Eloy ?

Je savais qu'il avait un problème.

— C'est un secret, dit-elle en agitant un doigt vers moi. Mais c'est vrai qu'il y a beaucoup de voyelles dans son nom.

Eloy Macabee était un homme étrange et plutôt usant qui m'appelait presque chaque après-

midi pour me soumettre plaintes ou suggestions. C'était le gardien des poulets, cependant, et il fallait lui laisser un minimum de marge de manœuvre. (Le poisson et les poulets étaient les seuls animaux que nous avions à bord en zéro G. Les poissons ne voient pas la différence et les poulets sont trop stupides pour s'en soucier.)

— À propos, il faut que vous le sachiez, vous deux, dit-elle à Marygay tandis qu'elles s'asseyaient. Nous avons une petite épidémie sur les bras.

Je mis la soupe à feu vif et la touillai.

— Un virus ?

— Je l'espère. Ce serait plus facile, dit-elle pendant que Marygay servait le café. Merci. Il s'agit de dépression. J'ai traité une vingtaine de personnes depuis trois jours.

— C'est vraiment une épidémie, insista Charlie.

— Eh bien, en effet, c'est contagieux. Et ça peut être mortel ; le suicide...

— Pourtant, nous nous y attendions. Nous en avons tenu compte.

— Mais peut-être pas assez tôt, et pas pour autant de gens, précisa Diane en haussant les épaules. Pour l'instant, je ne suis pas inquiète ; seulement perplexe.

Je servis des louches de soupe dans les bols.

— Les victimes de l'épidémie présentent-elles des caractères communs ?

— Il s'agit surtout de gens qui n'ont pas de vrai travail, ce qui n'est guère surprenant, et qui ne sont pas impliqués dans le fonctionnement quotidien du vaisseau. (Elle sortit un carnet de sa poche et griffonna quelques chiffres.) J'ai juste pensé à une chose... il n'y a aucun vétéran parmi les victimes.

— Ça ne me surprend pas trop, dit Charlie. Au moins, nous savons l'effet que cela fait de se retrouver coincés ensemble plusieurs années d'un seul coup.

— Oui, approuvai-je, mais pas *dix ans* ! Tu vas voir certains d'entre nous en consultation d'ici peu.

— La soupe est très bonne, dit Marygay. Je ne sais pas. Je me sens de plus en plus à l'aise, maintenant que je suis habituée à...

— Bill, dis-je.

— Oui. La vie à bord d'un vaisseau n'était pas le pire aspect de la guerre. C'est un peu comme chez soi, sauf que nous n'avons pas à nous soucier des Taurans.

— Il y en a un, dit Diane, mais il ne nous pose aucun problème. Pas encore...

— Il se fait discret, dis-je (je ne l'avais pas vu plus de cinq fois).

Il doit se sentir seul, dit Marygay. Séparé de son esprit collectif.

— Qui sait ce qui leur passe par la tête ?

— Pas leurs têtes ; leurs gorges.

Je connaissais celle-là.

— C'est juste une expression. (J'émis un bruit de baiser pour m'adresser au vaisseau.) Jouez encore du Mozart.

De doux accord de luth, chassés par les bois...

— Il était allemand ? demanda Diane.

— Peut-être prussien, dis-je.

— On le jouait encore à notre époque. Sa musique sonne bizarrement à mes oreilles, pourtant.

Je m'adressai à nouveau au vaisseau.

— Dans l'ensemble de votre collection musicale, quelle est la proportion des œuvres antérieures au xx^e siècle ?

— En termes de durée musicale, sept pour cent. Pour les titres, environ cinq pour cent.

— Bonté divine ! Je ne peux écouter qu'un morceau sur vingt !

— Tu devrais essayer les autres, dit Charlie. Le classique et le romantique reviennent à la mode régulièrement.

Je hochai la tête, mais gardai mon avis pour moi. J'avais déjà « essayé » quelques siècles.

— Peut-être devrions-nous proposer des boulots tournants ? Donner aux gens déprimés quelque chose à faire qui ait vraiment du sens.

— Oui, cela pourrait aider, approuva Marygay. Nommer des gens qui présentent des dysfonctionnements à *tous* les postes importants.

— Ou les placer en Animation Suspendue, proposa Charlie. Retarder les échéances de quarante mille ans.

— Tu crois que je n'y avais pas pensé ?

— Ne pourrions-nous pas avertir l'ensemble des passagers que nous avons un problème ? suggérai-je. Ce sont des adultes intelligents.

— En réalité, deux des patients sont des enfants. Mais non, je crois que cela causerait encore plus de dépression et d'angoisse.

— Le problème, c'est que la dépression, et l'anxiété aussi, par la même occasion, sont à la fois des problèmes comportementaux et biochimiques. Mais on ne peut pas vouloir traiter un problème à court terme en altérant la structure chimique du cerveau d'un individu. Nous finirions par avoir un vaisseau rempli de toxicomanes. Y compris nous quatre.

— Des fous dirigeant des fous, dit Charlie.

— La nef des fous, ajouta Marygay.

Je fis le bruit de baiser pour attirer l'attention du vaisseau et demandai :

— Si nous devenions tous fous, pourriez-vous continuer à accomplir votre mission ?

— Certains d'entre vous sont déjà fous, mais peut-être mes critères visent-ils un peu trop haut. Oui, si le commandant en donnait l'ordre, je pourrais bloquer les contrôles et mener à bien la mission sans médiation humaine.

— Et si le commandant était fou ? demanda Marygay. Ainsi que les deux commandants en second ?

— Vous connaissez déjà la réponse, Capitaine.

— C'est vrai, admit-elle d'une voix calme avant de prendre une gorgée de vin. Et vous savez quoi ? Je la trouve déprimante.

CHAPITRE 16

Le lendemain, nous dûmes faire face à quelque chose de beaucoup plus déprimant que la dépression.

J'étais dans mon bureau à l'étage communautaire, et j'étais attelé à la tâche décourageante consistant à essayer de rendre compatibles les demandes des passagers qui voulaient voir tel ou tel film pendant les séances de l'après-midi ou du soir. Je n'avais jamais entendu parler de la plupart d'entre eux. Deux personnes avaient demandé et *Titanic*, qui feraient sans doute merveille sur leur moral. Les icebergs de l'espace. Je ne m'en étais pas soucié une seconde depuis des jours.

Le Tauran apparut à ma porte. Je croassai une formule de bienvenue à son adresse et je regardai ma montre. S'il était arrivé cinq minutes plus tard, j'aurais déjà été parti déjeuner.

— Je ne sais pas si je dois soumettre ce problème à vous, au commandant, ou au shérif. (Au shérif ?) Vous étiez le plus proche.

— Quel problème ?

Le Tauran me gratifia d'un petit pas de danse agité.

— Un humain a essayé de me tuer.

— Seigneur Dieu ! Qui est-ce ?

— Celui qui s'appelle Charlton.

Cal, bien sûr...

— Très bien. Je vais chercher le shérif et nous irons trouver Charlton.

— Il est chez moi. Mort.

— Vous l'avez tué ?

— Bien sûr. N'auriez-vous pas fait de même à ma place ?

J'appelai Marygay, le shérif, et leur demandai de descendre immédiatement.

— Y avait-il des témoins ?

— Non. Il était seul. Il m'a dit qu'il voulait me parler.

— Dans ce cas, le vaisseau l'aura vu.

— À ma connaissance, dit-il en agitant la tête, mes quartiers ne sont pas contrôlés par le vaisseau.

J'appelai le vaisseau et lui posai la question.

— C'est exact. Les quartiers du Tauran ont été aménagés dans une zone de stockage. Je n'ai pas été conçu pour surveiller ces zones.

— Avez-vous vu Cal Charlton se diriger vers cet endroit récemment ?

— Charlton a pris l'ascenseur à 11 h 32 et il est descendu à l'étage de stockage.

— Était-il armé ?

— Je ne saurais le dire.

— Il a essayé de me tuer avec une hache, intervint le Tauran. J'ai entendu du verre se casser, et il s'est précipité chez moi. Il a pris la hache au poste d'incendie, à l'extérieur de mes quartiers.

— Vaisseau, pouvez-vous confirmer cela ?

— Non. S'il avait déclenché l'alarme d'incendie, je l'aurais su.

Eh bien, voilà qui était intéressant à apprendre...

— Et vous lui avez pris la hache ?

— C'était facile. J'ai entendu ce bruit de verre brisé, et j'ai interprété correctement cette information. Je me suis placé derrière la porte. Il ne m'a pas vu.

— Ainsi, vous l'avez tué avec la hache ?

— Pas vraiment. Je crois que je lui ai brisé le cou, expliqua le Tauran en se livrant à une convaincante démonstration, dans le style karaté.

— Eh bien, voilà qui... cela pourrait être pire.

— C'est-à-dire que... pour être sûr, j'ai pris la hache et je lui ai tranché la tête, dit-il avec un geste qui ressemblait à un haussement d'épaules. C'est là où se trouve le cerveau.

Personne ne souhaite manquer de respect aux morts, mais le Tauran avait tué quelqu'un que personne n'aimait, et c'était plutôt une bonne chose. Cal était une sorte de tête brûlée lorsqu'il était plus jeune, et même s'il semblait s'être calmé au cours des dernières années, il était sujet à des éclats. Marié trois fois, jamais pour longtemps. Avec le recul, il est clair que nous n'aurions pas dû l'emmener ; s'il ne s'était pas porté candidat dès le départ, il n'aurait sans doute pas été retenu, malgré ses nombreux talents utiles.

Il s'avéra qu'il était l'un des patients dépressifs de Diane, mais lorsque nous procédâmes à un inventaire de ses affaires, nous découvrîmes qu'il avait pris un cachet et demi, puis arrêté son traitement. Deux jours plus tard, il tentait d'assassiner Antres-906.

Si tout le monde à bord avait apprécié Cal, nous aurions eu une scène de lynchage. Au vu des circonstances, le Conseil et le shérif s'accordèrent pour déclarer qu'il s'agissait d'un indubitable cas de légitime défense, et personne ne manifesta publiquement de désaccord, et ainsi nous pûmes éviter les épineux problèmes d'un procès interespèces. Aucun Tauran n'avait jamais commis de crime sur Majeur. Antres-906 déclara que les Taurans ne disposaient d'aucun équivalent du système juridique humain, et il me sembla qu'il ne comprenait pas *vraiment* ce qu'un procès signifiait. Si votre race ne se compose pas d'individus, quel est le sens du crime et du châtement – sans parler de morale ni d'éthique, d'ailleurs ?

Quoi qu'il en soit, Antres-906 se trouvait déjà dans une situation de détention solitaire existentielle, par choix, quoi que le mot « choix » puisse signifier pour un Tauran ; je suppose que, de manière habituelle, ils ont leur équivalent de l'Arbre Global, et se contentent d'obéir aux ordres sans poser de questions.

Solitaire, mais pas seul... Pendant plusieurs jours après la mort de Cal, un membre du Conseil resta avec Antres-906 en permanence, pour le protéger, armé d'un fusil tranquilisant. C'était beaucoup plus de temps que je n'en avais jamais passé avec un Tauran, et Antres-906 ne détestait pas parler.

Un jour, j'apportai le document de cinq pages que nous avions reçu de la Terre, et qui nous condamnait à demeurer hors de l'espace. Je l'interrogeai au sujet de cette mystérieuse dernière ligne : « À l'intérieur de l'étranger, l'inconnu ; à l'intérieur de l'inconnu, l'inconnaissable ».

— Je ne comprends pas cette phrase, lui dis-je. Est-ce que c'est censé être une opinion générale sur la réalité ?

Il se gratta le cou d'un geste presque humain ; je savais que cela voulait dire : *Je pense*.

— Non. Pas du tout, répondit-il en parcourant le texte en braille de ses longs doigts. Nos langages sont très différents, et le langage écrit est subtil. La traduction est incomplète, car...

Il passa à nouveau son doigt sur la ligne.

— Je ne comprends pas les plaisanteries humaines, poursuivit-il, mais je pense qu'il s'agit de quelque chose de similaire. Quand vous dites quelque chose, mais que vous voulez dire quelque chose d'autre.

— Quels mots utiliseriez-vous ?

— Des mots ? Les mots sont précis. Ils sont familiers – c'est ce que l'on dit dans ce que vous considéreriez comme notre religion.

Mais lorsque nous les utilisons, nous ne les conjugons pas ainsi, et c'est ce qui me fait penser à vos plaisanteries. Le mot « inconnaissable », ici, signifie, ou rime avec « innommable », ou « sans nom ». Ce qui évoque quelque chose comme le destin, ou Dieu, en termes humains.

— C'est censé être drôle ?

— Non, pas du tout, non, pas dans cette forme de conjugaison. Normalement, c'est une expression sur la complexité de l'univers.

— Cela me paraît plutôt raisonnable...

— Mais cette forme de conjugaison ne s'apparente pas à une généralisation. C'est vous qu'elle vise, vous autres les cent quarante-huit. Ou peut-être tous les humains. Et c'est... un avertissement... ? Une mise en garde.

Je relus la traduction anglaise.

— Nous mettre en garde parce que nous nous dirigeons vers « l'inconnaissable ?

— Peut-être, ou l'inverse : L'inconnaissable se dirige vers vous. *Ceux qui n'ont pas de nom*.

Je réfléchis à tout cela.

— Cela pourrait faire allusion à la relativité. Cela devient plutôt mystérieux.

Il réussit à éructer une formule de dénégation.

— Pas pour nous.

CHAPITRE 17

Au début, ce furent de petites choses. Sans lien apparent entre elles.

Un parc entier d'huîtres cessa de grandir. Les autres se portaient parfaitement bien. Cela ne m'intéressait que de façon académique, car j'avais un jour mangé une huître et décidé que cela me suffisait, mais j'aidai Xuan et Shaunta à effectuer des examens environnementaux (il est vrai que j'avais pratiqué l'aquaculture dans une vie précédente), et il n'y avait pas la moindre molécule de différence entre le parc infecté et les autres. Rien ne paraissait clocher avec ces huîtres, si ce n'est qu'elles refusaient de dépasser la taille de l'ongle du pouce.

Nous décidâmes finalement de sacrifier le parc concerné et de récolter les huîtres avant maturité ; nous en fîmes une dizaine de litres de soupe, que je refusai par ma part de déguster. Ensuite, nous drainâmes le parc avant de le stériliser, puis nous l'ensemencâmes à nouveau.

Tous les films et les enregistrements de cube commençant par la lettre « C » manquaient à l'appel. Pas de *Casablanca* ni de *Citizen Kane*, mais un article suffisait à préserver les films, et nous conservions ainsi *Les chattes venues de Mars* ou *Une chatte pour chaque saison* ; une partie de notre vénérable culture était ainsi préservée.

De petites choses...

Le régulateur de température de la piscine des enfants refusa tout service. L'eau coulait chaude un jour, et pas du tout le lendemain. Lucio et Elena démontèrent l'appareil et le remontèrent, de même que Matthew Anderson, qui s'y connaissait, mais il ne fonctionna jamais et Elena le relira purement et simplement du système après avoir testé l'eau un matin pour s'apercevoir qu'elle était bouillante. L'eau froide ne paraissait pas beaucoup déranger les enfants, mais elle les rendait un peu plus bruyants.

Quelque chose arriva au sol du terrain de handball. Il commença à devenir poisseux ; c'était comme essayer de se déplacer sur de la colle à moitié sèche. Nous le ponçâmes avant de le revernir ; il s'agissait bien sûr du même vernis, et aussitôt sec, il devint gluant, lui aussi.

Cela nous aurait paru dénué d'importance, rien de plus qu'un mauvais choix de matériau, mais c'était le même vernis que nous avons utilisé sur *toutes* les surfaces de fibre du vaisseau, et c'était seulement sur le terrain qu'il avait pris cette consistance. Les joueurs de handball transparent, c'est vrai, mais les athlètes qui soulèvent des poids ?

Puis une petite chose arriva, pour laquelle il n'existait aucune explication raisonnable. Il aurait pu s'agir d'un canular compliqué, mais absurde : l'air était aspiré d'une grande armoire de stockage de nourriture.

Rudlowski, plutôt ennuyé, m'envoya un rapport, et j'allai voir ce qui se passait. C'était une armoire conçue pour le stockage de céréales – elle n'était pas encastrée, et il n'existait aucune communication possible avec le vide.

La porte ne comportait pas de serrure, mais lorsque Rudlowski, un gros et solide gaillard, voulut l'ouvrir, elle ne bougea pas. Un autre cuisinier l'aida à tirer, elle s'ouvrit brutalement, avec un bruit de succion dû à l'arrivée soudaine d'air. Le même phénomène se reproduisit le lendemain, et c'est alors qu'il m'envoya son rapport.

Nous vidâmes l'armoire et l'inspectâmes avec minutie ; nous demandâmes même à Antres-

906 de venir et de mettre à contribution ses sens différents des nôtres et très affûtés. La seule explication, c'est que quelqu'un pompait l'air qui se trouvait à l'intérieur de l'armoire, mais nous ne découvrîmes aucune ouverture.

— Effrayant.

Ce fut la seule réaction du Tauran. Nous étions, à ce stade, plus ennuyés qu'apeurés. Nous fîmes surveiller l'armoire tout l'après-midi et la nuit. Personne ne s'en approcha, mais le lendemain matin, il ne restait plus d'air à l'intérieur.

Afin de nous garantir contre l'obscur possibilité d'une conspiration, je montai moi-même la garde toute la nuit, tout en buvant ce qui passait à bord pour du café. L'air disparut tout de même.

La rumeur s'empara de cette étrangeté, et les réactions furent variées. Les plus imperturbables-et ceux qui n'iaient par ignorance – ne prenaient pas l'affaire très au sérieux. L'armoire était de dimensions réduites, et la perte d'air journalière ne représentait même pas un pour cent de ce que nous perdions avec un niveau de fuites normal. Si nous la laissions fermée, cet air ne serait même pas perdu.

D'autres étaient terrifiés, et je dois dire que je les comprenais. Nous ignorions quel mécanisme pompait l'air de cet espace réduit, alors comment aurions-nous pu être sûrs que le même mécanisme n'allait pas vider nos pièces, des étages entiers – le vaisseau !

Tersa Larson et ses coreligionnaires étaient plutôt contents d'eux : enfin un phénomène que ni les scientifiques ni les ingénieurs ne pouvaient expliquer ! Quelque chose de mystique, qui arrivait dans un but précis, qu'Elle nous révélerait en temps voulu, dans Sa sagesse divine. Je lui demandai si elle aimerait passer la nuit dans l'armoire aux céréales, afin de vérifier si Déesse se sentait en sympathie avec ses croyances. Elle m'expliqua non sans patience là où résidait l'erreur qui minait ma logique. Si vous mettez Déesse à l'épreuve, c'est le contraire de la foi, et bien sûr, dans ce cas, « *Elle* » ne peut manquer de vous punir.

Je ne fis aucun commentaire sur cette démonstration de stupidité. J'aimais Teresa, et elle était sans doute le meilleur fermier à bord, mais sa compréhension de la réalité, au-delà de la culture des champs et des réservoirs hydroponiques, était sérieusement handicapée.

La plupart des gens vivaient au même niveau intermédiaire que moi ; quelque chose de sérieux se passait, que nous ne comprenions pas encore. Dans l'immédiat, la solution la plus pratique consistait à sceller l'armoire et à stocker les céréales ailleurs, pendant que tout le monde méditerait sur la situation.

La réaction la plus inquiétante fut celle d'Antres-906. Il demanda la permission d'effectuer une vérification complète des systèmes qui équipaient les vaisseaux de secours, avec l'aide de quelques techniciens humains. Il disait que nous en aurions bientôt besoin.

Ce fut à moi qu'Antres-906 s'adressa d'abord. S'il avait été un humain, j'aurais refusé ; nous étions assez proches de la panique, et il n'était pas nécessaire de l'alimenter encore plus, mais la logique et les émotions Tauranes sont étranges, aussi l'emmenai-je voir Marygay – il fallait la décision du commandant.

Marygay rechignait à accorder une permission spéciale, car bien sûr, nous n'avions mis en place aucun programme régulier d'inspection, et une telle inspection pourrait très bien passer pour une réaction de panique. Pourtant, cela ne ferait aucun mal, à condition qu'elle soit menée discrètement, comme une opération de routine. Marygay éprouvait d'ailleurs de la sympathie pour Antres-906, confiné dans l'isolement. Si l'on enfermait un humain dans un vaisseau avec cent Taurans, on lui pardonnerait quelques bizarreries de comportement...

Mais lorsqu'elle lui demanda sur quelles bases il se fondait pour croire à la nécessité de cette inspection, sa réponse nous fit frémir.

— Il y a peu de temps de cela, William m'a interrogé au sujet de cette feuille de papier. Celle de la Terre. « À l'intérieur de l'étranger, l'inconnu ; à l'intérieur de l'inconnu, l'inconnaissable. »

Il nous gratifia de leur petite imitation de danse – signe chez eux d'agitation.

— Nous *sommes* dans l'étranger. Votre armoire sans air représente l'inconnu.

— Attendez, coupai-je. Vous voulez dire que ce sermon est une prophétie ?

— Non, pas du tout, dit-il en se remettant à danser. Les prophéties ne sont que stupidité. C'est une constatation, un état de fait.

Marygay le regarda.

— Vous êtes en train de nous expliquer que nous devons nous préparer pour l'inconnaissable.

Le Tauran se grata le cou, se racla la gorge en signe d'assentiment, puis dansa, dansa...

Livre IV

Le livre des morts

CHAPITRE 18

L'inconnaissable mit deux mois à nous rattraper.

Marygay et moi étions endormis. Un carillon nous réveilla.

— Désolé, mais je suis obligé de vous déranger, annonça le vaisseau.

Marygay se redressa et effleura le contact lumineux.

— Moi ? dit-elle en se frottant les yeux. Que se passe-t-il ?

— Vous deux. Nous perdons du carburant.

— Du *carburant* ?

— Cela a commencé il y a moins d'une minute. La masse d'antimatière décroît régulièrement. Au moment où je parle, nous en avons perdu environ 0,5 pour cent.

— Bon Dieu ! lançai-je. Que se passe-t-il ? Une fuite ? Et si c'est le cas, comment se fait-il que nous soyons encore en vie ?

— En termes physiques, il ne s'agit pas d'une fuite. L'antimatière disparaît, pourtant. (Fait rare, le vaisseau produisit un bourdonnement presque humain, ce qui signifiait qu'il réfléchissait. Il pensait si vite qu'il était capable de résoudre la plupart des problèmes entre deux phonèmes.)

— Je peux assurer avec certitude qu'il ne s'agit pas d'une fuite. Si c'était le cas, les antiprotons s'éloigneraient de nous en un G. J'ai vaporisé de l'eau sur notre sillage, et il n'y a eu aucune réaction.

— Était-ce une bonne nouvelle ou non, je l'ignorais.

— Vous avez envoyé un message à Majeur ?

— Oui, mais si cela continue à cette vitesse, nous n'aurons plus d'antimatière bien avant qu'ils le reçoivent.

Logique une distance de quatre jours-lumière nous séparerait d'eux.

Il faut charger les cellules de combustible au maximum.

— Je viens de le faire, au cours de notre conversation.

— Combien de temps... débuta Marygay. Combien de temps pourrons-nous tenir avec la propulsion auxiliaire ?

— Cinq jours environ, avec une consommation normale. Plusieurs semaines, si nous désactivons la plupart des systèmes de Nécessaire Vital et si nous rassemblons tous les passagers sur un seul étage.

— Nous en perdons encore, actuellement ?

— Oui. Le taux de perte semble s'accroître. Si cela continue ainsi, nous serons à court de carburant dans vingt-huit minutes.

— Faudrait-il lancer une alarme générale ? demandai-je à Marygay.

— Non. Pas encore. Nous avons déjà d'autres soucis en tête.

— Vaisseau, avez-vous la moindre idée de l'endroit où part ce carburant ? Pourrait-on le récupérer ?

— Non. Pour ce que j'en sais, rien de tout cela n'est conforme aux lois de la physique. Il existe une analogie dans le modèle de Rhomer de substitution virtuelle de particules, mais

cela n'a jamais été démontré.

Il faudrait que je m'y intéresse de plus près, un de ces jours...

— Attendez ! lança Marygay. Les vaisseaux de secours. Leur antimatière s'évapore-t-elle aussi ?

— Pas encore, mais elle n'est pas transférable.

— Je ne pensais pas à la transférer, m'expliqua Marygay. Je pense surtout à ficher le camp d'ici avant que quelque chose de pire arrive.

— Très judicieux, commenta le vaisseau.

Nous enfilâmes un peignoir et nous précipitâmes au rez-de-chaussée. Depuis la vitre d'observation, nous pouvions voir la sphère d'antimatière se rétrécir. Sinon, elle ne paraissait guère différente – une boule d'étincelles bleues, mais elle devenait effectivement de plus en plus petite. Enfin, le scintillement s'éteignit.

L'accélération cessa et les câbles zéro G automatiques se déroulèrent avec une douce sonnerie régulière, assez forte pour réveiller la plupart des gens. Nous entendions des carillons plus forts, qui venaient de certaines résidences.

Nous avons déjà effectué cinq exercices en zéro G, dont deux à l'improviste, aussi personne n'en faisait une affaire. Les gens flottaient en sortant de chez eux à différents stades de déshabillage et se mettaient à grimper comme des singes pour rejoindre la zone d'assemblée de l'étage commun.

Éloi Casi, le sculpteur, était habillé de pied en cap, avec un tablier de travail couvert de copeaux de bois.

— Ce n'est pas très malin de prévoir un exercice à une heure pareille, Mandella. J'essaie de travailler.

— Si seulement c'était un exercice, Éloi ! lançai-je tandis que nous le dépassions en dérivant.

— Quoi ?

— Plus d'énergie. Plus d'antimatière. Plus de choix.

Ces quelques mots représentaient à peu près tout ce que nous pouvions expliquer à la compagnie assemblée, pendant que le vaisseau jonglait avec chiffres et calculs temporels.

— Nous ferions peut-être aussi bien de grimper dans les vaisseaux de secours et de ficher le camp d'ici, dit Marygay. À chaque seconde de passée, cela nous fait vingt-quatre mille kilomètres à rattraper.

— Notre vitesse est de un huitième de celle de la lumière, dis-je. Les vaisseaux de secours ont une poussée lente et régulière de 7,6 centimètres par seconde. Il nous faudra dix ans pour ralentir jusqu'à zéro, et quatorze de plus pour rentrer sur Majeur.

— Pourquoi nous précipiter ? dit Alysa Bertram. Cette antimatière pourrait réapparaître aussi vite qu'elle a disparu.

— Ah oui ? Vraiment ? dit Stephen Funk en arrivant vers mon coude. Et vous voudriez compter là-dessus ? Et si tout allait bien pendant deux mois et que l'antimatière disparaisse ensuite pour de bon ? Vous voulez risquer de passer mille ans en Animation Suspendue ?

Antres-906 était entré, et il flottait près de la porte. Je regardai dans sa direction et il secoua la tête : *Qui sait ?*

— Je suis d'accord avec Stephen, dis-je. Un vote à main levée ? Combien veulent s'installer dans les vaisseaux et partir ?

Un peu plus de la moitié de mains se levèrent.

— Attendez une minute, dit Teresa Larson. Je n'ai pas encore bu mon fichu café, et vous voulez que je décide de laisser tomber tout ça et de me lancer dans l'espace ?

Personne plus qu'elle n'avait contribué par son travail à faire revivre le vaisseau.

— Je suis navré, Teresa, mais j'ai vu ce truc disparaître, et je ne vois pas d'alternative.

— Peut-être est-ce une mise à l'épreuve de notre foi, William. Mais bien sûr, tu ne connais rien de tout cela.

— Non, je n'y connais rien, mais je ne crois pas que l'antimatière reviendra parce que nous aurons vraiment, sincèrement, voulu qu'elle revienne.

— Ces vaisseaux de secours sont des cercueils de l'espace, gémit Eloy Macabee. Combien de gens meurent en Animation Suspendue ? Un sur trois ? Un sur quatre ?

— Le taux de survie en Animation Suspendue dépasse quatre-vingts pour cent, dis-je. Le taux de survie ici, sur ce vaisseau, va être de zéro pour cent.

Diane était venue flotter près de moi.

— Moins de temps nous passerons en AS, plus nous aurons de chances de survivre. Teresa, prenez votre tasse de café, mais ensuite, redescendez, et soyez prête à partir. Je vais veiller à ce que les autres se préparent dès que possible.

— Nous n'accélérons plus, dit Ami Larson. Nous pouvons nous permettre d'attendre et de réfléchir à la situation.

— Très bien, baladez-vous et réfléchissez, répondit Diane avec chaleur. Je veux partir d'ici avant qu'il se passe autre chose. Que l'air disparaisse – c'est à ça aussi que tu veux réfléchir, Ami ? Tu prétends peut-être que cela ne pourrait pas arriver ?

— Si certains veulent attendre jusqu'à la dernière minute, dis-je à Ami, vous ne pouvez tout de même pas vous imaginer que Diane attende avec vous.

— Ils peuvent se préparer eux-mêmes, sans l'aide d'une infirmière ou d'un médecin, dit Diane, mais si quelque chose arrive, ils mourront.

— Dans leur sommeil, ajouta Teresa.

— Je n'en sais rien. Peut-être se réveille-t-on assez longtemps pour étouffer. Personne n'est jamais revenu pour en parler.

Marygay reprit la parole alors que nous étions plongés dans un silence hostile ; elle tenait un bloc-notes à la main.

— Je veux les noms des gens qui souhaitent partir à bord des premier et second vaisseaux. Cela représente soixante personnes. Vous pouvez emporter au maximum trois kilos d'objets personnels. Premier groupe, soyez prêts à dix heures. Combien de temps de préparation ? ajouta-t-elle à l'adresse de Diane.

— La purge est rapide comme l'éclair. Il vaut mieux la prendre en étant déjà assis sur le siège des toilettes, répondit Diane tandis que quelques rires nerveux s'élevaient. Plus sérieusement, il faut à peu près cinq minutes pour accrocher le matériel de suspension. Ceux d'entre nous qui ont pratiqué le combat en haute gravité savaient le faire en moins d'une minute, mais nous manquons d'entraînement.

— Et nous avons un peu vieilli... Le deuxième groupe à midi ?

— C'est raisonnable. Personne ne doit rien manger d'ici là, ni boire autre chose que de l'eau. Aucun médicament, à moins de m'en parler avant.

Le bloc-notes commença à circuler.

— Dès que j'aurai les soixante noms, annonça Marygay, ceux qui se sont inscrits pourront

partir se préparer, puis nous allons nous occuper des vaisseaux Trois et Quatre. Combien d'entre vous sont-ils résolument opposés au départ ?

Une vingtaine de personnes levèrent la main, certains avec hésitation. Je pense que Paul Greyton et Elena Moner agirent ainsi par peur de s'opposer à leur conjoint, ou peut-être par répugnance à l'idée de les abandonner.

— Venez nous rejoindre, William et moi, vers le distributeur de café.

Ne plus boire le café de cette machine fonctionnant à la gravité, plus jamais... c'était au moins un aspect réjouissant de la situation.

Marygay appela le vaisseau.

— Quelles chances de survie ont ces gens ?

— Je ne peux pas calculer cela, capitaine. J'ignore où est passée l'antimatière, et je ne peux donc savoir quelle est la probabilité de sa réapparition.

— Si l'antimatière ne revient pas, combien de temps pourront-ils survivre ?

— Si les vingt personnes restaient dans la même pièce, en la maintenant isolée, de nombreuses années. Mais mon eau va commencer à geler d'ici à quelques semaines, et quelqu'un devra sortir pour se rendre à la piscine et la forer.

— Mais la piscine contient assez d'eau pour dix ans, s'ils se contentent de la boire, sans se laver.

— Le problème de la nourriture rend les choses complexes. Avant la fin de la première année, vous devrez recourir au cannibalisme. Bien entendu, avec chaque proie prélevée, il y aura une personne de moins à nourrir, et un corps moyen devrait fournir environ trois cents repas. Ainsi, le dernier survivant aura vécu mille soixante jours après la mort du premier, tout au moins si ou elle reste au chaud.

Marygay demeura un moment silencieuse, le sourire aux lèvres.

— Vous devriez y réfléchir, dit-elle aux opposants.

Elle décolla de la table et flotta vers la porte. Je la suivis, mais avec moins de grâce.

Il y avait une ligne de commandement privée derrière la porte de la cafétéria. Je pris le combiné et demandai :

— Vaisseau, avez-vous le sens de l'humour ?

— Seulement dans la mesure où je peux comprendre la différence entre une situation incongrue et une situation raisonnable. Celle-ci était incongrue.

— Qu'allez-vous faire après le départ de tous les passagers ?

— Je n'ai pas le choix. J'attendrai.

— Attendre quoi ?

— Le retour de l'antimatière.

— Vous pensez vraiment qu'elle reviendra ?

— Je n'ai jamais vraiment *pensé* qu'elle disparaîtrait. Je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où elle se trouve. Quelle que soit la force qui lui a permis de se déplacer, il est possible qu'elle subisse la contrainte de quelque loi physique de conservation.

— Ainsi, vous ne seriez pas surpris de la voir réapparaître ?

— Je ne suis jamais surpris.

— Et si elle revient *effectivement* ?

— Je repartirai pour Majeur, pour mon orbite de garage. Avec quelques nouvelles données pour vous autres, les physiciens.

Personne ne m'avait classé parmi les « physiciens » depuis fort longtemps. J'étais un professeur de science, un pêcheur, un soudeur de vide...

— Vous me manquerez, vaisseau.

— Je comprends, répondit-il avec un petit bruit, comme quelqu'un qui s'éclaircit la voix. Pour ce qui est de votre partie d'échecs avec Charles, vous devriez amener la tour de la reine en E6, puis sacrifier le cavalier qui vous reste au pion, et déplacer le fou noir pour faire échec et mat.

— Merci. J'essaierai de m'en souvenir.

— Tout le monde me manquera, dit-il sans insister outre mesure. J'ai énormément d'informations à classer et à remettre en ordre ; assez pour m'occuper pendant longtemps, mais ce sera différent du constant chaos d'informations que vous me fournissiez.

— Adieu, vaisseau.

— Adieu, William.

Un cordage flottait, qui permettait d'atteindre l'ascenseur. Je descendis en tirant des deux mains ; je me sentais l'âme d'un athlète.

Je me rendis soudain compte que je fonctionnais maintenant sur un mode émotionnel, proche de celui du combat. Quelque chose, sur lequel je n'exerçais aucun contrôle, m'avait brusquement plongé dans une situation où j'avais vingt chances sur cent de mourir. Plutôt que de l'appréhension, je ressentais une sorte de résignation, et même de l'impatience : il fallait en finir, d'une manière ou d'une autre.

Avais-je trois kilos d'affaires personnelles à ramener sur Majeur ? Le vieux livre de peintures du Louvre – j'avais déniché ça parmi tout un tas d'artefacts terrestres lorsque j'avais quitté Stargate pour Majeur ; c'était une antiquité plutôt récente qui datait d'un millier d'années. Il pesait à peine un kilo. J'avais emporté mes confortables bottes au cas où je ne trouverais aucun cordonnier quarante mille ans dans le futur, mais avec un délai de seulement vingt-quatre ans, Herschell Wyatt travaillerait sans doute encore sur ses formes.

Je me demandai qui s'occuperait de mes lignes de pêche. Pas Bill. Il était certainement déjà à Centrus, totalement intégré dans *Homme*. Et peut-être était-il déjà allé sur Terre !

Nous ne le reverrions jamais. Je le ressentais maintenant de façon différente. Je secouai la tête et quatre minuscules globules de larmes quittèrent en flottant mes paupières.

Marygay et moi, le reste du Conseil, ainsi que Diane et Charlie, attendîmes jusqu'au dernier moment. Le dernier vaisseau de secours était presque à moitié vide : trente personnes avaient choisi de rester en arrière.

Teresa Larson était leur porte-parole, même si sa femme Ami était endormie à bord du second vaisseau. Leur fille Stel restait avec Teresa ; leur autre fille se trouvait sur Majeur.

— Pour moi, il n'y a pas de décision à prendre, affirma Teresa. Déesse nous a demandé d'entreprendre ce pèlerinage, pour revenir ensuite et tout commencer à nouveau. *Elle* a interrompu notre progression pour mettre notre foi à l'épreuve.

— Vous n'allez rien commencer à *nouveau*, répliqua Diane. Vous avez dix mille spermatozoïdes et ovules congelés, mais aucun d'entre vous ne sait comment les décongeler et les combiner.

— Nous ferons des bébés à l'ancienne, dit bravement Teresa. D'ailleurs, nous disposons de beaucoup de temps pour étudier. Nous apprendrons vos techniques.

— Non, vous ne les apprendrez pas. Vous gèlerez ou mourrez de froid ici. Ce n'est pas

Déesse qui a fait disparaître cette antimatière, et elle ne reviendra pas.

Teresa sourit.

— Vous dites cela parce que c'est votre croyance. Vous n'en savez pas plus que moi. Ma foi vaut bien la vôtre.

J'aurais voulu la secouer, lui faire entendre raison. D'ailleurs, j'aurais voulu les traquer tous à coups de fléchettes tranquillisantes et les embarquer, inconscients, à bord du vaisseau de secours. Presque personne n'était d'accord avec moi, cependant, et Diane n'était pas certaine que l'on puisse les placer correctement en suspension sans qu'ils soient conscients et coopératifs.

— Je prierai pour vous tous, dit Teresa. J'espère que vous survivrez et que votre vie sera bonne lorsque vous serez de retour dans vos foyers.

— Merci, dit Marygay en regardant sa montre. Maintenant, allez retrouver les vôtres, et dites-leur qu'à 0900 le vaisseau scellera sa porte et évacuera la chambre de lancement. Nous pouvons prendre tout le monde, je dis bien tout le monde, jusqu'à 0800. Après cela, vous resterez ici... à vos risques et périls.

— Je veux vous accompagner, Teresa, proposa Diane. C'est une dernière chance de leur faire entendre raison.

— Non, répondit Teresa. Nous vous avons entendus, et le vaisseau a exposé à deux reprises vos arguments. Je leur ferai part de ce que tu as dit, ajouta-t-elle en s'adressant à Marygay. Nous apprécions votre sollicitude.

Elle se détourna et s'éloigna en flottant.

Il n'y avait qu'une seule salle de toilettes en zéro G. Stephen Funk en sortit, plutôt pâle.

— À ton tour, William.

Le produit avait un goût de miel, avec un petit relent d'essence de térébenthine. L'effet était celui d'une cascade intérieure bouillante.

À l'école, en anthropologie, nous avons lu des textes au sujet d'une tribu africaine qui se nourrissait toute l'année de pain, de lait et de fromage. Une fois par an, ils sacrifiaient une vache pour se gaver de graisse, car ils pensaient que la diarrhée était un cadeau des dieux, une sainte purification. Ils auraient adoré notre purge. Moi-même, je me sentais presque sanctifié. En réalité, je me voyais comme un grand trou vide.

Je me nettoyai et flottai hors des toilettes.

— Amuse-toi bien, Charlie. C'est une expérience émouvante.

Je me hissai en flottant jusqu'au dernier vaisseau de secours, avec ses trente cercueils alignés sous une vague lumière rouge. Était-ce la dernière vision de ma vie ? J'aurais pu imaginer des scènes plus réjouissantes.

Diane m'aida à accrocher les systèmes de suspension, avec un lubrifiant qui contenait un décontractant musculaire. C'était plus facile que la dernière fois, lors de mon retour de la dernière bataille. Je suppose qu'ils avaient appris quelque chose, au cours des siècles.

Une sorte de tape sur ma jambe gauche l'engourdit de l'aîne aux doigts de pied. Je savais que c'était la dernière, le « shunt » qui allait remplacer mon sang par un polymère visqueux.

— Attends, me dit Marygay.

Elle se pencha au-dessus de mon cercueil, me prit le visage entre ses deux mains, et m'embrassa.

— À demain, mon chéri.

Je ne trouvai rien à dire, et me contentai de hocher la tête ; je commençais à sombrer dans les rêves.

CHAPITRE 19

J'ignorais que cinq membres du groupe de Teresa avaient changé d'avis, et rejoint leur cosse d'Animation Suspendue à la dernière minute. Je me trouvais déjà dans l'espace étrange que j'allais occuper pendant les vingt-quatre années suivantes.

Les cinq vaisseaux furent éjectés en même temps du *Distorsion Temporelle* ; ainsi auraient-ils une chance de revenir chez nous avec un intervalle de quelques jours ou de quelques semaines. Une différence de poussée ne portant que sur la septième ou huitième décimale pouvait affecter de manière importante la date d'arrivée, compte tenu de la multiplication due aux vingt-quatre années de voyage.

Nous pointâmes tout simplement nos museaux vers Majeur et dévorâmes patiemment de la vitesse pendant dix ans. À un certain point, pendant un instant, nous demeurâmes absolument immobiles par rapport à notre planète mère ; ensuite, pendant sept ans, nous accélérâmes dans sa direction, nous nous retournâmes, puis passâmes sept autres années à ralentir.

Bien entendu, je ne ressentis rien de tout cela. Le temps passait vite – bien trop vite pour pouvoir représenter presque la moitié de ma vie –, mais je savais qu'il s'écoulait. Je n'étais ni tout à fait éveillé ni tout à fait endormi, me sembla-t-il ensuite, mais je flottais plutôt dans une sorte d'océan de souvenir et d'imagination.

Pendant de nombreuses années, ou « journées longues », j'avais été obsédé par l'idée que toute ma vie, depuis les campagnes d'Aleph-zéro, Yo-4, Tet-2, ou Sade-138, s'était écoulée entre une blessure mortelle et la mort : tous ces milliards de neurones se réchauffant dans la dernière microseconde de leur existence, fonçant dans une palette finie, mais énorme, de possibilités. Je ne vivrais pas éternellement, mais je ne mourrais pas tant que les neurones continueraient à fonctionner et à chercher.

Se réveiller, c'était comme mourir – tout ce qui avait été si longtemps réel s'estompant dans l'univers aveugle, sourd, et l'engourdissement froid dans lequel s'était trouvé mon corps pendant ces vingt-quatre années.

Je vomis de l'air sec, encore et encore.

Lorsque mon estomac et mes poumons s'en furent lassés, un tuyau inséré dans ma bouche vaporisa quelque chose de doux et de frais. Je tentai d'ouvrir les yeux, mais des tampons humides les maintenaient clos par une douce pression.

Deux délicieuses piqûres tandis que se retiraient les systèmes de suspension, et le premier mouvement de mes membres (si l'on peut considérer une brindille comme un membre) fut une érection rapide due à l'arrivée de sang chaud. Pendant un moment, je ne pus bouger mes bras et mes jambes. Mes doigts et mes orteils produisaient des craquements tout à fait satisfaisants en revenant à la vie.

Diane ôta les tampons de mes yeux et ouvrit mes paupières de ses doigts secs.

– Hello ! Il y a quelqu'un ?

J'avalai un sirop léger, et toussai faiblement.

– Marygay va bien ? croassai-je.

– Elle se repose. Je l'ai réveillée il y a quelques minutes seulement. Tu es le deuxième.

— Où sommes-nous ? Sommes-nous bien arrivés ?

— Oui, nous y sommes. Lorsque tu seras capable de t'asseoir, tu verras cette bonne vieille planète Majeur là en bas, froide comme une vierge.

Je fis un effort, mais ne pus bouger que de quelques centimètres.

— Inutile de te faire du mal. Repose-toi encore un moment. Lorsque tu auras faim, tu pourras manger un potage vieux comme le monde.

— Combien de vaisseaux ?

— Je ne sais pas comment les contacter. Lorsque Marygay pourra se lever, elle ou toi pourrez les appeler. J'en vois un.

— Combien de passagers ? Y a-t-il eu des morts dues à l'Animation Suspendue ?

— Un mort. Leona ; je l'ai gardée gelée. Il y aura peut-être des séquelles parmi les autres, mais ils sont en train de se réveiller.

Je dormis deux heures et m'éveillai en entendant le murmure de la voix de Marygay dans le haut-parleur. Je m'assis dans mon cercueil et Diane m'apporta du bouillon. Il avait le goût de carottes et de sel.

Diane me détacha sur le côté. Mes vêtements se trouvaient là où je les avais laissés, plus vieux de vingt-quatre ans, mais toujours impeccables. Je dus suspendre ma séance d'habillage en plein milieu pour déglutir péniblement à plusieurs reprises, en proie à la nausée du zéro G. Ce n'était pas si terrible. Je me souvins de la première fois, à l'université ; je m'étais trouvé hors d'état de nuire pendant deux jours. Maintenant, je me contentais de déglutir pour que la soupe veuille bien rester en place... Je finis de m'habiller, puis j'allai rejoindre Marygay en flottant.

Elle était à moitié assise au poste de pilotage, ramassée sur elle-même dans une position habituelle en zéro G. Je m'attachai à ses côtés.

— Ma chérie.

Elle paraissait mal en point, à la fois abattue et bouffie, et son expression m'indiqua que je ne valais pas mieux. Elle se pencha et me donna un baiser parfumé à la carotte.

— Les nouvelles ne sont pas bonnes, me dit-elle. Le vaisseau a perdu toute trace de Numéro 4 depuis des années. Numéro 2 a plus d'une semaine de retard, pour une raison quelconque.

— Le vaisseau pense que Numéro 4 est perdu corps et biens ?

— Il n'a pas d'opinion, répondit-elle en se mordant la lèvre. Cela paraît probable. Eloi et les Snell... Je n'ai pas vérifié sur le tableau de service qui d'autre se trouvait à bord.

— Cat est sur le Deux, dis-je sans à-propos.

— Tout se passe sans doute bien sur Numéro 2, dit-elle en appuyant sur un bouton. Nous avons un autre petit problème. Impossible de contacter Majeur.

— Le spatioport ?

— Ni le spatioport ni rien d'autre.

— Peut-être un problème de radio ?

— Je reçois les deux autres vaisseaux, mais ils sont proches. C'est peut-être un problème d'énergie.

— Peut-être.

Ce n'était pas mon avis. Si la radio fonctionnait effectivement, elle attirerait des signaux assez faibles.

— Tu as tenté une recherche visuelle ?

Elle secoua la tête en un seul mouvement brusque.

— Le matériel d'optique se trouve à bord de Numéro 4. Nous avons des spermatozoïdes, des ovules, et des pelles.

Le problème de la masse était critique, bien sûr, et le matériel de construction pour l'aménagement éventuel d'une planète avait été réparti entre les cinq vaisseaux, avec juste assez d'articles en double pour que la perte d'un vaisseau n'entraîne pas la ruine des autres.

— J'ai eu l'écho radio d'un genre de vaisseau-cargo lorsque je l'ai branchée au départ. Le vaisseau pense qu'il s'agit d'une des navettes de Majeur, en orbite moyenne-basse. On devrait le revoir d'ici à peu près une heure.

(Nous étions très hauts, en géosynchronisme.)

Je regardai la boule blanche et froide qu'était Majeur, et me souvins de la chaude Californie. Si nous étions partis sur Terre vingt et quelques années plus tôt, une quarantaine maintenant, nous serions en sécurité et au chaud. Pas d'enfants dont il faille s'occuper ou dont il faille pleurer la disparition.

Quelqu'un vomissait bruyamment. Je décrochai l'aspirateur, au dos du siège du copilote, et bondis pour m'en occuper.

Ce n'est pas si dramatique, si l'on travaille vite. C'était Chance Delany, qui paraissait plus penaud que vraiment malade.

— Désolé, dit-il. Ça ne passait pas.

— Buvez de l'eau pendant un moment, lui dis-je, en aspirant les petites bulles dans un bourdonnement, comme si j'étais un expert.

Je le mis au courant de la situation.

— Bonté divine ! Vous ne croyez pas que les gens de Mère Nature auraient pu prendre le pouvoir ?

Il s'agissait des coreligionnaires de Teresa.

— Non. Et même si c'était le cas, *Homme* ne les aurait pas laissés tout boucler ainsi.

Une heure plus tard, le reste du Conseil était réveillé – Sage, Steve, et Anita. Marygay et moi commençons à paraître plus normaux, nos visages recomposés et notre peau mieux tendue.

— Très bien, dit Marygay en effleurant un écran. Je l'ai à nouveau. C'est bien une navette.

— Eh bien, c'est moi le pilote. Essayons d'aller jusqu'à lui pour savoir ce qui se passe en bas.

Il nous était impossible de faire atterrir les vaisseaux comme s'ils n'étaient que des navettes poussées en graine – ou plutôt, nous le pouvions, mais l'échappement aurait tué tous les humains et tous les animaux non protégés dans un rayon de plusieurs kilomètres.

— Attendons que tout le monde soit réveillé depuis deux heures. Nous devrions utiliser les couchettes d'accélération, au cas où...

— Vous pouvez le voir ? demanda Anita.

— Pas d'ici, mais il est là ; le signal est assez fort.

— Il n'y en a qu'un ? dit Steve.

— Je le crois. S'il y en a un autre en orbite, il n'émet pas de signaux. (Elle revint en tirant sur le cordage jusqu'à l'endroit où nous nous trouvions.) Nous devrions manœuvrer les trois vaisseaux en échelon, par mesure de sécurité, et nous approcher en formation.

— Bien, approuvai-je.

Il fallait faire attention à la direction dans laquelle vous pointiez l'échappement de rayons

gamma, même dans l'espace. Si les trois étaient parallèles, nous étions en sécurité.

— Personne à bord de la navette ? demanda Chance.

— Je n'ai obtenu aucune réponse vocale, répondit Marygay. Ils nous auraient vus arriver. Nous avons peut-être un problème avec notre radio. Mais je ne crois pas. Je reçois bien les ondes du vaisseau-cargo, et c'est la fréquence qu'ils utilisent.

Elle poussa un soupir et secoua la tête.

— Il vaut mieux espérer que ce soit la radio, dit-elle doucement. Je ne reçois rien du tout, sur aucune fréquence. Comme si...

— Mais nous ne sommes partis que depuis vingt-quatre ans, dit Steve.

Anita poursuivit jusqu'au bout la logique de Steve.

— Ce n'est pas assez long pour que tout le monde ait pu mourir.

— Je ne pense pas que cela prenne beaucoup de temps, dit Chance. Pas si on y met du sien.

— Vous savez, dis-je, il est possible que tout le monde soit simplement parti.

— Par quel moyen ? Nous avons pris le dernier vaisseau.

— *Homme* disait qu'ils en avaient des milliers garés près de la Terre. Cela représenterait une entreprise formidable, mais si nécessaire, ils auraient pu évacuer Majeur en moins d'un an.

— Une catastrophe écologique quelconque, suggéra Marygay. Toutes ces mutations, ce climat dément...

— Ou une autre guerre, dit Chance. Mais pas avec les Taurans. Ils ont probablement des ennemis pires que ça quelque part dans l'espace.

— Nous le saurons bien assez tôt, dis-je. Ils ont sans doute laissé un message. Ou un tas d'ossements.

CHAPITRE 20

Il nous fallut dix heures pour manœuvrer les trois vaisseaux de façon à nous trouver à portée de la navette, en parcourant trois cents kilomètres en rase-mottes au-dessus de la surface de la planète. Je m'enfilai dans la spacieuse tenue spatiale à taille unique et, après une étreinte maladroite de la part de Marygay, je réussis à m'éjecter et à passer de sas en sas en ne visant trop loin qu'à une seule reprise.

Le tableau d'affichage au-dessus de mes yeux indiquait que l'air de la navette était sain, la température froide, mais vivable, aussi sortis-je de l'encombrante tenue et appelai les deux autres. J'avais décidé de prendre avec moi Charlie et, au cas où nous trouverions quelque chose qu'*Homme* soit mieux à même de comprendre que nous, le shérif. J'aurais aussi emmené Antres-906 s'il avait été possible de le faire entrer dans la tenue. Les Taurans avaient peut-être laissé en braille un message du genre, « Mourez, racaille humaine »...

J'interrogeai la navette et lui demandai ce qui se passait, mais je ne reçus aucune réponse. Ce n'était pas surprenant ; nul besoin d'une puissance cérébrale supérieure pour garder une position de garage en orbite basse. Pourtant, dans des circonstances normales, le vaisseau se serait aussitôt branché sur un cerveau situé sur la planète pour répondre à mes questions.

Je m'attendais presque à découvrir d'effrayants squelettes installés sur les couchettes d'accélération. Il n'y avait aucun signe de vie humaine, à part quelques combinaisons de travail qui flottaient librement près du bâtiment. Je supposai que la navette avait été envoyée en orbite en pilotage automatique.

Charlie et le shérif me rejoignirent, rangèrent les trois tenues à l'abri, et nous nous attachâmes. J'enfonçai le bouton « retour sur majeur ». Autant pour les semaines passées en formation osv... La navette attendit onze secondes, puis commença à s'incliner pour plonger dans l'atmosphère.

Nous approchâmes du petit spatioport par l'Est, en survolant les banlieues résidentielles de Vendler et de Green-mount. C'était le début du dégel, et la neige recouvrait encore le sol. Le soleil se levait, mais aucune fumée ne sortait des cheminées. Personne en vue, aucun flotteur.

Il n'y avait que deux pistes d'atterrissage possibles, une à l'extrême est, l'autre à l'extrême ouest, les deux bordées à perte de vue par des clôtures. Ce n'était pas par peur d'un accident, même si cela aurait pu arriver ; la principale fonction de la clôture était de protéger les gens des échappements en rayons gamma de la navette lors du lancement.

L'atterrissage horizontal se fit en douceur. Pas le moindre signe de la tour de contrôle. Aucun flotteur ne vint nous accueillir. Surprise... J'ouvris le sas et un escalier léger se déroula.

La gravité était à la fois rassurante et fatigante. Nos combinaisons de vol n'étaient pas tout à fait assez épaisses pour le froid humide, et nous frissonnions tous les trois – même le shérif génétiquement parfait – après avoir parcouru le kilomètre qui nous séparait du bâtiment principal.

Il faisait presque aussi froid à l'intérieur, mais au moins, il n'y avait pas de vent.

Les bureaux étaient déserts et poussiéreux. Pour autant que nous puissions en juger, il n'y

avait pas d'énergie dans le bâtiment. L'endroit était quelque peu en désordre, avec des tas de papiers par terre et des tiroirs ouverts. Aucun signe de panique ou de violence – aucun amoncellement atroce de corps ou d'ossements.

Nous ne trouvâmes pas non plus de message inscrit dans la poussière, comme « prenez garde la fin est proche. »

Comme si tout le monde était sorti déjeuner sans plus se soucier de rien.

Pourtant, ils avaient laissé leurs vêtements.

Des tas de vêtements fatigués étaient empilés partout, le long des couloirs et derrière les bureaux, comme si chacun s'était arrêté là où il se trouvait, s'était déshabillé, puis était parti. Aplatis par des années de gravité, les vêtements étaient encore identifiables. Des costumes, des vêtements de travail, et quelques uniformes. Vêtements, sous-vêtements, tout était entassé sur les chaussures.

– C'est... (Pour une fois, Charlie était à court de mots.)

– Effrayant, dis-je. Je me demande si c'est pareil partout, ou si c'est seulement le cas ici.

– Partout, je pense, dit le shérif avant de s'accroupir.

Il se releva en tenant une bague de diamant voyante, de toute évidence une antiquité terrienne.

– Aucun pillard n'est passé par ici.

Mystère ou non, nous étions affamés, et nous partîmes à la recherche de la cafétéria.

Nous ne prêtâmes aucune attention au réfrigérateur ni au congélateur, mais nous découvrîmes un garde-manger où étaient entreposées des conserves de fruits, de poisson et de viande. Après un repas léger, nous nous séparâmes pour fouiller l'endroit à la recherche d'un indice qui nous indiquerait depuis quand il avait été déserté, et ce qui s'était passé.

Le shérif trouva un journal jauni daté du 14 Galilée 128.

– Nous aurions pu le deviner, dit-il. Le jour même où nous avons entamé le voyage de retour, compte tenu de la relativité.

– Ainsi, ils ont disparu le même jour que notre antimatière.

Ma montre émit un bip, me rappelant que Marygay allait passer très bientôt au-dessus de nous. Nous parvînmes tout juste à ouvrir une porte de sortie d'urgence.

Si le ciel n'avait pas été légèrement brumeux, nous aurions pu voir les vaisseaux de secours, trois points blancs, à courte distance, dérivant dans le ciel.

Nous ne pûmes parler avec elle que pendant quelques minutes, mais il n'y avait pas grand-chose à dire.

– Si deux choses inexplicables se produisent en même temps, il est plus que probable qu'elles procèdent de la même cause.

Elle annonça qu'ils allaient poursuivre leur inspection visuelle à partir de leur orbite. Ils n'avaient aucun matériel sophistiqué, mais Numéro 3 disposait de jumelles puissantes. Ils pouvaient distinguer notre navette et la trace rectiligne qu'elle avait laissée en atterrissant, ainsi qu'une autre navette peu discrète sous une bâche goudronnée qui l'abritait de la neige.

Les vaisseaux de secours allaient devoir atterrir dans notre sillage, et il valait mieux que personne ne vive dans un rayon de quelques kilomètres autour du point de descente – sinon, il n'y aurait *plus* personne de vivant, en effet. Pourtant, le dégagement de rayons gamma de notre vaisseau ne représentait même pas un pour cent de celui des vaisseaux les plus importants.

Cela ne semblait pas poser de problème.

Si des gens vivaient en ville, nous allions devoir nous enfoncer dans la campagne et trouver un point d'atterrissage alternatif assez vaste et assez plat. J'avais en tête deux fermes que j'aurais bien aimé voir employées à cet usage, juste en souvenir du bon vieux temps.

Nous découvrîmes des vêtements de froid dans un vestiaire au sous-sol, des vêtements de travail orange vif qui étaient légers et d'une texture huileuse au toucher. Je savais qu'il ne s'agissait pas d'huile, mais d'un quelconque polymère qui enfermait un millimètre de vide entre les couches du vêtement, mais sa consistance n'en était pas moins grasseuse.

Espérant contre toute raison, nous nous rendîmes au garage du spatioport, mais les cellules de carburant des véhicules étaient toutes mortes. Le shérif se souvint pourtant d'un véhicule d'urgence, que nous trouvâmes garé dehors. Conçu pour fonctionner dans des situations où aucune énergie n'était disponible, il possédait un petit réacteur au plutonium.

C'était un engin voyant et pataud, une boîte jaune vif prévue pour les incendies, les secours longue distance, et l'aide médicale immédiate. Il était assez spacieux pour contenir six lits, avec suffisamment de place pour que les médecins et les infirmières pussent se déplacer entre ceux-ci.

Il ne fut pas facile d'y entrer, car les portières étaient bloquées par le gel. Nous trouvâmes deux gros tournevis dans le garage et nous nous frayâmes notre chemin en attaquant ainsi la glace.

La lumière s'alluma à l'ouverture de la portière ; bon signe... Nous branchâmes le dégivrage à fond et jetâmes un regard à l'intérieur – c'était une base mobile d'opérations bien pratique, dans l'immédiat et pour le moment où les autres nous rejoindraient, si toutefois la réserve de plutonium tenait bon.

Le compteur « Heures de fonctionnement restantes » indiquait 11.245. Je me demandai comment interpréter ce chiffre, car l'engin utilisait sans doute plus d'énergie en grimpant une pente le long d'une montagne avec un chargement qu'en restant garé ici, même avec ses phares allumés.

Une fois le pare-brise dégivré, le shérif s'installa à la place du chauffeur. Charlie et moi nous assîmes sur des bancs durs derrière lui et bouclâmes nos ceintures.

– Le code de démarrage des engins d'urgence était 5-6-7, dit-il. Si ça ne marche pas, il faudra trouver un moyen de le contourner.

Il composa les numéros sur un petit clavier et se trouva récompensé par une sonnerie.

– Destination ? demanda le véhicule.

– Contrôle manuel, répondit le shérif.

– Allez-y. Conduisez avec prudence.

Le shérif mit le sélecteur en position « avant » et le moteur électrique se mit à gémir, le volume sonore s'accroissant et la tonalité devenant plus aiguë tandis que les six roues se libéraient de l'emprise de la glace dans un craquement réconfortant. Nous démarrâmes dans une embardée et le shérif guida l'engin avec prudence pour contourner la façade du spatioport avant de prendre la route qui conduisait en ville.

Le son des pneus métalliques sur la route glacée évoquait le frottement du papier de verre. Ma montre émit un bip et nous fîmes halte assez longtemps pour que je puisse sortir et informer Marygay de notre progression.

Il n'y avait pas de zones d'habitation de ce côté de la ville ; aucun bâtiment n'était autorisé à

proximité du spatioport, mais au-delà de la limite de cinq kilomètres, nous étions dans la ville.

C'était une partie intéressante de Centrus. C'était là que se trouvaient les plus vieilles bâtisses de la planète, de petites structures en torchis avec des cadres de rondins autour des portes et des fenêtres. Elles se trouvaient réduites à la taille de nains par les bâtiments de brique de la génération suivante, hauts de deux ou trois étages.

La porte d'entrée de l'une des vieilles maisons était ouverte, bancale, sur un seul gond. Nous fîmes halte pour y jeter un œil. J'entendis le shérif défaire le bouton-pression de son holster. Une partie de moi-même se demandait *Que diable s'attend-il à trouver ?*, tandis qu'une autre se sentait rassurée.

Une faible lumière traversait les vitres sales, révélant un horrible spectacle : le sol était jonché d'ossements. Le shérif en poussa quelques-uns du pied, puis il s'accroupit pour en inspecter un tas. Il en sortit un os long.

— Ce ne sont pas des os *d'Homme* ni des os humains, dit-il en le jetant et en mélangeant le tas. Ce sont des chiens et des chats.

— Avec cette porte ouverte, c'était leur seul abri à l'arrivée de l'hiver, dis-je.

— Et leur seule source de nourriture, souligna Charlie.

Nous avons amené des chiens et des chats sur cette planète en sachant qu'ils seraient forcément dépendants, parasites, en quelque sorte, pendant la plus grande partie de l'année. Ils formaient pourtant un lien bienvenu avec la chaîne de la vie commencée sur Terre.

Et qui se terminait ici ? Je ressentis soudain un besoin urgent de poursuivre notre chemin et d'aller en ville.

— Il n'y a rien ici qui puisse nous intéresser.

Le shérif éprouvait le même sentiment. Il se leva brusquement et s'essuya les mains sur son vêtement graisseux.

— Partons.

Il était intéressant de noter que nous avions instinctivement admis que j'étais le responsable à partir du moment où la navette avait quitté son orbite, mais le shérif occupait désormais le siège du chauffeur, au propre comme au figuré.

Tandis que le soleil s'élevait dans le ciel, nous descendîmes Main Street en slalomant entre les véhicules abandonnés. Les routes et les trottoirs étaient en piteux état ; nous roulions en cahotant sur une houle gelée.

Les voitures et les flotteurs n'étaient pas seulement abandonnés ; ils étaient empilés jusqu'à former des nœuds, surtout aux carrefours. Les gens passent généralement en mode automatique à l'intérieur des limites de la ville, et lorsque les chauffeurs avaient disparu, les véhicules avaient poursuivi leur course jusqu'à ce qu'ils entrent en collision avec quelque chose de lourd.

La plupart des maisons étaient ouvertes au grand jour. Cela non plus n'était guère rassurant. Qui partirait pour un long voyage sans au moins tirer les rideaux ? Les mêmes qui abandonnent leurs flotteurs en pleine rue, je suppose.

— Pourquoi ne pas nous arrêter n'importe où et trouver un endroit qui ne soit pas rempli d'ossements de chiens ? suggéra Charlie.

Son expression reflétait mes sentiments : fichons le camp de ce rafiot avant le naufrage.

Le shérif hocha la tête et se gara sur le côté près d'un virage, au cas où la circulation reprenne brusquement. Nous sortîmes du véhicule et entrâmes dans le bâtiment le plus

proche, qui abritait un groupe d'appartements, armés de nos gros tournevis, si nous devons forcer des serrures.

Le premier appartement sur la droite était ouvert.

— *Homme* habitait ici, dit le shérif, non sans trahir une certaine émotion. (La plupart d'entre eux n'éprouvaient pas le besoin de fermer leur appartement à clé.)

L'endroit était fonctionnel et bien au-delà de l'austérité. Quelques meubles de bois, sans coussins. Dans l'une des pièces, cinq lits de planches avec les blocs de bois dont ils se servent en guise d'oreillers.

Je me demandai, et ce n'était pas la première fois, s'ils avaient de vrais oreillers cachés quelque part pour le sexe. Ces planches étaient trop dures pour le dos et les genoux. Est-ce qu'un couple et demi regardait pendant que l'autre couple et demi faisait l'amour ? Les adultes vivaient toujours ensemble par groupes de cinq, et les enfants dans une crèche surveillée.

Peut-être faisaient-ils tous l'amour ensemble, tous les trois jours. Ils ne faisaient pas de différence entre homos et hétéros.

L'endroit était totalement dépourvu de décoration, comme une cellule Taurane. L'art était cantonné aux lieux publics, pour l'édification de tous. Ils ne gardaient pas de souvenirs, et ne collectionnaient rien. Une couche uniforme de poussière recouvrait toutes les surfaces horizontales, et Charlie et moi commençâmes à éternuer. Il manquait sans doute au shérif le gène nécessaire pour en faire autant...

— Nous devrions recueillir plus d'informations dans un logement humain, dis-je. Plus de désordre, plus de pistes.

— Bien sûr, répondit le shérif. Un logement sur deux, j'imagine.

La population d'*Homme* avait été répartie uniformément à travers la ville, en un geste magnanime.

La porte suivante était verrouillée, ainsi que les sept autres du rez-de-chaussée. Nous n'obtînmes aucun succès avec nos tournevis.

— Vous pourriez tirer sur la porte, proposa Charlie.

— Ce n'est pas très sûr ; et je n'ai que vingt cartouches, répondit le shérif.

— Vous savez, dis-je, je crois que vous en trouverez plus qu'il n'en faut au poste de police.

— Sortons et cassons une fenêtre, suggéra le shérif.

Nous sortîmes dans la rue à l'abandon et il ramassa un morceau de béton de la taille du poing. Il lançait vite et bien pour quelqu'un qui n'avait sans doute jamais joué au base-ball. Le verre s'étoila, mais le projectile rebondit. Charlie et moi obtînmes le même résultat. Après quelques essais, la vitre pleine de craquelures était presque opaque, mais elle tenait bon.

— Eh bien...

Le shérif dégaina son arme, visa le centre de la fenêtre et tira. Le bruit fut curieusement assourdissant, et se répercuta par vagues le long de la rue. La balle avait laissé un trou large comme la main dans la vitre constellée d'éclats. Il visa un mètre plus à droite et tira à nouveau, et la plus grande partie de la vitre s'effondra en une cascade tout à fait convaincante.

Il était temps de reprendre contact avec le vaisseau, aussi nous nous reposâmes pendant quelques minutes pendant que je fournissais à Marygay un résumé de nos peu réjouissantes observations. Nous étions d'accord sur le fait qu'il valait mieux retarder leur atterrissage jusqu'à ce que nous en sachions un peu plus. D'ailleurs, les derniers passagers réveillés

étaient encore un peu trop faibles pour supporter le stress de l'atterrissage.

Nous n'eûmes pas besoin d'enlever les débris de verre qui étaient restés accrochés aux montants de la fenêtre. Je pouvais passer la main à travers et l'ouvrir, ce qui fournissait une entrée assez grande, bien que peu pratique. Le shérif et Charlie me soulevèrent et me « propulsèrent » de l'autre côté, puis nous poussâmes et tirâmes jusqu'à ce que nous soyons tous rentrés. Je me rendis soudain compte que j'aurais pu faire le tour et ouvrir la porte.

Même avant les coups de feu, l'endroit était déjà en plein désordre. Les citoyens... Des piles de livres jonchaient la pièce, la plupart portant la reliure de la bibliothèque universitaire – avec un retard de prêt de huit années-Majeur.

J'examinai un diplôme accroché au mur et je ne fus guère surpris – la femme qui habitait l'appartement, Roberta Moore, était une spécialiste en physiques mathématiques qui avait emmené deux de mes étudiants suivre un stage de troisième cycle à Centrus. Nous avions déjeuné ensemble tous les quatre.

– Le monde est petit, remarqua Charlie.

Le shérif lui fit observer qu'il n'était pas étonnant que l'un de nous connaisse un habitant de la zone, pris au hasard, dans la mesure où nous étions tous deux enseignants et où elle vivait dans un quartier universitaire. J'aurais pu argumenter sur sa forme de logique, mais au cours des années, j'ai appris à perdre mon temps de manière plus agréable.

Partout, de la poussière, des toiles d'araignée. Au mur, quatre grandes peintures à l'huile, pas très bonnes à mon goût. L'une d'elles, embellie d'un trou dû à un impact de balle, était signée, « À tante Rob, avec tout notre amour », ce qui expliquait probablement leur présence à toutes.

Le chaos qui régnait dans la pièce semblait naturel. Si vous enleviez la poussière et les toiles d'araignée, vous aviez devant vos yeux la tanière typique d'un universitaire célibataire.

Elle était sans doute dans la cuisine lorsque c'était arrivé, quelle que soit la nature de l'événement en question. Il y avait là une petite table de bois et deux chaises, l'une d'elles supportant une pile de livres et de journaux. Seul indice, peut-être, une assiette contenant des restes non identifiables. Sinon, la cuisine était bien tenue, contrairement à la pièce dédiée au travail ; mis à part l'assiette, la vaisselle était propre et rangée. Un vase de porcelaine dans lequel étaient disposées de fragiles tiges marron était posé au centre de la table. Quoi qu'il ait pu se passer, c'était arrivé au milieu d'un repas, et elle n'avait pas eu le temps ou l'envie de terminer son assiette ou de la nettoyer. Aucun vêtement abandonné, mais une personne qui vit seule n'a pas besoin de s'habiller pour déjeuner.

Ses vêtements étaient étendus sur son lit, qui était soigneusement fait, avec un couvre-lit d'une riche teinte bordeaux sous la couche de poussière. Deux tableaux du même artiste se faisaient face, accrochés exactement au centre des murs opposés. Une commode à trois tiroirs contenait des chemisiers, des pantalons, des sous-vêtements, tous bien pliés et empilés. Il y avait deux valises vides dans un placard.

– Eh bien, nous savons qu'elle n'a pas fait ses bagages, dit Charlie.

– Elle n'a pas eu le temps. Je voudrais vérifier quelque chose.

Je retournai à la cuisine et découvris par terre, à droite d'une chaise, la fourchette dont elle s'était servie pour manger.

– Regardez ça. (Je levai vers eux la fourchette ; des débris séchés étaient incrustés entre les dents.) Je pense que rien ne l'a alertée. Elle a tout simplement disparu, au beau milieu d'une bouchée.

- Ce n'est pas le cas de notre antimatière, me fit remarquer le shérif. Si toutefois nous nous en tenons à la théorie d'une cause commune.
- C'est toi le physicien, me dit Charlie. Qu'est-ce qui fait disparaître les choses ?
- Les collapsars. Mais elles réapparaissent quelque part, répondis-je en secouant la tête. Les choses ne disparaissent *pas*. On *croit* qu'elles le font, mais elles changent seulement d'état ou de position. Une particule et une antiparticule se détruisent, mais elles sont encore « là » dans les photons produits. Même les choses qui sont balayées par un phénomène d'unicité absolue ne *disparaissent pas*.
- Peut-être tout cela a-t-il été mis en scène à notre intention, insinua le shérif.
- Quoi ? Et pourquoi ?
- *Pourquoi*, je n'en ai pas la moindre idée. Mais il semblerait que ce soit la seule explication physiquement plausible. Il y avait largement le temps d'organiser cela.
- Oui, du genre, « Et si nous jouions un tour à ces renégats », ironisa Charlie avec un épais accent de Centrus. « Faites tous semblant d'avoir disparu le 14 Galilée 128. Abandonnez vos vêtements et partez tout nus sur la pointe des pieds. Pendant ce temps-là, nous aspirerons l'antimatière du *Distorsion Temporelle* pour les forcer à revenir. »
- Et ils n'auront plus qu'à bondir de leur cachette.
- Le shérif paraissait agacé.
- Je ne dis pas que c'est *raisonnable*. Je dis seulement que rien d'autre ne correspond aux indices dont nous disposons.
- Alors trouvons d'autres indices, dis-je en les invitant du geste. Préférez-vous sortir par la porte, ou par la fenêtre ?

CHAPITRE 21

Je pus parler à Marygay une demi-douzaine de fois avant la tombée de la nuit. Ils se relayaient aux jumelles, et n'avaient découvert aucun signe de vie autre que les traces que nous avions laissées dans la neige, bien qu'elles fussent à peine visibles aux yeux des observateurs les plus fiables, qui savaient ce qu'ils recherchaient ; les jumelles ne grossissaient que quinze fois. Aussi, en théorie, des milliers de personnes auraient pu être cachées quelque part.

Cela semblait pourtant peu probable, à la lumière de ce que nous avions trouvé – et de ce que nous n'avions *pas* trouvé. Tout convergeait vers la même impossibilité : à 12 h 28 le 14 Galilée 128, tous les humains, les *Homme* et les Taurans s'étaient volatilisés.

L'heure de la disparition était basée sur une donnée : une montre à mouvement mécanique retrouvée brisée sur le sol d'un atelier rempli de curiosités similaires. Les vêtements du propriétaire de l'atelier étaient par terre, juste à côté de la montre cassée.

Alors que nous approchions du centre de la ville, il commençait à faire sombre, aussi nous décidâmes d'annuler notre visite jusqu'à ce que nous disposions d'une journée complète de lumière. De plus, nous étions épuisés, et nous avons à peine pu garder les yeux ouverts assez longtemps pour dîner de conserves arrosées de neige fondue. Il y avait un casier à vins chez Roberta, mais nous n'avions pas eu le cœur d'en prendre, et (Je voler ainsi les disparus.

Charlie et moi nous effondrâmes ensuite sur les brancards, ou les tables d'opération, à l'arrière du véhicule, et nous trouvâmes même des oreillers gonflables. Le shérif dormit par terre, sa tête reposant sur un bloc de bois trouvé dans la rue.

Il se leva à l'aube, souffrant de toute évidence du froid, et il nous réveilla en branchant le chauffage. Nous restâmes quelques minutes plutôt engourdis, à regretter l'absence (le thé ou de café pour accompagner notre poisson fumé froid. Nous aurions pu entrer dans une maison ou un magasin, trouver des ustensiles et du thé, puis nous arranger pour allumer un feu ; c'eût été facile à Paxton, où toutes les maisons disposaient d'une cheminée pratique à utiliser, mais à Centrus, il n'y avait que le chauffage central et les lois contre la pollution de l'air.

Je ressentis un soudain désir de rentrer à Paxton, en partie par curiosité, et aussi dans l'espoir irrationnel de constater que ce sinistre désastre ne s'était pas étendu aussi loin ; que ma maison serait ce même endroit que j'avais quitté deux mois, ou vingt-quatre ans plus tôt ; que Bill serait là, repentant, mais inchangé.

Nous vîmes le trio de vaisseaux dériver dans le ciel, venant de l'Ouest, telles de fragiles étoiles dorées. Je branchai la radio, mais sans émettre, et ils demeurèrent silencieux, sans doute endormis.

J'espérais. Tout pouvait arriver, là, maintenant.

Le shérif voulait d'abord se rendre au poste de police. C'était le seul bâtiment qu'il connaisse vraiment à Centrus, et s'ils avaient pu avoir une prémonition du désastre au niveau officiel, on en trouverait peut-être la trace. Nous ne soulevâmes pas d'objections. Ce que je voulais surtout, c'était aller au Centre des Communications, où il existait une ligne vers la Terre, mais cela pouvait attendre.

Le poste occupait la moitié du Bâtiment de la Loi, un monolithe miroitant de quatre étages. Les tribunaux étaient installés dans la partie est, et les flics dans la partie ouest. Nous nous dirigeâmes vers la porte ouest et entrâmes.

Il faisait plutôt sombre à l'intérieur, et nous fîmes une pause d'une minute pour que nos yeux s'y habituent. Le mur vitré était au minimum de polarisation, mais il laissait tout de même pénétrer un mince rayon gris de lumière matinale.

La porte de sécurité resta ouverte malgré l'arme du shérif et nos tournevis potentiellement mortels. Nous allâmes jusqu'au bureau d'accueil ; je pris le registre, le tournai vers moi en l'éclairant avec ma lampe-stylo.

« Douze heures vingt-cinq », indiquait le registre. « Stationnement interdit ». Il y avait des vêtements civils devant le bureau, et un uniforme de sergent derrière. À 12 h 28, le civil discutait sans doute du montant de l'amende, tandis que le sergent souhaitait le voir disparaître pour aller déjeuner. Eh bien, son souhait avait été à moitié exaucé...

Le shérif nous conduisit de l'autre côté de la vaste pièce, en passant devant des dizaines de minuscules bureaux, certains simplement peints en gris ou en vert, d'autres décorés d'affiches ou de holos. Dans l'un d'entre eux, un exubérant bouquet de fleurs artificielles captait la lumière du début de journée.

Nous nous rendîmes dans la salle de conférences, où tous les officiers se rassemblaient chaque matin pour passer en revue les tâches de la journée. Si au moins nous avions découvert une inscription sur le tableau disant « Enlevez vos vêtements et embarquez à bord du bus », une partie du mystère s'en serait trouvée résolue.

La salle était équipée d'une soixantaine de chaises pliantes qui s'étendaient en files bien ordonnées en face d'un tableau noir sur lequel on pouvait encore déchiffrer l'écriture. Il s'agissait surtout de codes, que le shérif identifia comme des numéros correspondant à des dossiers ou à des équipes de policiers. Le message « Anniversaires aujourd'hui : Lockney et Newsome » ne contenait sans doute aucune signification cachée.

Nous partîmes à la recherche de cartouches pour le pistolet, mais dans la plupart des petits box, il n'y avait pas d'armes, ou alors des armes plus modernes, inutilisables sans énergie. Nous finîmes par trouver une pièce où étaient entreposées les fournitures, équipée d'une porte à double vantail – je demandai si on les appelait toujours « portes hollandaises ». Le shérif me répondit que non ; pour une raison quelconque, on les désignait sous le terme de « portes à rayon ». (J'ai toujours été fâché avec le langage, car il existe énormément de mots identiques aux mots anglais, mais qui n'ont aucun rapport avec eux, si ce n'est par leur son.)

Ils avaient plus de munitions que l'on n'aurait pu en emporter avec une brouette. Charlie et moi en prîmes chacun une lourde boîte, même si je me demandais ce qu'il pouvait bien espérer abattre...

Il prit quatre boîtes et, alors que nous les portions jusqu'à l'ambulance, il me fournit une réponse biaisée.

— Tu sais, me dit-il, on dirait le résultat d'une arme idéale, qui tue tout le monde et laisse tous les objets intacts.

— Ils en avaient une de ce genre au XX^e siècle, dis-je. La bombe à neutrons.

— Mais les corps disparaissaient ?

— Non. Pour cela, il fallait s'en occuper soi-même. D'ailleurs, je pense que cette bombe devait conserver les corps pendant un moment, en les irradiant. Elle n'a jamais été utilisée.

— Vraiment ? On aurait pu penser que tous les services de police en auraient possédé une !

s'exclama Charlie en riant.

— Cela aurait simplifié les choses. Elles étaient conçues pour éliminer des villes entières.

— Des villes *humaines* entières ? dit-il en secouant la tête. Et tu penses que c'est *nous* qui sommes bizarres ?

Nous fîmes dehors à temps pour le passage de Marygay. Elle nous annonça qu'ils allaient quitter leur orbite et atterrir à leur prochain passage ; il nous fallait donc mettre le plus d'espace possible entre nous et le spatioport.

Ils avaient décidé de ne pas attendre les autres. Il se passait trop de choses curieuses. L'évaporation de l'antimatière n'était ni plus ni moins étrange que ce que nous avions vu, et nous savions que cela pouvait encore arriver ; si cela se produisait, ils se retrouveraient coincés là-haut.

CHAPITRE 22

L'atterrissage, j'en étais certain, serait d'une beauté surnaturelle ; j'avais déjà assisté à des réactions matière/antimatière d'une distance plus ou moins sûre. Plus brillantes que le soleil, d'une éclatante couleur violette à vous donner le frisson...

Nous ne savions pas quel type de protection s'avérerait suffisant, aussi, en temps voulu, nous nous dirigeâmes prudemment vers le second sous-sol du Bâtiment de la Loi.

Ma lampe dévoila des caisses bien rangées de documents et une muraille d'anciens ouvrages de droit d'origine terrestre, la plupart en anglais. Il y avait un autre mur, derrière une porte en fer verrouillée, avec des centaines de bouteilles de vin ; certaines étiquettes indiquaient des millésimes remontant jusqu'à quarante années Majeur.

Je tirai sur la serrure et elle s'ouvrit. Je nous pris trois bouteilles au hasard. Le shérif protesta en disant qu'il ne buvait pas de vin ; je lui fis remarquer que je n'utilisais plus d'armes à feu, mais que j'avais tout de même transporté ses fiches munitions.

Nous entendîmes les « bang » de trois passages du mur du son, assez forts, même à la profondeur à laquelle nous nous trouvions, puis un bruit prolongé, comme lorsque l'on déchire des draps. Je courus au rez-de-chaussée dès que le bruit cessa.

Mis hors d'haleine par cet exercice inaccoutumé, je traversai le bâtiment désert et sortis dehors au petit trot.

Debout au milieu de Main Street, j'aperçus à l'horizon les trois aiguilles d'or des vaisseaux.

La voix de Marygay était à peine intelligible à cause des parasites du au rayonnement secondaire

— L'atterrissage s'est bien passé, m'annonça-t-elle, mais quelque chose s'est détaché et s'est écrasé autour de nous.

— Quand pourrez-vous débarquer ? hurlai-je.

— Tu n'as pas besoin de crier ! Peut-être une heure. Ne vous approchez pas trop près d'ici là.

Nous passâmes l'heure en question à charger dans l'ambulance quatre-vingt-dix parkas provenant de la garde robe de la police – mieux vaut avoir trop chaud que trop froid – et je choisis quelques caisses de provisions dans une épicerie en bas de la rue

Nous avons largement assez à manger pour les quelques années à venir, à moins que tous les autres ne réapparaissent soudain, nus et affamés. Et furieux. Si une sorte de magie était possible, ou deux, si l'on compte l'épisode de l'antimatière, quelle sorte de magie pouvait opérer demain ?

Le shérif semblait avoir procédé à une réflexion similaire. Lorsque nous finîmes de charger les vêtements, les provisions, et quelques bouteilles supplémentaires – une pour dix ne me paraissait pas un chiffre suffisant-, il m'annonça :

— Nous devons parler à Antrès-906

— À quel sujet ?

— Au sujet de tout cela

Je n'ai jamais pu comprendre l'humour Tauran, mais ce serait bien dans leur style, de démontrer un nouveau principe scientifique par le biais d'une monstrueuse farce.

— Bien sûr. La liquidation d'une planète entière.

— Nous ne sommes pas certains qu'ils soient morts. Jusqu'à ce que nous ayons un corps, il s'agit encore d'une affaire de « personne disparue »

J'ignorais si le shérif se montrait ironique en jouant au flic. Peut-être le fait d'avoir contemplé et visité le poste de la grande ville l'avait-il affecté

Dans l'un des nombreux tiroirs à serrure du véhicule, étiquetés seulement par numéros, nous découvrîmes un compteur de rayonnement, qui ne nécessitait pas de source d'énergie en plein jour. Je le pointai vers les vaisseaux ; l'aiguille fut agitée d'un frémissement, bien en deçà de la zone rouge marquée « quittez la zone ».

— Alors ? Allons-y !

— La loi du carré inversé, dis-je. Nous allons sans doute nous faire griller si nous approchons à moins d'un demi « click » de distance.

Je ne faisais que deviner, bien entendu. Je ne savais rien du rayonnement secondaire.

Je pressai le pouce sur l'interrupteur de la radio.

— Marygay, as-tu demandé au vaisseau combien de temps vous devrez attendre avant de débarquer ?

— Une seconde. (J'entendis un vague murmure mêlé aux parasites.) Cinquante-cinq minutes, selon le vaisseau.

— Très bien. Nous nous verrons là-bas à ce moment-là, répondis-je en hochant la tête à l'intention de Charlie et du shérif. Autant partir dès maintenant, et garder un œil sur le compteur.

Le retour s'avéra beaucoup plus facile que l'aller. Nous traversâmes un fossé, puis roulâmes sur la boue assez plane qui longeait la route défoncée. Nous attendîmes une quinzaine de minutes vers la limite des deux kilomètres, en regardant l'aiguille du compteur frémir de plus en plus faiblement.

Que faire de quatre-vingt-dix, ou de cent cinquante personnes ? La nourriture n'était pas un problème, et pour s'abriter, il suffisait de forcer une porte et d'entrer. En revanche, l'eau *était* un vrai problème.

Le shérif suggéra l'université. On y trouverait des dortoirs, et une rivière la traversait. Il serait peut-être même possible de bricoler un système électrique, me disais-je. Je me souvenais d'avoir vu un champ rempli de panneaux solaires juste à l'extérieur du campus ; je m'étais alors demandé quelle était leur utilité – l'enseignement, la recherche, ou peut-être un approvisionnement d'appoint en énergie.

Notre ambulance venait d'arriver à petite allure sur le terrain d'atterrissage lorsque la passerelle de débarquement du vaisseau de Marygay se déroula. Les passagers descendirent d'un pas hésitant, par groupes de cinq, ce qui représentait la capacité de l'ascenseur qui venait des cosses d'AS et de la salle de contrôle.

Lorsque Marygay descendit avec le dernier groupe, je lâchai mon souffle et me rendis compte à quel point j'avais été tendu depuis que nous avions admis la possibilité qu'ils se retrouvent bloqués là-haut dans l'espace. Je montai à mi-hauteur de la passerelle et la pris dans mes bras.

Les deux autres vaisseaux se vidaient également et les gens vaquaient autour de l'ambulance en essayant les parkas et en bavardant, heureux des retrouvailles, leur tension maintenant relâchée – il ne s'était passé que deux mois en temps subjectif, mais ces vingt-quatre ans étaient d'une certaine manière tout aussi réels.

Bien sûr, tout le monde savait ce que nous avons trouvé (et ce que nous n'avions *pas* trouvé) sur la planète ; ils étaient remplis d'appréhension et les questions étaient nombreuses. Je les évitai en emmenant Marygay « conférer » avec moi. Une fois tous les passagers réunis sur le terrain et chaudement vêtus, je remontai sur la passerelle et agitai les bras pour attirer l'attention.

— Nous avons décidé d'établir nos quartiers temporaires à l'université. Jusqu'à présent, l'ambulance est notre seul véhicule en état de marche ; elle peut transporter dix ou douze personnes à la fois. Entre-temps, rentrons tous à l'intérieur, à l'abri du vent.

Nous envoyâmes d'abord les dix personnes les plus fortes, afin qu'elles puissent forcer l'entrée des dortoirs, pendant que Charlie et moi amenions les autres à la cafétéria où nous avons pris notre premier repas depuis notre retour sur la planète. Ils passèrent en silence devant les piles inquiétantes de vieux vêtements, dont l'apparence évoquait des corps frappés par un soudain désastre, comme à Pompéi.

La nourriture, même les vieilles conserves de fruits, leur remonta le moral. Charlie et moi répondîmes aux questions que l'on nous posait au sujet de ce que nous avons découvert en ville.

Alysa Bertram demanda quand il serait possible de planter. Je n'y connaissais rien, mais beaucoup d'autres étaient compétents, et il y avait presque autant d'opinions que de personnes présentes. Il n'y avait aucun fermier parmi les passagers originaires de Centrus, et ceux de Paxton n'étaient guère familiarisés avec les usages locaux. Ce qui était en revanche évident, c'était le fait que nous ne pourrions nous contenter de poursuivre la tâche là où l'avaient laissée les anciens exploitants. Le travail de la terre dans cette région était spécialisé et faisait appel à une technologie intensive. Il nous fallait concevoir des moyens d'ameublir les sols et de les irriguer sans électricité.

Lar Po, qui n'était pas non plus fermier, écouta les divers arguments et nous laissa sérieusement entendre que notre meilleure chance de survie consistait à rentrer à Paxton, où nous aurions une chance sérieuse d'obtenir des récoltes suffisantes pour nous nourrir ; mais ce serait une bien longue marche...

— Nous avons largement assez de temps pour procéder à des expériences, leur rappelai-je. Nous pourrions sans doute survivre pendant toute une génération en pillant et en vivant sur les rations de survie.

Il est vrai qu'après quelques semaines passées sur les rations de survie du vaisseau, tout le monde souhaiterait se tourner vers l'agriculture. Cela faisait sans nul doute partie du plan...

Le shérif revint avec des nouvelles bienvenues : ils avaient trouvé un dortoir près de la rivière, sans même devoir en forcer l'entrée. Les chambres étaient équipées de serrures électroniques, et la panne d'électricité les avait toutes ouvertes.

J'envoyai Charlie commencer à organiser le travail. Il nous fallait un système d'eau et des latrines provisoires dès que possible, et nous allions ensuite devoir organiser des groupes de recherche pour établir une carte des ressources de la ville.

Marygay et moi voulions cependant aller en ville pour chercher deux pièces manquantes du puzzle – au Bureau des Communications Interplanétaires.

CHAPITRE 23

Tout comme le Bâtiment de la Loi, les locaux du BCI s'étaient trouvés déverrouillés en milieu de journée, lors de la catastrophe. Le shérif nous déposa et nous entrâmes directement à l'intérieur – stupéfaits d'y trouver de la lumière artificielle ! Le bâtiment était indépendant du système énergétique de la ville et, quelle que fût sa propre source d'énergie, elle fonctionnait toujours.

Des émissions directes en provenance de la Terre ne nous seraient d'aucune utilité, car elle se trouvait à quatre-vingt-huit années-lumière de distance, mais les messages par saut collapsar ne prenaient que dix mois, et il y avait certainement un registre quelque part.

Et puis il y avait aussi Mizar, à seulement trois années-lumière. Sa planète Taurane Tsogot disposait d'une colonie d'*Homme*, et nous pourrions peut-être avoir des nouvelles par leur intermédiaire, ou tout au moins les appeler, et attendre la réponse, qui viendrait six ans plus tard.

Il ne s'agissait pas simplement de prendre un micro et d'appuyer sur un interrupteur – si cela avait été le cas, encore aurait-il fallu savoir *quel* micro et *quel* interrupteur. Aucune des laconiques indications écrites n'était rédigée en anglais, bien entendu, et Marygay, tout comme moi, ne connaissait de la langue de Majeur que quelques expressions idiomatiques.

Nous appelâmes le shérif pour qu'il revienne et traduise, mais il lui fallait d'abord prendre en ville un chargement de nourriture et le convoier jusqu'aux dortoirs ; il passerait ensuite sur le chemin du chargement suivant.

En attendant, nous procédâmes à une visite assez détaillée des lieux. Dans la grande salle principale, il y avait deux consoles, avec des signes qui en identifiaient une comme console de réception et la seconde comme console d'émission, et chacune était divisée en trois parties – Terre, Tso-got, et ce qui signifiait sans doute « Autres planètes ». Les parties qui concernaient Tsogot disposaient de cadres d'appui Taurans en plus des fauteuils humains.

Le shérif arriva en compagnie de Mark Talos, qui avait travaillé pour le système téléphonique de Centrus, et parlait assez couramment la langue Standard.

– Ils ne relèvent pas en permanence toutes les émissions en provenance de la Terre, nous expliqua-t-il. Ce serait de la folie, et probablement impossible, mais il existe tout de même une fréquence qu'ils contrôlent et enregistrent à temps plein. À la base, il s'agit d'une sorte d'archivage permanent. Les messages importants arrivent et partent par le biais du drone collapsar, mais cela revient dire : « Voici ce qui s'est passé sur Terre il y a quatre-vingt-huit ans. »

Il gravit une marche pour accéder à la console et l'examina.

– Ah ! Moniteur 1 !

Il actionna un commutateur, et un flux rapide et haut perché de la langue qu'ils appellent Standard se fit entendre.

– Celui qui se trouve en dessous est le Moniteur 2 ?

– Pas vraiment. Ce serait plutôt le Moniteur 1a. (Il coupa le premier et mit le la en marche. Sans résultat.) Je suppose qu'il communique avec le drone collapsar, et peut-être avec des gens qui effectuent l'aller et retour. On peut d'ailleurs faire la même chose au spatioport.

— Pouvons-nous envoyer un message sur Terre ? demanda Marygay.

— Bien sûr, mais vous serez... plutôt âgée lorsqu'ils le recevront, répondit-il en désignant le fauteuil. Installez-vous et appuyez sur le bouton rouge devant vous, celui qui est marqué *Hin/Han*. Ensuite, vous appuierez une nouvelle fois.

— Je vais déjà rédiger le message, suggéra Marygay en me prenant la main. Nous y jetterons tous un coup d'œil pour vérifier que rien n'y manque.

— Ils doivent commencer à se poser des questions, dit Mark.

— Ah oui, vraiment ? dis-je en me tournant vers le shérif. Où sont-ils, dans ce cas ? Les humains ont-ils tellement peu d'importance dans l'ordre du monde ? Nous pouvons disparaître brutalement, et ils ne prennent même pas la peine d'envoyer un vaisseau pour vérifier ?

— c'est-à-dire... ils devraient encore recevoir des messages radio de...

— Depuis quatre-vingt-huit ans, vous vous fichez de moi ! Il ne leur viendrait pas à l'idée qu'il peut être inquiétant de passer vingt-quatre ans sans recevoir un seul message urgent par saut collapsar ? Nous avons l'habitude d'en envoyer plusieurs par an.

— Je ne peux pas parler en leur nom.

— Je croyais que vous formiez un foutu esprit collectif ?

— William... commença Marygay.

La bouche du shérif formait un pli familier.

— Nous ne pouvons pas affirmer qu'ils n'ont pas répondu. S'ils sont venus et s'ils ont trouvé la même chose que nous, ils ne sont pas forcément restés. Pourquoi l'auraient-ils fait ? Nous n'étions pas censés rentrer avant quarante mille ans.

— C'est vrai. Je suis désolé, répondis-je, même si quelque chose me tracassait encore. Mais ils n'auraient pas fait tout ce chemin pour jeter un coup d'œil et partir sans laisser le moindre signe ?

— Nous n'en sommes pas certains ; peut-être en ont-ils laissé, dit Marygay. Probablement là-bas, au spatioport.

— Ou peut-être ici.

— Si c'est le cas, ça n'a rien d'évident, dit Mark en s'approchant de la deuxième partie de la console. Et si nous essayions Tsogot ?

— Oui, profitons de la présence du shérif. Il connaît le Tauran mieux que nous.

Il actionna quelques commutateurs et secoua la tête. Il régla ensuite un cadran et la pièce se remplit d'un rugissement de bruit blanc.

— C'est tout ce qu'ils émettent, dit-il.

— Une ligne abandonnée ? demandai-je, tout en me doutant de la réponse.

— Le circuit fonctionne, dit-il lentement. Il y a un micro ouvert à l'autre bout de la ligne.

— Ainsi, la même chose leur est arrivée, dit le shérif avant de se corriger : est *peut-être* arrivée.

— Tout est enregistré en continu ? demandai-je.

— Oui. Si tout s'arrête 3,1 ans après le jour fatidique, ce sera une preuve irréfutable. Je peux le vérifier.

Il fit taire le bruit blanc et trafiqua quelques cadrans. Il écarta un clavier Tauran et le remplaça par un clavier humain.

— Je pense pouvoir procéder à une avance rapide, dit-il. (Un petit écran lui donna la date,

qui correspondait à huit ans environ de décalage, puis il remit le son. La voix Taurane parlait de plus en plus vite, la tonalité s'élevant en même temps, puis tout s'arrêta soudain.)

— Oui. Cela correspond à peu près au même moment.

— Là-bas, ici, et où encore ? m'exclamai-je. Peut-être la Terre n'a-t-elle envoyé personne *parce qu'il n'y avait plus personne là-bas.*

CHAPITRE 24

La semaine suivante fut très chargée en problèmes pratiques, et il ne nous restait guère de temps ou d'énergie pour le mystère. Nous avons décidé de conserver la même structure dirigeante jusqu'à ce que les choses se tassent, et j'avais du pain sur la planche, pour transformer cette ville fantôme en une agglomération fonctionnelle.

Les gens voulaient retrousser leurs manches et commencer le travail dans les fermes, mais l'énergie, l'eau, et l'hygiène publique étaient nos besoins les plus urgents. Un ou deux véhicules de plus nous auraient aidés, mais les premières recherches ne donnèrent rien.

L'installation d'énergie solaire de l'université, en dehors des limites de la ville, était conçue plus pour l'enseignement, Dieu merci, que pour la recherche. Elle ne fonctionnait pas, mais uniquement parce qu'elle n'avait pas été complètement réassemblée à l'intention de la énième génération d'étudiants en engineering. J'y emmenai un mécanicien et un ingénieur, et après que nous eûmes trouvé les plans, il ne nous fallut qu'une seule journée pour la reconstruire et deux jours pour la démonter soigneusement.

Ensuite, nous transportâmes les pièces aux dortoirs, nous l'installâmes sur le toit, et nous commençâmes à charger les cellules d'énergie. Les gens n'étaient pas très contents de voir l'électricité partir dans les batteries alors qu'elle aurait pu leur fournir directement de la lumière et du chauffage, mais nous avons des priorités. (Ma mère et mon père disaient toujours *Power to the people* – le même mot désignant le pouvoir et l'énergie ; heureusement, ils n'étaient pas là pour se comporter en agitateurs...)

Nous réussîmes à faire fonctionner deux camionnettes de livraison – nous aurions pu les appeler « camionnettes de pillage » – et nous fîmes une razzia dans un dépôt de matériel de plomberie et dans une quincaillerie pour trouver les articles dont nous avons besoin pour installer l'eau courante dans le dortoir. Nous pompions tout simplement l'eau de la rivière, qui était sans doute propre, et l'amenions jusqu'à une piscine gonflable installée sur le toit, et qui nous servait de réservoir. Cela permettait de faire fonctionner un système de plomberie, basé sur la gravité, pour la cuisine et le rez-de-chaussée du dortoir ; nous avons même de l'eau chaude, car il suffisait de trouver les tuyaux et les joints adaptés pour faire passer l'eau à travers un dispositif de chauffage. Nous n'avions pas encore de toilettes, car le dortoir fonctionnait avec le système conventionnel « évacuation/destruction », tout à fait hygiénique, mais qui consommait énormément d'énergie. Nous n'avions pas assez d'eau pour installer l'ancien type de plomberie auquel j'étais habitué dans ma jeunesse, et j'ignorais d'ailleurs ce que l'on pouvait faire des déchets sanitaires sans prendre de risques. Je me souvenais d'énormes installations de traitement des eaux usées, mais je n'étais pas certain de la manière dont elles opéraient, aussi nous continuâmes à nous servir des latrines à trou, d'une conception simple qui provenait d'un manuel de l'armée, tandis que Sage recherchait des solutions plus durables.

Le quatrième vaisseau, Numéro 4, arriva en orbite après douze jours et atterrit sans incident. Ses passagers s'installèrent dans les chambres du premier étage, excepté Cat. Ami Larson avait vraiment besoin de quelqu'un qui puisse lui témoigner de la sympathie ; elle pleurait la disparition de Teresa et se sentait coupable de l'avoir abandonnée, elle et leur fille. Cat était hétéro depuis son arrivée sur Majeur, mais elle avait été homo toute sa vie avant

cela, ce qui était sans doute moins important que d'avoir une expérience de l'amour et du deuil supérieure de vingt ans à celle d'Ami, et une oreille patiente.

Ainsi, elle s'installa à côté de nous, ce qui n'aurait pas dû me gêner – si Cat avait été *un* petit ami, et non *une* petite amie de Marygay, est-ce que cela m'aurait dérangé ? Peut-être était-ce seulement à cause de cette longue période de leur vie (environ un an en temps réel) qui leur avait appartenu en propre, et que je ne pourrais jamais partager – alors que j'étais hors circuit, présumé mort.

Bien sûr, tous les homos parmi la première génération de vétérans avaient subi le traitement pour devenir hétéros (c'était une condition indispensable pour venir sur Majeur et pouvoir se plonger dans le bain génétique commun). Teresa était la preuve des limites du système, et je savais que Charlie avait eu au moins une aventure avec un gars, peut-être en souvenir du bon vieux temps. Les garçons seront des filles, et les filles seront des garçons, comme nous le disions toujours, au temps de ma jeunesse si peu éclairée...

Mark était toujours à la recherche d'informations au Bureau des Communications Interplanétaires, mais il ne trouvait rien de nouveau. Il passait aussi des journées entières à fureter dans le spatioport, mais il ne découvrit nulle part trace de messages de la Terre par saut collapsar, ni avant ni après le désastre. Ils étaient de toute évidence soustraits à la curiosité du commun des mortels ; le shérif ignorait totalement où ils pouvaient se trouver. Bien entendu, même si nous trouvions des messages, et si aucun n'était postérieur au jour fatidique plus dix mois, cela ne prouverait rien. À ce moment-là, il n'y avait eu personne ici pour les recevoir.

(En réalité, nous recevions peut-être des messages de la Terre toutes les heures, par saut collapsar, mais sans le savoir. L'émetteur travaille à une vitesse bien plus élevée que la vitesse d'éloignement de Mizar, car le petit collapsar est en orbite rapprochée par rapport à Mizar. Il émet et rayonne vers Majeur à une vitesse cinquante ou cent fois plus grande que la vitesse d'éloignement de la planète, et il envoie son message d'un seul coup, et disparaît dans des zones inconnues. Il est à peu près de la taille du poing, aussi est-il à peu près indétectable si l'on ignore la fréquence qu'il utilise.)

Les gens étaient très excités par la perspective d'une expédition sur Terre. Les vaisseaux de secours disposaient d'une quantité largement suffisante de carburant pour effectuer un saut collapsar, aller et retour. S'il y avait encore des humains, des *Homme* et des *Taurans* sur Terre, ils pourraient peut-être nous aider à comprendre ce qui s'était passé. S'il n'y avait plus personne, nous ne nous en porterions pas plus mal ; ce serait simplement une donnée supplémentaire.

Quant au raisonnement... j'étais d'accord, mais certains n'étaient pas si sûrs que nous ayons complètement coupé les ponts avec la Terre. Si tout le monde était parti, s'ils avaient disparu lors de la fameuse Journée, nous continuerions à avoir de leurs nouvelles pendant encore soixante-quatre années terrestres. À ce moment-là, nous serions déjà rétablis sur Majeur. La nouvelle causerait un choc, mais la vie continuerait.

Si nous devons découvrir maintenant, encore groggy après le désastre originel, que nous étions seuls dans l'univers – et encore vulnérables à la force qui avait provoqué la disparition de tous les autres –, ce serait peut-être plus que nous ne pourrions en supporter, en tant qu'individus et en tant que culture. Autant pour la théorie...

En tant que « culture », nous n'étions pas vraiment stables, même à ce moment-là. Si le dernier vaisseau était effectivement perdu, nous atteignons un total de quatre-vingt-dix personnes, dont seulement quatre enfants. (Deux des neuf morts en Animation Suspendue

étaient âgés de moins de douze ans.) Il nous fallait commencer à faire des enfants, en gros comme au détail, en faisant éclore une partie des milliers d'ovules gelés qui se trouvaient à bord des vaisseaux de secours.

Cette perspective fut accueillie sans grand enthousiasme. Beaucoup étaient comme moi et Marygay : nous avions déjà fait ça dans le passé ! Parmi les diverses options que nous nous voyions offrir en plein âge mûr (comme celle consistant à nous emparer du *Distorsion Temporelle*), celle-ci venait vraiment en queue de liste.

Sara faisait partie des vingt-cinq pour cent de femmes assez jeunes ou assez âgées pour une grossesse naturelle, mais elle ne s'y serait pas sentie prête, même si l'un des hommes disponibles l'avait attirée ; ce n'était pas le cas.

Le shérif suggéra d'en élever tout un contingent, à la manière d'*Homme*, dans une crèche collective, sans parents à proprement parler, juste des éducateurs/surveillants. Je trouvais quelque mérite à cette idée, puisqu'une large majorité d'entre eux n'auraient pas de véritables parents, et si ce n'était la crainte de se conformer aux idées d'*Homme*, je pense que la plupart d'entre nous auraient été d'accord, mais il existait un sentiment général de rejet : c'était précisément le genre de choses auquel nous avions voulu échapper, alors pourquoi les recréer maintenant ?

Ils auraient peut-être l'occasion de reconsidérer leur point de vue lorsque quatre ou cinq bambins leur courraient dans les jambes. Le Conseil se mit d'accord sur un compromis, qui ne fut possible que parce que nous avions avec nous des gens comme Rubi et Roberta, qui adoraient les enfants, mais ne pouvaient en avoir. Elles se portèrent volontaires pour diriger la crèche. Chaque année, elles créeraient huit ou dix enfants à partir des stocks des vaisseaux ; elles s'occuperaient aussi des enfants non désirés nés « à l'ancienne ».

Antres-906 était probablement le plus mal loti de nous tous, bien qu'il soit difficile de se prononcer sur l'état émotionnel d'un Tauran. Pour ce que j'en savais, Antres-906 était le dernier survivant de son espèce. Il n'y avait chez eux ni mâles ni femelles, mais ils ne pouvaient se reproduire sans échange de matériau génétique – un reste de leur ancien passé, car depuis des millénaires, tous les Taurans étaient génétiquement identiques.

Les gens s'habituèrent à le voir déambuler, essayant de se rendre utile, mais la situation était similaire à celle qui régnait auparavant à bord du *Distorsion Temporelle* : il ne possédait aucun savoir-faire véritablement utile, étant un linguiste seul au monde à parler sa langue, et un diplomate ne représentant que sa propre personne.

Tout comme le shérif, Antres-906 pouvait se brancher à l'Arbre, mais ils possédaient tous les deux la même expérience. Il n'existait aucun sentiment de danger, ou même de difficultés proches, mais après la Journée, aucune nouvelle information n'avait été ajoutée à l'Arbre. Le dernier message par saut collapsar, trois semaines avant la Journée, ne présentait aucun sentiment ou information prémonitoire quant au désastre, ni de la part des *Homme* ni de la part des Taurans.

Antres-906 se prononçait en faveur d'un voyage vers la Terre ou vers Kysos, leur planète d'origine, et il se porta volontaire pour effectuer un saut collapsar seul et revenir ensuite présenter un rapport. Marygay et moi étions convaincus de sa sincérité, et je pense que nous le connaissions mieux que quiconque, mis à part le shérif. Pourtant, la plupart des gens croyaient que, dans cette hypothèse, nous ne reverrions jamais ni le Tauran ni le vaisseau (certains considéraient même qu'il valait peut-être la peine de perdre le vaisseau pour se débarrasser du dernier ennemi survivant).

Beaucoup souhaitaient vérifier la situation sur Terre, avec ou sans Antres-906. Le problème,

c'est qu'il était délicat de déterminer qui était plus indispensable que les autres, à part quelques-uns qui ne pouvaient être remplacés, comme Rubi et Roberta (qui ne figuraient d'ailleurs pas sur la liste), Diane et les deux jeunes gens qu'elle formait à la médecine (et qui, eux, s'y trouvaient).

Le Conseil décida que douze partants seraient sélectionnés à partir d'un « pool » de vingt-cinq personnes jugées non indispensables sur place. (Je fus déçu de constater que peu de gens élevèrent la voix lorsque j'insistai sur le fait que ma présence à Centrus n'était pas indispensable.) Le shérif et Antres-906 seraient du voyage, à titre d'observateurs, leur point de vue étant sans équivalent chez les humains.

Cependant, les quatorze ne partiraient pas avant le plein hiver, une époque où nous ne croulions pas sous la charge de travail. L'expédition pourrait aller sur Terre, regarder ce qui s'y passait, puis revenir avant le printemps.

Quand procéder aux choix ? Stephen et Sage, les deux présents sur la liste, voulaient en finir au plus vite et décider tout de suite. Je tentai de convaincre le Conseil d'attendre la dernière minute, officiellement pour en faire une occasion plus solennelle ; pour donner aux gens un peu de spectacle, sans rapport avec la routine quotidienne. D'ailleurs, mes motivations reposaient plus sur un calcul statistique – avec un an et demi d'attente, quelques-uns des vingt-cinq changeraient sans doute d'avis, ou mourraient, ou deviendraient inéligibles, accroissant ainsi nos chances.

Marygay et moi avons choisi de partir, mais seulement si nous étions choisis tous les deux. Si Sara était sélectionnée, elle partirait. Point. Elle se confondait en excuses à ce sujet, mais demeurait inflexible, et je l'admirais secrètement pour son esprit d'indépendance, même si j'appréhendais la séparation.

Le Conseil accepta d'attendre, et nous retournâmes à notre tâche : rendre Centrus vivable. Le problème de la production d'énergie était à la fois simple et frustrant. Nous avons toujours considéré le fait de disposer d'énergie gratuite et abondante comme acquis : trois relais satellites à micro-ondes étaient installés depuis plus d'un siècle ; ils transformaient l'énergie solaire en micro-ondes qu'ils faisaient rayonner jusqu'à la planète, mais il n'existait même pas une orbite simple et stable autour de Majeur, avec ses deux grandes lunes et le Soleil qui formait une double étoile proche. Sans surveillance, les trois satellites avaient suivi leur propre route. Nous finirions par partir les récupérer, mais dans l'immédiat, notre planète industrielle était plus proche du XIX^e siècle que du XXI^e. De même, chacun des trois vaisseaux garés au spatioport possédait une énergie suffisante pour que nous puissions tenir des décennies, mais il n'y avait aucun moyen de les en décharger lentement et en toute sécurité.

D'ailleurs, une minorité bruyante, menée par Paul Greyton, voulait que nous garions les trois vaisseaux en orbite, immédiatement – avant que quelque chose n'arrive à leur appareillage d'endiguement magnétique et que nous soyons instantanément vaporisés. Je comprenais leur souci et je n'étais pas complètement en désaccord avec eux, même si les champs d'endiguement ne pouvaient lâcher, tout au moins tant que la physique des particules demeurait pertinente. Il est vrai que la physique des particules n'avait pas non plus prévu que l'antimatière se mettrait à disparaître de par sa propre volonté.

Pour les garer, nous aurions besoin de la navette, et cela ne m'aurait pas déplu de m'entraîner un peu, mais le reste du Conseil rejeta, unanime, la proposition de Greyton. Aux yeux de la plupart des gens, il était réconfortant de voir les vaisseaux à l'horizon ; leur vision symbolisait tout un éventail d'options, de possibilités.

CHAPITRE 25

Nous avons réussi à faire démarrer des véhicules agricoles tous usages, et je déléguai avec enthousiasme mon autorité sur *cette* petite partie de nos problèmes à Anita Szydhowski, qui s'était occupée de l'organisation de la coopérative de Paxton.

Les choix possibles étaient trop nombreux. Si nous avions atterri au hasard sur une planète semblable à la Terre, il n'y aurait eu aucun problème ; nous disposions de variétés ultrarésistantes de huit légumes de base dans les stocks de survie des vaisseaux, mais pour obtenir une telle résistance, leurs éleveurs avaient dû sacrifier des éléments tels que le goût et le rendement.

Aucune espèce terrestre plantée sur Majeur n'avait pu survivre à huit pleins hivers, mais nous avons beaucoup de graines en stock, dont une bonne partie serait viable – sans compter les centaines de variétés en stockage cryogénique à l'université. Anita finit par faire le choix de Salomon, en s'assurant que les variétés ultrarésistantes soient plantées en quantité suffisante pour nous permettre de traverser l'année suivante avant d'allouer des terres pour les récoltes traditionnelles, plus hasardeuses à cause de l'âge des graines. Et puis il y avait quelques hectares sur le campus lui-même, pour les trois ex-fermiers qui, depuis des lustres, brûlaient de mettre la main sur les variétés exotiques que l'université accordait au compte-gouttes en de rares occasions.

Je repris le programme d'enseignement que je suivais à bord du *Distorsion Temporelle* – pour le plus grand plaisir des étudiants, bien entendu. Malheureusement, je pouvais laisser tomber les sciences générales, car mes deux plus jeunes étudiants étaient morts en Animation Suspendue, mais je devais ajouter au programme le calcul, parce que le professeur de mathématiques supérieures, Grâce Lani, était morte, elle aussi. La pratique du calcul est beaucoup plus facile que son enseignement, et les étudiants que j'avais autrefois avaient tous dépassé l'apprentissage de base, aussi je n'avais aucune expérience de l'enseignement de routine des rudiments de cette matière.

Au bout d'un mois, nous pûmes organiser une expédition à Paxton. Il fallut pour cela mettre hors service les deux camionnettes pendant deux jours – leur rayon d'action était d'environ mille kilomètres, et celui qui partait devait emporter les cellules de carburant de l'autre.

Magnanime, le Conseil décida que l'un de ses membres devait participer à l'expédition ; nous tirâmes à la courte paille, et je gagnai. Je désignai Sara pour être mon assistante et copilote. Comme presque tous les autres, elle faisait preuve d'une intense curiosité, et elle était jeune et forte, ce qui serait utile pour la conduite – entièrement en mode manuel, bien entendu – et pour procéder à l'échange des lourdes cellules de carburant. Marygay aurait elle-même souhaité partir, mais elle accorda son autorisation. Sara grandissait en s'éloignant de nous à une vitesse folle, mais en la matière, nos intérêts convergeaient.

La camionnette avait une capacité de transport de trois tonnes, et nous allions pouvoir ramener une certaine quantité de choses. Je demandai à Sara de démarcher les gens, puis nous nous assîmes pour dresser les listes et prendre les décisions. C'était un peu comme le processus de sélection auquel nous avons procédé pour le voyage à bord du *Distorsion Temporelle*, mais en plus réduit. Il y avait peu de requêtes purement sentimentales, car les objets qui tenaient à cœur aux gens avaient été embarqués à bord de la navette temporelle,

puis ramenés ensuite, ou abandonnés. Il y avait pourtant une limite au temps et aux efforts que nous pouvions consacrer à notre tâche – cela valait la peine, par exemple, de se rendre au cabinet de Diane et d'emporter les dossiers des trente et un d'entre nous qui étaient ses patients à Paxton, mais nous n'allions pas fouiller la maison d'Elena Monet de fond en comble pour tenter de trouver son matériel de crochet.

Il nous fallait prendre des décisions difficiles, jongler avec le temps, les poids et les besoins, à la fois individuels et collectifs. Nous allions charger le four céramique de Stan Chank, même s'il pesait une demi-tonne et que l'on eût pu croire qu'il ne comptait pas parmi les objets rares. Pourtant, il avait effectué des recherches à Centrus, et les neuf fours qu'il était parvenu à trouver étaient endommagés ; ils avaient continué à brûler jusqu'à se détruire.

Sara et moi n'avions rien inscrit sur la liste, mais nous disposions d'une petite marge.

Nous partîmes dès le début du jour, ce qui était une bonne chose. Le trajet, qui nécessitait en général huit heures, nous en prit vingt, passées pour la plupart d'entre elles à rouler au pas en bordure de route plutôt que d'essayer d'avancer sur les gravats qui l'encombraient.

Lorsque nous arrivâmes là-bas, nous nous dirigeâmes tout droit vers notre ancienne maison. Bill s'y était sans doute installé comme gardien temporaire jusqu'à ce que quelqu'un d'autre, à la fois capable et désireux de se livrer à la pêche en échange d'une vieille et jolie maison, voulût bien se présenter.

Nous allâmes directement à la cuisine pour y faire du feu. Je laissai Sara s'en occuper pendant que j'allais au lac chercher deux seaux d'eau, je dus briser une couche de glace pour y parvenir.

Dans le fût qui se trouvait au bout du quai, le champ de force fonctionnait toujours ; il n'avait pas besoin d'énergie pour se maintenir en état. Il était plein au quart de poissons. Je revins à la cuisine pour y chercher des pincettes et je retournai prendre des poissons ; zéro absolu, bien sûr, mais ils seraient dégelés à temps pour le petit déjeuner.

Nous chauffâmes l'eau sur le feu et bûmes du vin vieux – cela ne faisait même pas cinq mois que je l'avais troqué avec Harras contre je ne sais plus quel objet –, et lorsque l'eau fut assez chaude, j'emmenai une bougie dans le salon glacé pour y lire un peu pendant que Sara prenait un bain. J'avais grandi dans une communauté de nudistes avant de passer aux douches communes de l'armée, et je ne ressentais aucun sentiment de pudeur quant aux bains, pas plus que Marygay. Bien entendu, nos enfants s'avèrent rapidement être prudes.

Apparemment, Bill était là lors de la Journée, et pas seul. Je reconnus ses vêtements en tas, là où il s'était assis sur le canapé du salon, à côté d'une pile de vêtements féminins. La vue des vêtements de mon fils me causa un choc ; je sentis ma tête tourner et je dus rechercher une chaise à tâtons.

Lorsque je pus me remettre sur pied, curieux, et vaguement coupable, je vérifiai à l'étage et, en effet, deux personnes avaient dormi dans le lit défait. Je me demandai qui elle était et s'ils avaient eu le temps, ou l'envie, de tomber amoureux.

Après s'être lavée, Sara regarda les vêtements de son frère et se mura dans le silence. Elle nous trouva du linge à peu près frais et monta à l'étage pour faire son lit et dormir, mais pendant longtemps je l'entendis se tourner et retourner dans son lit. Je me contentai d'une paille près du feu, peu désireux de dormir seul dans notre ancienne chambre.

Le matin, je fis griller le poisson dans la cheminée, et préparai une casserole de riz qui paraissait à peine vieux de dix ans. Ensuite, nous sortîmes pour nous acquitter de diverses commissions, avec deux caméras holo installées à l'avant de la camionnette. Stephen Funk avait insisté sur ce point : un jour, ces images constitueraient un précieux témoignage

historique, et d'ailleurs, les gens étaient curieux de savoir à quoi ressemblait maintenant leur maison abandonnée depuis huit ans.

La plupart d'entre eux seraient attristés, car bien peu s'étaient contentés de cultiver uniquement des espèces locales. Ils trouvaient un certain prestige à cultiver des espèces terrestres, mais fort peu d'entre elles avaient survécu sans soins à ne serait-ce qu'un seul plein hiver. Les végétaux locaux s'étaient imposés, en particulier les petits et les grands champignons verts, ni plantes ni *Fungi* ; ils étaient assez laids, même dans la forêt, qui était leur domaine naturel. Toutes les pelouses en étaient pleines, de toutes les tailles, de la hauteur du genou à celle de la tête. La ville ressemblait à un conte de fées sorti d'un cauchemar.

Nous rassemblâmes des archives, des objets et quelques outils spécialisés – le four de Stan, comme il nous l'avait dit, se démontait en dix morceaux, mais c'était encore un monstre à transporter. À la fin de la journée, fatigués et déprimés, nous étions prêts à partir, mais il nous fallait attendre jusqu'à l'aube.

Je préparai un mélange de riz et de fruits en conserve, et nous nous installâmes près du feu, pour y boire et manger avec excès.

— Tu penses que la Terre va être comme ça aussi ? me demanda Sara. En pire ?

— Je ne sais pas. Cela fait si longtemps... Je crois que je me suis fait à l'idée que je n'y reconnaîtrais pas grand-chose.

J'ajoutai quelques bûches dans le feu et allai remplir le pichet de vin.

— J'ai déjà dû te parler du gars du 22^e ?

— Il y a longtemps, me répondit-elle. J'ai oublié.

— Il est arrivé à Stargate au moment où j'attendais que Charlie, Diane et Anita se fassent hétérosexuel. Il était censé être l'unique survivant d'une bataille quelconque, et il était seul. Il était bien vague à ce sujet, d'ailleurs.

— Tu as pensé qu'il était un déserteur ?

— C'est vrai, mais ce n'est pas ce qui m'intéressait. Il était revenu sur Terre au XXIV^e siècle. Né en 2102, il était réapparu dans les années 2300. Comme ta mère et moi, il ne pouvait supporter la société terrienne, et il rempila pour y échapper.

Pourtant, ce qu'il décrivait me paraissait bien meilleur que le monde dans lequel il était né. C'était un demi-siècle après notre départ, à Marygay et à moi, et c'était encore pire. La principale cause de mortalité aux États-Unis était le meurtre, et la plupart des meurtres étaient des duels légaux. C'est ainsi que les gens réglèrent leurs contentieux, faisaient des affaires, et même *jouaient, pariaient*, avec des armes – je mise tout ce que je possède, tu mises tout ce que tu possèdes, et nous combattons à mort pour l'ensemble.

— Et il aimait ça ?

— Il *adorait* ! Après son entraînement commando, et avec son expérience du combat, il se réjouissait à l'idée de devenir un homme riche.

Mais la Terre avait changé. Il existait une classe de guerriers dans laquelle on naissait, avec un bricolage biologique. Ils étaient dans l'armée dès l'enfance, et ne la quittaient jamais. Ils ne se mélangeaient jamais avec la société « policée » – c'est bien le terme qui convient. La Terre était devenue une société de moutons dociles qui vivaient de manière communautaire. Personne ne possédait, ni ne désirait, plus que ce que les autres possédaient ; personne ne parlait en mal de personne.

Ils *savaient* même que cette harmonie était artificielle, imposée par un engineering biologique et social, et ils en étaient heureux. Le fait qu'une guerre atroce se livrait en leur nom sur une centaine de planètes justifiait de manière parfaitement logique à leurs yeux leur vie quotidienne sereine et civilisée.

— Il s'est engagé une fois de plus ?

— Pas tout de suite. Il savait qu'il avait eu de la chance de survivre, et ne voulait pas tenter le diable. Il ne pouvait vivre avec les moutons, aussi est-il parti seul à l'aventure, se baladant à la campagne en essayant de vivre de la terre.

Mais ils ne l'ont pas laissé faire ! Ils ne le laissaient pas en paix ! Ils savaient toujours où le trouver, et chaque jour, ils envoyaient quelqu'un de différent pour le persuader de regagner le troupeau. Il se battait avec les envoyés – ou tout au moins, il les agressait ; ils ne répondaient pas. Il en a même tué certains. Un autre revenait le lendemain, plein de pitié et de compassion.

Au bout d'un mois ou deux, celui qui se présenta était un officier chargé du réengagement. Le lendemain, le gars du 221 était parti.

Nous contemplâmes le feu un moment.

— Tu penses que tu aurais pu t'adapter ?

— Adapté, non. Je n'aurais jamais pu être comme eux, mais j'aurais pu vivre dans leur monde.

— Moi aussi, dit Sara. On croirait entendre parler du monde à *Homme*.

— Oui, je suppose que tu as raison. Le monde que j'ai rejeté pour venir sur Majeur. C'était sans doute une première étape. Même s'il a fallu attendre mille ans de plus pour faire la paix avec les Taurans.

Sara prit nos bols et nos cuillers, et les porta vers l'évier d'une démarche à la fois contrôlée et hésitante.

— D'une certaine manière, j'espère que ce sera différent, si je suis... si nous sommes sélectionnés.

— Ce sera différent. Tout change. (Je n'en étais pas si sûr, depuis qu'*Homme* avait pris le contrôle. Pourquoi bricoler la perfection ?)

Sara approuva, et monta se coucher. Je lavai les bols et les cuillers, ce qui n'avait guère de sens. De mon vivant, cette maison ne serait sans doute plus jamais habitée.

J'installai ma paillasse près du feu après avoir péniblement enfourné une grosse bûche dans la cheminée pour la nuit. Je m'étendis et contemplai les flammes, mais je ne pus m'endormir. Peut-être avais-je trop bu de vin ; cela peut arriver.

Je ne sais pourquoi, mon esprit était hanté par des images de guerre – et pas seulement des souvenirs réels des campagnes et du sang versé ; je remontais aussi jusqu'à l'entraînement où, au cours des combats imaginaires induits par l'osva, nous devions tuer des fantômes avec des armes qui allaient du caillou à la bombe nova. Je songeai à boire encore un peu de vin, suffisamment pour me débarrasser de ces images, mais le lendemain, j'allais devoir conduire, pendant une demi-journée longue, au moins.

Sara descendit l'escalier à pas lourds, en reniflant, avec son oreiller et ses couvertures.

— Froid, dit-elle.

Elle s'installa douillettement à mes côtés comme lorsqu'elle était petite, et au bout d'une minute, elle ronflait doucement. Son chaud parfum familial chassa mes démons, et je m'endormis, moi aussi.

CHAPITRE 26

Pour finir, d'autres partirent en expédition à Thornhill, Lakeland, et Plage Noire/Plage Blanche, à la recherche du butin perdu de leur passé. Quant aux causes de ce qui s'était passé, aucun nouvel indice n'apparut, mais le dortoir ressemblait enfin à un foyer, quelque peu encombré, d'ailleurs, par tout le matériel que les voyageurs y avaient ramené.

Vers la fin du printemps, noire communauté commença à s'étendre, même si le processus évoquait plutôt une amibe en train de lentement se séparer. Il n'existait aucun service public, et il n'y en aurait aucun pendant encore quelque temps, aussi ceux qui quittèrent le dortoir durent-ils reproduire en miniature les mécanismes que nous avons employés pour l'énergie, la plomberie, etc.

Neuf personnes déménagèrent pour s'installer en ville dans un immeuble appelé « Les Muses », un endroit où artistes, musiciens et écrivains vivaient ensemble dans le passé. Tous les équipements propres à leur art étaient encore en place, même si le froid en avait endommagé certains.

Brenda Desoi, l'amante d'Éloi Casi, y amena la petite sculpture inachevée que lui avait donnée Éloi avant notre départ du *Distorsion Temporelle* ; elle souhaitait créer une installation autour de cette œuvre, et savait qu'Éloi avait passé un plein hiver à étudier et travailler aux « Muses » dans sa jeunesse. Elle trouva huit autres personnes désireuses d'y vivre et de se remettre à l'art et à la musique.

Il n'y eut pas d'objections – en réalité, la plupart d'entre nous aurions été prêts à la porter sur nos épaules pour s'en débarrasser enfin. Nous avons trouvé près du spatioport un hangar rempli de panneaux solaires et de matériel, aussi cet aspect des choses ne posait-il aucun problème ; Etta Berenger les installa en quelques après-midi. Elle conçut également pour eux des latrines, aménagées dans un élégant atrium, mais les laissa s'occuper de la tâche éminemment artistique consistant à manier la pelle et la pioche.

Cela nous libérait six chambres dans le dortoir. Nous répartîmes les gens de telle sorte que l'aile ouest du bâtiment soit réservée à la crèche de Rubi et Roberta, ainsi qu'aux familles qui élevaient elles-mêmes leurs enfants. Il était bon que les enfants en côtoient d'autres, et c'était merveilleux de disposer d'une porte (la porte d'incendie qui isolait l'aile ouest) que les enfants ne pouvaient franchir sans être accompagnés.

Etta, Charlie et moi, avec les spécialistes auxquels nous nous adressions de manière ponctuelle, passions quelques heures tous les après-midi sur un projet destiné à reconquérir Centrus. Nous pouvions commencer par de petites colonies telles que « Les Muses » mais le but final était de pouvoir prospérer dans une véritable ville.

La tâche eût été plus aisée sur Terre, ou sur quelque autre planète bien sage. Le fait de devoir compter avec des mois et des mois de froid mordant compliquait tout. Garder les bâtiments vivables était en soi un challenge. À Paxton, nous complétions la chaleur électrique avec des fourneaux et des cheminées, mais vers Centrus, nous avons des fermes de production calorifique ; on élaguait chaque année des arbres à croissance rapide pour produire du combustible. Centrus était entourée de collines couvertes d'arbres locaux, mais leur bois spongieux ne brûlait pas bien, et si nous procédions à des coupes importantes, nous allions causer un phénomène d'érosion et sans doute des inondations pendant le dégel.

La solution idéale consistait à trouver l'un de ces satellites et à le ramener, mais il était impossible d'y parvenir au cours de cet hiver-là. Pourtant, nous allions justement devoir nous occuper des problèmes liés à l'hiver ; non seulement la température baissait au fur et à mesure que l'été s'éloignait, mais le rendement des panneaux solaires dégringolait en proportion – il ne s'agissait pas seulement de la loi du carré inverse (lorsque le soleil était deux fois plus éloigné, nous n'avions plus qu'un quart de l'énergie précédente) ; les journées nuageuses étaient de plus en plus nombreuses, et nous ne disposions pas de satellites de contrôle météorologique.

Il fallait en revenir aux fourneaux à bois. Il y avait assez de bois à Lakeland pour nous tenir au chaud pendant une douzaine d'hivers. En temps habituel, on ne laissait jamais les arbres des fermes de production calorifique pousser plus haut que le niveau des yeux, mais huit saisons passées sans le moindre contrôle avaient transformé ces terrains en une jungle combustible haute et dense.

Dans une remise proche d'une usine chimique, à l'extérieur de Centrus, nous découvrîmes des centaines de bidons de pétrole de cent et deux cent cinquante litres, qui étaient parfaits pour servir de fourneaux pour le chauffage. J'avais été soudeur dans le passé, et en deux heures, je pus enseigner à deux gars la manière de percer les trous idoines dans les bidons. Alysa Bertram savait souder, elle aussi, et nous fixâmes des tuyaux aux bidons. Dans le dortoir, et aux « Muses », les gens improvisaient des tuyaux d'évacuation qui passaient à travers les murs ou les fenêtres.

Nous réquisitionnâmes une machine agricole et une camionnette pour accompagner un détachement qui devait aller chercher du bois. Il allait nous en falloir environ trois mille mètres cubes, pour être tranquilles. Ils en avaient besoin pour obtenir de l'eau en faisant fondre de la glace, et aussi pour se tenir au chaud et faire la cuisine.

Tout le monde poussa un soupir de soulagement lorsque l'agriculture commença à produire ses premiers résultats. Les poules étaient maintenant en âge de pondre. Les artistes en prirent deux paires, ce qui allait sans doute rendre la vie aux « Muses » assez attrayante, l'hiver venu ! Au dortoir, nous allions pouvoir transformer la salle de cube en poulailler. Ceux qui tenaient absolument à disposer d'un grand cube ou d'un écran pour regarder leurs films n'auraient qu'à les partager avec les poulets. Il n'y aurait sans doute pas de diffusion régulière sur le cube, me disais-je. (Je me trompais : confrontés à l'ennui d'un long hiver, les gens regardaient n'importe quoi, même s'ils n'avaient d'autre spectacle à se mettre sous la dent que leurs voisins posant devant la caméra.)

La salle de culture physique ensoleillée, à l'étage, se changea en serre que nous utilisions pour faire pousser des semis à des fins de transplantation. Nous pouvions aussi y cultiver des légumes verts pendant l'hiver ; à cet effet, Anita avait installé trois fourneaux à bois et un éclairage supplémentaire.

Quant au vraiment *gros* problème lié à l'hiver – trouver une alternative au fait de devoir courir dans la neige pour poser ses fesses sur une planche percée par cinquante degrés en dessous zéro –, Sage inventa une solution plus directe qu'élégante. Même à cette latitude, nous avons une couche de permafrost. Tout ce qui se trouvait au-dessous de sept mètres gelait et restait gelé à jamais. Nous ne disposions pas de pelleteuses ni d'excavatrices, ni d'ailleurs de l'énergie, pour creuser un puits assez vaste et profond pour une population qui comptait quatre-vingt-dix personnes et était appelée à croître ; mais il existait une mine de cuivre à dix *clicks* de la ville, et Sage s'appropriâ des charges d'explosifs de la dimension voulue et un laser minier qui firent parfaitement l'affaire.

Les gens qui vivaient aux « Muses » devraient s'accommoder de leur planche percée, mais l'art requiert toujours des sacrifices. Lorsqu'ils sortiraient pour rejoindre leur atrium gelé, ils se trouveraient ainsi en contact avec la nature, et avec leur « moi » intérieur.

CHAPITRE 27

Je travaillais comme je n'avais jamais encore travaillé, sauf au combat, sur le projet de reconquête de Centrus, et Marygay n'était pas en reste. Nous étions quelque peu à bout de nerfs. Nous ne parlâmes pas de l'expédition sur Terre, jusqu'au jour du tirage au sort.

À midi, tout le monde se réunit à la cafétéria du dortoir, où était installée une vasque de verre contenant trente-deux bulletins de papier. Le plus jeune des enfants assez âgés pour remplir cette fonction, Mori Dartmouth, s'assit sur la table et me tendit tour à tour les douze bulletins pris au hasard afin que je lise les noms. Sara était la seconde, et elle me récompensa en poussant un cri de joie perçant. Cat était la troisième, et elle prit Sara dans ses bras. Marygay était la huitième ; elle se contenta de hocher la tête.

Après lecture des douze noms, le mien était toujours dans la vasque. Je ne voulais pas regarder Marygay. Beaucoup d'autres le firent. Elle s'éclaircit la gorge, mais ce fut Peek Maran qui prit la parole :

— Marygay, dit-il, tu ne partiras pas sans William, et je ne partirai pas sans Norm. Il semblerait qu'il faille tirer au sort.

— Qu'est-ce que tu proposes ? demanda Marygay. Nous n'avons pas de pièces de monnaie.

— Non, répondit-il, momentanément désarmé par l'expression employée par Marygay (il était de la troisième génération et n'avait jamais vu d'argent sous une forme non électronique). Vidons la vasque et mettons nos noms, ou plutôt ceux de William et de Norm, à l'intérieur. Mon tirera le bulletin.

C'est ainsi que je gagnai, et l'on sentit souffler tranquillement dans la pièce un petit vent de jalousie. Beaucoup de ceux qui ne s'étaient pas présentés au printemps n'auraient été que trop heureux de tenter leur chance et de faire un petit voyage, maintenant que l'hiver menaçait.

Les préparatifs matériels étaient terminés depuis des mois. Nous embarquerions à bord du vaisseau Numéro 2, baptisé *Mercur*e. Tous les matériaux et les outils de terraformation et de recolonisation avaient été débarqués ; si la Terre était déserte, nous nous contenterions de revenir l'annoncer, et laisserions les générations futures décider de la repeupler ou non.

Nous étions aussi préparés à d'autres éventualités. Chaque vaisseau possédait une tenue de combat, et nous décidâmes d'emporter les quatre. Nous primes également un dôme de stase, mais décidâmes de ne pas nous encombrer de bombe nova ou autres armes spectaculaires. S'il se passait quelque chose de vraiment grave, nous serions de toute façon hachés menu.

Les tenues n'avaient rien d'exceptionnel, car de par leur conception, elles devaient satisfaire à un éventail important de tailles et de spécialités, et nous discutâmes même de savoir si nous n'allions pas les laisser sur Majeur, par principe. Je fis remarquer que nous pourrions toujours décider de ne *pas* les utiliser, en temps voulu, *par principe*. En attendant, comme l'a dit le poète, ne sois pas trop gentil lorsque tu t'enfonces dans cette méchante nuit. Ou quelque chose du même genre.

Livre V

Le livre des apocryphes

CHAPITRE 28

Une certaine tribu indienne (elles étaient peut-être plusieurs dans ce cas) ne possédait pas de rituel pour les adieux ; la personne qui partait se contentait de tourner le dos et de partir. C'étaient des gens intelligents. Nous passâmes une journée entière à aller voir tout le monde, à dire au revoir à tous, car nous n'osions pas prendre le risque de laisser qui que ce soit à l'écart.

Je vis d'ailleurs la moitié de la population de la colonie en tant que maire, car tout le monde semblait chargé de tel ou tel dossier, et devait donc venir me voir, me faire un rapport et prévoir quelles tâches à accomplir pendant mon absence. Sage, qui allait remplir les fonctions de maire par intérim, assistait à toutes les discussions.

Son travail du lendemain consistait à s'assurer que tout le monde serait en sécurité sous terre, loin des radiations du lancement, lorsque Marygay appuierait sur le bouton. À midi tapant, elle précisa par radio que tout le monde, sauf elle, se trouvait en bas du vaisseau. Le bouton lui laissait une minute ; le vaisseau effectua le compte à rebours des vingt dernières secondes.

Pour commencer, accélération écrasante à quatre G ; deux ensuite, puis nous flottâmes en chute libre pour une orbite et demie, et le vaisseau se dirigea en restant constamment à un G vers le collapsar de Mizar.

Un jour et demi d'accélération constante. Nous prenions des repas simples et discussions de tout et de rien tandis que Mizar, alors que nous en étions trop proches pour que cela puisse être vraiment agréable, se révélait sous l'aspect d'une jeune étoile bleue. Le collapsar évoquait d'abord une piqure d'aiguille noire contre l'image filtrée de l'énorme étoile, puis un point, puis une balle qui grossissait à vue d'œil. Nous éprouvâmes cette étrange sensation de torsion, puis nous nous retrouvâmes soudain dans l'espace noir et profond.

Encore cinq mois avant d'arriver sur Terre. Nous prîmes place dans nos cercueils – Sara se montra à la fois rapide et gauche à cause de sa pruderie concernant la nudité –, puis nous nous accrochâmes aux systèmes de suspension et attendîmes le sommeil. J'entendais le vaisseau conseiller en murmurant à deux personnes de refaire ceci ou d'attacher cela, et l'univers se réduisit ensuite à une pointe d'épingle, puis disparut ; j'étais de retour dans le rêve frais de l'Animation Suspendue.

J'avais parlé à Diane de l'inconfort émotionnel, ou existentiel, par lequel j'étais passé la dernière fois, et elle m'avait répondu que pour autant qu'elle puisse le savoir, il n'existait aucune solution médicale à ce problème. Comment pourrait-il y en avoir, lorsque votre métabolisme évolue plus lentement que celui d'un séquoia ? Il vaut mieux se concentrer sur des pensées agréables avant de plonger.

Cela fonctionna plus ou moins. La plupart des passagers pouvaient voir l'écran, au-dessus de nous, et pour le temps que nous allions passer à attendre de refroidir, j'avais programmé une suite d'images apaisantes. Des peintures expressionnistes, de calmes photographies de la nature. Je me demandai si la nature *existait* encore sous une forme quelconque sur Terre. Ni *Homme* ni Taurans ne se montraient sentimentaux à cet égard ; leur forme de beauté résidait dans l'abstraction.

À dire vrai, nous n'avions pas de quoi nous vanter non plus. Une grande partie de l'histoire

humaine peut se résumer au combat de l'industrie *contre* la nature ; l'industrie a toujours gagné.

Ainsi, je passai ces cinq mois rêveurs, qui me donnaient parfois l'impression de durer cinq minutes, dans une série de paisibles environnements pastoraux, dont la plupart étaient extrapolés à partir d'endroits dont je n'avais entendu parler que dans des livres, ou vu sur des images. Enfant, j'avais joué dans des parcs tirés au cordeau et rêvé qu'ils étaient des jungles. Je me replongeais maintenant dans ces rêves.

C'était curieux. Ces rêves ne me ramenaient pas sur Majeur, où Mère Nature et moi étions en relations intimes et conflictuelles, sans doute parce que ces images ne m'auraient procuré aucun repos.

Ce fut plus difficile, et inconfortable, de quitter l'Animation Suspendue sans l'aide de Diane. Je me sentais embrouillé et engourdi. Mes doigts me refusaient tout service, et j'étais incapable de reconnaître le sens des aiguilles d'une montre de l'inverse en dévissant les tuyaux de dérivation du système de suspension. Lorsque je parvins à m'extraire de la cosse, j'étais barbouillé de sang des pieds à l'abdomen – sans toutefois souffrir d'aucune blessure.

Je voulais aider Marygay, et elle n'était qu'à un pas derrière moi, essayant de trier et de défaire ses sangles. Elle s'était arrangée pour ne pas se barbouiller de sang. Nous nous habillâmes tous les deux, et elle repartit voir Sara, pendant que je m'occupais des autres.

J'allai ensuite voir Rii Highcloud, qui était notre infirmière volontaire. Elle était d'ailleurs bibliothécaire dans la vie réelle, mais Diane lui avait fait profiter d'une semaine d'entraînement intensif pour lui apprendre à se servir de l'équipement médical standard du vaisseau.

Antres-906 paraissait tout à fait alerte, et il m'adressa un hochement de tête lorsque je jetai un coup d'œil par-dessus la boîte. Tant mieux, si quelque chose était allé de travers, la créature se serait retrouvée à la merci d'un manuel de secourisme ne comportant qu'un simple appendice sur les Taurans.

Jacob Pierson semblait gelé ; son corps était raide. Aucun signe de vie. Il était sans doute mort depuis cinq mois. Je me sentis quelque peu coupable, car je ne l'aimais pas, et j'avais montré peu d'enthousiasme à la perspective de travailler avec lui.

Tous les autres étaient au moins capables de bouger. Nous ne saurions rien de plus tant qu'ils ne seraient pas levés et qu'ils ne se seraient pas mis à parler. Des séquelles pouvaient apparaître aussi sous d'autres formes ; lorsque Charlie était sorti de l'Animation Suspendue sur Majeur, il était incapable de sentir le parfum des fleurs, même s'il pouvait sentir d'autres choses. (Marygay et moi nous servions de ce phénomène comme excuse, ou en guise de plaisanterie, lorsque nous ne réussissions pas à nous souvenir d'un nom ou d'un chiffre : « J'ai dû le perdre en Animation Suspendue », disions-nous alors.)

Marygay m'annonça que Sara s'en tirait très bien, elle avait seulement besoin d'un bon nettoyage, mais ne voulait surtout pas que sa mère l'aide.

Nous mîmes l'écran en marche, et la Terre semblait normale, ou tout au moins comme nous nous étions attendus à la trouver. Environ un tiers de ce que nous pouvions distinguer, entre les nuages, ressemblait à une ville, d'un gris uniforme, qui recouvrait l'ensemble de l'Afrique du Nord et de l'Europe du Sud.

Je bus un peu d'eau, qui accepta de rester en place, même si je l'imaginai flotter sous l'aspect d'une sphère froide dans mon estomac. Je me concentrais sur ce phénomène lorsque je m'aperçus que Marygay pleurait en silence, en épongeant ses larmes flottantes avec son

avant-bras et ses doigts.

Je crus qu'elle pleurait à cause de Pierson, et j'allais essayer de la reconforter.

— La même chose, dit-elle d'un ton tendu. Rien. Comme sur Majeur.

— Peut-être qu'ils...

Je ne trouvais rien à dire. Ils étaient morts, ou disparus. Tous. Dix milliards.

Antres-906 s'était extrait de sa boîte et flottait derrière moi.

— Il fallait s'y attendre, dit-il, car nous n'avions vu à Centrus aucun signe indiquant qu'ils y étaient venus. (Il produisit un son étrange, comme une colombe à la voix enrouée.) Je dois contacter l'Arbre Global.

Marygay le dévisagea un long moment.

— Où est votre Arbre ?

— Partout, bien sûr. Comme un téléphone.

— Bien sûr, répondit-elle en défaisant sa ceinture et en flottant hors de son siège.

— Eh bien, allons aider les gens à se lever et à se préparer, et puis nous irons voir ce qui se passe là en bas.

Nous « enterrâmes » Jacob Pierson dans l'espace. C'était un genre de musulman, aussi Mohammed Ten prononça-t-il quelques mots avant que Marygay ne presse le bouton qui ouvrait les serrures extérieures pour l'envoyer dans le vide. Il s'agissait d'ailleurs d'une crémation différée, car nous étions dans une orbite assez basse pour que la friction puisse enflammer son corps.

Nous atterrîmes à Cap Kennedy, loin sur une bande de terre, un terrain spécialement prévu pour les voyageurs qui arrivaient en provoquant une pluie de rayons gamma. Un transport de personnel lourdement blindé s'avança à notre rencontre.

Trente minutes plus tard, le radiomètre nous laissa partir. Il faisait une chaleur étouffante et l'air était lourd de parfums salés. Le vent soufflait en se précipitant dans les marais de mangrove et faisait voler nos vêtements tandis que nous descendions la passerelle d'un pas incertain. Au bas des marches flottait une odeur de métal brûlé et le sol cliquetait tranquillement sous l'effet de la contraction.

— Tout est si calme, remarqua Alysa.

— Ce type d'endroit est toujours calme, dit Po, entre les lancements et les atterrissages. Je crains que le reste du spatioport ne soit bien calme, lui aussi. Comme le nôtre.

Le sol métallique dégageait encore de la chaleur, et peut-être aussi quelques particules alpha. C'était pourtant merveilleux de respirer de l'air ; après quelques inspirations profondes, je me sentais un peu étourdi.

— Qui êtes-vous ? gronda le transport de personnel en langue Standard. D'où venez-vous ?

Marygay répondit en anglais.

— Parlez anglais. Nous sommes un groupe de citoyens de Majeur, une planète de Mizar.

— Êtes-vous venus faire du commerce ?

— Nous sommes venus, tout simplement. Emmenez-nous voir quelqu'un.

Une double porte s'ouvrit sur le côté de l'engin.

— Je peux vous emmener au spatioport. Je n'ai pas de roues, et ne peux conduire sur route.

Nous entrâmes et quatre grandes vitres devinrent transparentes. Une fois que nous fûmes installés, la porte se referma et l'engin recula, vira, puis bondit en avant vers l'autre bout de la

piste, en avançant à bonne allure. Il marchait sur douze jambes articulées.

— Pourquoi n'avez-vous pas de roues ? demandai-je d'une voix que l'avance cahotante de l'engin faisait trembler.

— J'ai des roues. Je ne les ai pas mises depuis longtemps.

— Y a-t-il quelqu'un dans le spatioport ? demanda Mohammed.

— Je ne sais pas. Je n'y suis jamais entré.

— Y a-t-il des gens sur Terre ? demandai-je.

— Ce n'est pas une question à laquelle je peux répondre. (Il s'arrêta si brusquement que Matt et moi, qui faisons face à la piste, mais n'avions pas bouclé nos ceintures, faillîmes être éjectés de nos sièges.) Vérifiez que vous avez tous vos bagages. Attention en sortant. Passez une bonne journée.

Le bâtiment principal du spatioport était une énorme structure dépourvue de lignes droites. Tout en vastes paraboles et en courbes reliant des niveaux différents, avec des facettes qui évoquaient un métal martelé et brillant. Le soleil levant se reflétait, orange, sur une centaine de surfaces étincelantes.

Nous nous dirigeâmes d'un pas hésitant vers une porte qui portait l'indication « DIJHA/ARRIVÉES », et qui, pour une raison inconnue, s'ouvrait par le haut. Le passage me fit l'angoissante impression de mettre le cou dans une guillotine. Les autres se hâtèrent, eux aussi.

L'endroit n'était pas si tranquille, après tout. Il y avait un bruit apaisant, comme une modulation de bruit blanc, qui puisait à un rythme plus lent que des battements cardiaques, avec une sorte de carillon, à peine perceptible.

Le sol était jonché de vêtements.

— Eh bien, dit Po, je suppose que nous pouvons faire demi-tour et rentrer chez nous.

Antres-906 émit une sorte de sifflement que je n'avais jamais encore entendu, et il fit tourner sa main gauche en un mouvement circulaire continu.

— Je comprends votre besoin d'humour, mais nous avons beaucoup à faire, et cela peut être dangereux. (Il se tourna vers Marygay.) Capitaine, je suggère qu'au moins l'un d'entre vous aille chercher une tenue de combat dans le vaisseau.

— Bonne idée. William ? Tu peux aller en chercher une ?

Je repartis dans la direction de la porte des arrivées, qui refusa bien sûr de s'ouvrir. Il y avait une autre porte marquée « MOSCH/TRANSPORT » à une centaine de mètres plus loin. Lorsque je la franchis, le transport de personnels apparut et se mit à babiller.

— J'ai oublié quelque chose, lui dis-je. Emmenez-moi au vaisseau.

Autrefois, le fait d'enfiler une tenue était un exercice communautaire assez spectaculaire. Le vestiaire était équipé de harnais pour un nombre de soldats pouvant aller jusqu'à quarante ; il fallait se déshabiller et plaquer son dos contre la tenue, brancher la tuyauterie et la laisser se refermer autour de vous avant de sortir. Une compagnie entière pouvait s'équiper et, en théorie du moins, être présente au combat à l'extérieur en deux minutes.

En l'absence de harnais et sans matériel, et si la tenue n'est pas adaptée à vos mesures, le processus n'est ni rapide ni spectaculaire. Il faut se contorsionner et s'arranger pour tout mettre en place avant de réussir à la fermer. Quand elle refuse de se fermer, il faut revenir en arrière de quelques étapes et tout recommencer.

Il me fallut presque quinze minutes. Je descendis la passerelle, plutôt maladroit au début. Les portes de l'engin de transport s'ouvrirent.

— Merci, dis-je, mais je crois que je vais marcher.

— Ce n'est pas autorisé. C'est dangereux.

— *Je suis* dangereux, dis-je en résistant à l'envie de lui arracher quelques pattes, juste pour voir ce qui se produirait. Au lieu de cela, je me mis à courir en profitant de l'amplification de force de la tenue pour effectuer de grands sauts. Ce n'était pas aussi doux et évident que dans mes souvenirs, mais c'était rapide. Je me retrouvai à la porte du spatioport en moins d'une minute.

La porte refusait de s'ouvrir, car elle croyait que j'étais une machine. Je fonçai droit devant. Le verre renforcé devint opaque, s'étira et se déchira comme un morceau de tissu.

Marygay se mit à rire.

— Tu aurais pu frapper !

— C'est comme ça que je frappe, dis-je. (Ma voix amplifiée résonnait dans le hall immense. Je baissai le volume.) Nos étranges créatures sont-elles parties retrouver leurs Arbres ? demandai-je en constatant l'absence du shérif et du Tauran.

Marygay hochait la tête.

— Ils nous ont demandé d'attendre ici. Comment te va la tenue ?

— Je ne sais pas encore. Les amplificateurs de force des jambes fonctionnent. Ça marche très bien sur les portes.

— Pourquoi ne pas sortir pour vérifier tous les équipements ? Elle est plutôt ancienne.

— Bonne idée.

Je passai par le trou que j'avais creusé et jetai un coup d'œil autour de moi afin de trouver une cible. De quoi n'aurions-nous pas besoin par la suite ? Je posai les yeux sur un distributeur de fast-food et lui commandai des frites à l'aide de mon doigt-laser. Il s'enflamma et explosa de façon tout à fait satisfaisante. Je lui lançai une grenade et le souffle de l'explosion éteignit le feu en dispersant les débris.

Le transport de personnels apparut, accompagné d'un petit robot équipé de lumières bleues clignotantes. L'inscription « Police du stationnement » était marquée devant et derrière lui.

— Vous êtes en état d'arrestation, tonna-t-il d'une voix de stentor. Veuillez vous rendre sans opposer de résistance. (Sa phrase fut suivie d'une sorte de gazouillis, à la limite des ultrasons.) Veuillez vous rendre sans opposer de résistance.

— Bien sûr.

J'enclenchai une roquette équipée d'une tête qui s'appelait EMP, un sigle dont nous n'avons pas l'habitude. Je supposai que cela voulait dire « Explosif de Moyenne Puissance », et je tirai. En effet, elle vaporisa le robot en laissant un cratère de deux mètres de diamètre, tandis que le transport de personnel se trouvait renversé dans la foulée.

Il se rétablit en se balançant jusqu'à ce qu'il puisse se tenir sur ses pattes d'araignée.

— Ce n'était pas nécessaire d'agir ainsi, dit-il. Vous auriez pu vous expliquer. Vous avez sans doute un motif pour expliquer cette destruction arbitraire de la propriété d'autrui.

— Je m'entraîne au tir sur cible ; cette tenue de combat est très ancienne, et je voulais vérifier son fonctionnement.

— Très bien. Vous avez terminé ?

— Pas vraiment. (Je n'avais pas essayé les armes nucléaires.) Mais pour les autres systèmes, j'attendrai de disposer d'un peu plus de terrain dégagé.

— À l'extérieur du spatioport ?

— Tout à fait. Il n'y a rien ici d'assez petit pour être détruit.

L'engin marqua une pause, comme pour intégrer mes propos de façon conforme à son univers mental.

— Très bien. Je n'appellerai plus la police, sauf si vous détruisez quelque chose ici.

— Parole de scout.

— Pouvez-vous reformuler cela ?

— Je n'endommagerai rien ici sans vous en avertir à l'avance.

L'engin produisit un vacarme mécanique en piétinant le sol de ses nombreux pieds. Je suppose que son cerveau émettait des ordres contradictoires. Je le laissai faire le tri.

Le shérif revint vers le groupe en même temps que moi.

— L'Arbre Global n'a donné aucun avertissement, annonça-t-il. Rien ne laissait prévoir quoi que ce soit d'anormal.

— Tout s'est passé comme chez nous ? demanda Marygay.

Le shérif hocha la tête.

— Il se passe des choses plus complexes, dit-il, et l'Arbre essaie de comprendre ce qui est arrivé.

— Mais jusqu'ici, il n'a pas réussi, remarqua Po.

— Eh bien, désormais, il dispose de nouvelles informations ce qui nous est arrivé dans l'espace, et sur Majeur. Sur Tsogot également. Il pourra peut-être nous fournir une vision plus globale de la situation.

— L'Arbre pense-t-il par lui-même ? demandai-je. Sans que les gens se connectent à lui ?

— Il ne s'agit pas exactement de penser, mais de passer des informations au crible, de les simplifier pour son propre usage. Parfois, le résultat ressemble à la pensée.

Antres-906 était revenu.

— Je n'ai rien à ajouter, dit-il.

Peut-être aurions-nous dû faire demi-tour et rentrer. Commencer à reconstruire à partir de ce que nous avons. Le shérif et le Tauran auraient sans doute penché en faveur de cette solution, mais nous ne leur demandâmes pas leur avis.

— Je suppose que nous devrions aller dans une ville, proposa Marygay.

— Nous sommes juste à côté de ce qui était l'une des villes les plus importantes du pays, dit Cat, tout au moins en termes de superficie.

Marygay leva la tête.

— Le spatioport ?

— Non, je parle de quelque chose de *vraiment* grand. Disney !

CHAPITRE 29

Marygay et moi étions allés à Disney World, comme on l'appelait encore à l'époque, au début du XXI^e siècle, et c'était déjà immense. Ce que nous avons vu n'était plus maintenant qu'un élément parmi d'autres dans un patchwork de « lands » – comme Waltland, que l'on visitait en groupes, et où un simulacre du fondateur de l'endroit vous emmenait en découvrir les merveilles.

Le transport de personnel avait accepté gentiment de se munir de roues, et il nous conduisit aux abords de Disney en une vingtaine de minutes.

Le périmètre de Disney était formé d'un immense anneau où des parkings pour les visiteurs alternaient avec des zones d'habitations réservées à ceux qui y travaillaient.

On était censé se garer, bien entendu, et attendre qu'un bus Disney vous emmène à l'intérieur. Lorsque nous voulûmes passer par l'entrée, un joyeux robot représentant un personnage de dessin animé nous bloqua le passage et nous expliqua d'une voix à la fois forte et enfantine qu'il nous fallait être gentils et nous garer comme tout le monde. Il alternait l'anglais et le standard. Je lui conseillai d'aller se faire voir, et après cela, toutes les machines nous parlèrent en anglais.

Goofy était le robot de la troisième attraction par laquelle nous passâmes. Lorsque je sortis du véhicule en tenue de combat, il aboya « Ouah, ouah, mais qui voilà donc ? » Je le renversai d'un coup de pied, lui arrachai bras et jambes que je fis voler aux quatre vents. Il se mit à répéter, « Ouah ! Ouah ! Voilà qui est tout à fait... Ouah ! Voilà qui est... » ; je lui arrachai sa tête large d'un mètre et l'envoyai en l'air aussi haut que je le pus.

Les zones d'habitation du personnel étaient bloquées par des hologrammes qui ne fonctionnaient plus que partiellement. D'un côté, nous avons une jungle où jouaient de mignons bébés singes ; de l'autre, une foule de chiots dalmatiens qui gambadaient dans une maison de géant. Mais ils étaient en partie devenus transparents, et disparaissaient parfois pendant une fraction de seconde, révélant des rangées identiques d'immeubles en cages à lapins.

Nous arrivâmes à Westernland, une grosse ville poussiéreuse évoquant un Ouest préindustriel qui existait autrefois dans les films et les romans. Contrairement au spatioport, l'endroit n'était pas jonché de vêtements. C'était très propre, et l'on y trouvait une ambiance à la fois ordinaire et rêveuse, avec ces gens qui se promenaient en costumes d'époque. C'étaient des robots, bien sûr, et leurs costumes usés et effilochés laissaient apparaître des genoux et des coudes de plastique à travers leurs trous.

— Peut-être le parc était-il fermé lorsque c'est arrivé ? dis-je, même s'il était difficile de faire coller ma théorie avec les milliers de voitures garées à l'extérieur.

— Il était 13 h 10, heure locale, le 1^{er} avril, dit le shérif. C'était un mercredi. Cela est-il significatif pour vous ?

— Le 1^{er} avril, dis-je. Quelle plaisanterie !

— Les gens sont peut-être arrivés tout nus, suggéra Marygay.

— Je sais ce qui est arrivé aux vêtements, dit Cat en ouvrant la portière et en jetant un

morceau de papier chiffonné.

Un Mickey Mouse arrivant à hauteur du genou fit son apparition en sortant d'une trappe aménagée sur le côté d'un saloon. Il embrocha le papier avec un bâton et s'adressa à nous d'une voix grinçante lourde de réprimandes, en agitant l'index.

— Pas de désordre, garnements ! Pas de désordre ! Si l'on jette ses affaires partout, on ne retrouve plus rien !

Le transport était à nouveau sur ses orteils, afin de manœuvrer plus facilement dans les rues étroites, et il marchait sur la pointe des pieds à travers cet étrange pays de saloons, de salles de danse, de quincailleries et de maisons victoriennes désertes, chacun avec son défilé de robots miteux qui s'affairaient partout. Là où il y avait des trottoirs de bois, les robots avaient laissé une traînée claire de deux centimètres de profondeur.

Il y avait des robots en panne figés en plein mouvement, et à deux reprises, nous tombâmes sur des tas entiers de robots hors d'usage, leurs jambes fendant l'air, là où l'un d'eux s'était arrêté, avant que les autres ne viennent trébucher sur lui. Ce n'étaient pas de vrais robots, mais de simples modèles mécaniques. Marygay se souvenait du terme anglais « *audioanimatronics* », et Cat confirma que deux siècles après l'époque où nous étions sur Terre, la vieille technologie avait été réintroduite, par nostalgie, ou par humour.

S'il y avait là un anachronisme universel, c'était sur les toits, dont le versant sud était recouvert de panneaux solaires. Un autre anachronisme, plus prosaïque, résidait dans le fait que tous les bâtiments, y compris les églises, proposaient quelque chose à vendre.

Au moins, cela rendait la recherche de nourriture et d'un abri plus commode. Il y avait assez de produits surgelés ou en conserve pour plusieurs vies, et dont la majeure partie était plus intéressante que nos rations de survie, bien que moins nourrissante.

Nous décidâmes de passer la nuit au « Molly Malone Wayside Inn ». Marygay et moi fûmes surpris de découvrir, derrière le bureau de l'accueil, une liste de prix des services sexuels. Selon Cat, tout ce que l'on pouvait obtenir, c'étaient des robots. De beaux robots.

Mais c'est alors que le nôtre, le transport de personnel, nous offrit une surprise de son cru. Nous sortîmes du « Molly Malone Wayside Inn » pour aller chercher nos sacs, et ils étaient là, impeccablement alignés sur le trottoir.

Et derrière eux, au lieu d'une machine, se tenait un cow-boy à la rude beauté. Il ne ressemblait pas aux autres robots fatigués, mais il ne paraissait pas non plus tout à fait humain. Il était trop grand, et mesurait environ deux mètres vingt. Il laissait sur le sol de profondes empreintes de pas, et lorsqu'il monta sur le trottoir, celui-ci émit des craquements alarmants.

— Je ne suis pas vraiment un engin de transport, nous dit-il. Je ne suis pas du tout une machine. C'était seulement pratique de ressembler et d'agir comme tel, au spatioport.

Il parlait avec un accent traînant qui me rappelait de vagues souvenirs de mon enfance, et le déclic se fit soudain dans mon esprit : il ressemblait à l'acteur John Wayne. Mon père adorait ses films, alors que ma mère le méprisait.

Tout en parlant, il se roula un épais joint de tabac.

— Je peux me transformer à nouveau en engin de transport, ou en n'importe quel organisme ou machine de la taille la plus pratique.

La Tauran prit la parole.

— Veuillez nous faire une démonstration.

Il haussa les épaules et produisit une grande allumette de bois qu'il alluma sur la semelle de

l'une de ses bottes. Nous sentîmes une odeur de dioxyde de soufre et, lorsqu'il tira une bouffée, le parfum acre du tabac. Je n'avais rien humé de semblable depuis trente ans, ou mille trois cents. On appelait cela des cigarettes, autrefois.

Il fit trois pas de géant, devint flou, puis reprit la forme de l'engin de transport, mais il conserva les couleurs de son jean et de son gilet de cuir, et il tenait la cigarette rougeoyante dans une main humaine qui sortait du sommet du véhicule.

Puis il se transforma encore une fois, pour devenir alors un Tauran géant, qui tenait toujours la cigarette. Il adressa la parole à Antres-906 dans un tauran rapide, puis reprit l'allure de John Wayne. Il aspira une dernière bouffée et écrasa son mégot entre le pouce et l'index.

Aucun d'entre nous ne trouva quelque chose de sensé à dire, aussi me décidai-je pour ce qui paraissait le plus évident :

- Vous êtes une sorte d'extraterrestre.
- Non. Non, rien de semblable. Je suis né sur Terre il y a environ neuf mille ans. C'est *vous* qui êtes des créatures d'une autre planète.
- Une créature capable de changer de forme... murmura Marygay.
- Tout comme vous changez de vêtements. Pour moi, ma forme est toujours la même, dit-il en tordant sa jambe en un angle improbable et en examinant sa semelle. Vous n'avez pas de nom pour nous désigner, mais vous pouvez nous appeler Omni. Les Omni.
- Combien êtes-vous ? demanda Po.
- Combien vous en faut-il ? Cent, mille ? Je pourrais me changer en une troupe de scouts ou de guides, tant que leur masse n'excède pas deux tonnes. Ou une horde de sauterelles, mais ce n'est pas une mince affaire que de toutes les regrouper.
- Et ces gens sont sur Terre depuis neuf mille ans, commença Max.
- Vous pourriez aussi bien dire quinze mille, et nous ne sommes pas des *gens*. La plupart du temps, nous ne ressemblons même pas à des gens. J'ai été une sculpture de Rodin dans un musée pendant plus d'un siècle. Ils n'ont jamais réussi à comprendre comment les « voleurs » m'avaient fait franchir la porte.

Il se mit à rire, et John Wayne se sépara par le milieu, puis prit l'apparence de deux gardiens de musée en uniforme, une jeune femme de petite taille et un gros homme âgé.

Ils parlèrent en parfaite synchronisation :

- Lorsque je fais quelque chose de ce genre, je suis un véritable « esprit collectif », comme voudraient l'être *Homme* et *Tauran*. Cela peut être utile, mais c'est parfois déroutant.

Les deux silhouettes s'effondrèrent pour former un amas de centaines de cafards. Deux Mickey Mouse s'approchèrent, et les cafards se regroupèrent pour se reformer en John Wayne qui, d'un coup de pied, envoya voler l'un des robots sur le toit du « Molly Malone ».

- Comment faites-vous cela ? demandai-je.
- C'est une question de pratique, de coordination entre le pied et le regard.
- Non, je voulais dire, comment faites-vous pour changer ainsi d'apparence ? Il est impossible de prendre des molécules de métal et de les changer en matériau organique !
- Je suppose que c'est possible, répliqua-t-il, puisque je le fais tout le temps.
- Ce que je veux dire, c'est que cela est en contradiction avec les lois de la physique.
- Non, ce n'est pas le cas. C'est votre version des lois de la physique qui est en contradiction avec la réalité.

Je commençais à avoir l'impression vertigineuse de me retrouver dans le Pays des Merveilles d'Alice. Lewis Carroll était-il l'une de ces créatures ?

— Voyons les choses autrement, poursuivit-il. Comment transformez-vous la nourriture en chair ? En mangeant.

Je réfléchis une seconde.

— Le corps dissocie la nourriture en éléments plus simples. Des acides aminés, des hydrates de carbone. Les éléments qui ne sont pas brûlés pour fournir de l'énergie peuvent se transformer en chair.

— C'est *votre* opinion, rétorqua-t-il. J'avais un ami, il y a une dizaine de milliers d'années, pas loin d'ici ; selon lui, on pouvait prendre une partie de l'esprit de l'animal ou de la plante que l'on mangeait, et elle devenait partie intégrante de votre propre esprit. Cela expliquerait toutes sortes de maladies.

— C'est très poétique, dis-je, mais vous avez tort.

— Tout comme vous. Vos idées sur ce qui est poétique et sur ce qui est vrai sont différentes des nôtres.

— Très bien, alors dites-moi comment vous faites tout cela.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Lorsque je suis né, j'étais déjà capable de le faire, tout comme vous étiez capable de métaboliser. Mon ami indien Timicuan en était aussi capable que vous, même s'il le décrivait différemment.

— En neuf mille ans, vous n'avez jamais essayé de comprendre comment votre corps fonctionnait ?

— Tout le monde n'est pas scientifique. (Il passa de John Wayne à la forme d'un homme dont j'avais entendu parler à l'école, un sculpteur qui s'était spécialisé dans la sculpture corporelle. Il avait quatre doigts d'un côté, six de l'autre, et un œil sensible à la chaleur planté au milieu du front.) Je suis plutôt un historien.

— Vous avez vécu avec les humains depuis la préhistoire, et personne ne s'est jamais douté de rien ?

— Nous ne sommes pas très doués pour conserver des archives, répondit-il, mais je pense qu'au début, nous étions très tolérants quant à nos natures réciproques, et nous coexistions. À un moment donné, quand vous avez eu le langage et une forme de société, nous avons commencé à nous cacher.

— Ainsi, vous êtes devenus des mythes.

— Oui. Et je peux faire un loup-garou très convaincant. Je pense que les humains nous ont parfois pris pour des anges ou des dieux. De temps à autre, je peux être un véritable humain, et paraître vieillir ; mais je trouve ça ennuyeux et déprimant.

— Avez-vous été *Homme* également ? demanda le shérif. Vous êtes-vous branché à l'Arbre ?

— Ce n'est pas aussi compliqué que vous pourriez le croire. Je contrôle fort bien l'organisation de mes neurones. L'Arbre est incapable de me distinguer d'un humain, et vous autres n'êtes rien d'autre que des humains, avec un trou dans le crâne et des idées bizarres. (Il reprit l'apparence de John Wayne, et poursuivit avec l'accent traînant de l'acteur.) Une belle bande de cocos, si vous vouiez mon avis !

— Êtes-vous la cause de ce qui s'est passé ? (Le shérif et l'Omni formaient un tableau étrange parmi nous : deux hommes plus grands que tous les autres, pistolet sur la hanche.) Vous les avez fait disparaître ?

L'Omni secoua la tête d'un air triste.

— J'ignore ce qui s'est passé. J'étais dans un ascenseur avec deux personnes, deux *Homme*, et ils ont tout simplement disparu. Il y a eu un petit bruit, « *pop* », et leurs vêtements sont tombés sur le plancher. Les portes de l'ascenseur se sont ouvertes, et j'ai roulé à l'extérieur (j'avais pris la forme d'un chariot de nourriture) ; l'immeuble (un immeuble de bureaux) était vide, à part les vêtements. J'ai entendu un vacarme dehors, à cause des milliers d'accidents de la circulation. Un flotteur s'est écrasé en passant par une fenêtre holo ; j'ai pris une forme humaine et je suis descendu au sous-sol en attendant que les choses se calment.

— Où étiez-vous à ce moment-là ?

— Dans le secteur de Titusville, qui fait partie de l'administration du spatioport. Nous sommes passés par là en venant ici. (Il se changea en une statue géante d'Albert Einstein et s'assit par terre, jambes croisées, les yeux à notre niveau.) C'était d'ailleurs une coïncidence assez pratique, car je me serais de toute manière dirigé vers le spatioport, pour attendre quelqu'un qui vienne m'expliquer ce qui s'était passé.

— Nous n'en savons pas plus que vous, dit Marygay.

— Vous connaissez les circonstances de ce qui s'est passé chez vous. Peut-être qu'ensemble, nous pourrions y voir plus clair, dit-il en regardant vers l'est. Votre vaisseau est un chasseur démodé, de la classe *Sumi*, et son système de communications possède des sécurités qui l'ont empêché de m'en apprendre beaucoup. Je sais que vous venez de Majeur *via* le collapsar Aleph-10. Le vaisseau sait aussi que vous, et le Tauran, étiez ailleurs avant, mais il ne dit pas où.

— Nous étions au milieu de nulle part, dis-je, à un dixième d'année-lumière de Majeur. Nous avons pris un croiseur réformé et nous pensions partir à dix mille années-lumière...

— Je me souviens ; je l'avais appris par l'Arbre. Je pensais que la demande avait été refusée.

— On peut dire que nous nous en sommes emparés, dit Marygay.

Einstein hocha la tête.

— C'est ce que suggéraient certains. Ils ajoutaient qu'ils auraient dû vous laisser poursuivre votre projet, pour éviter toute violence.

— L'un de *moi* a été tué, dit le Tauran.

Il y eut un silence gêné. L'Omni dit quelque chose au Tauran, qui lui répondit, « C'est vrai ».

— Nous avons parcouru environ un dixième d'année-lumière, dis-je, lorsque l'antimatière qui nous servait de carburant s'est brusquement évaporée.

— Évaporée ? Et vous avez une explication *scientifique* pour ça ? (Einstein cligna d'un œil ; il venait d'ailleurs de s'en créer un troisième.)

— Non. Le vaisseau suggérait un phénomène de substitution virtuelle de particules, mais pour autant que je puisse le savoir, cela ne semblait pas coller. En tout cas, nous nous sommes débrouillés pour revenir tant bien que mal à bord de ces chasseurs *Sumi* réformés, et nous avons découvert que tout le monde avait disparu. Nous nous sommes aperçus, en opérant les corrections pour tenir compte de la simultanéité relativiste, qu'ils avaient disparu en même temps que notre antimatière.

Nous avons pensé que le fait d'être partis de Majeur nous avait sauvés, mais la même chose est arrivée ici aussi.

— Peut-être en étiez-vous la cause, dit l'Omni en caressant son énorme moustache.

— Comment ?

— Vous avez vous-même avancé l'argument : si deux choses improbables se produisent en

même temps, elles doivent être liées. L'une a peut-être causé l'autre.

— Non. Si le fait d'embarquer un groupe de gens dans un vaisseau et d'accélérer causait des phénomènes impossibles, nous l'aurions remarqué depuis longtemps.

— Mais vous n'alliez nulle part. Sauf dans le futur.

— Je ne pense pas que l'univers se soucie de nos intentions.

— Encore votre système de croyance, dit Einstein en riant. Vous utilisez le mot impossible pour décrire des événements qui ont *effectivement* eu lieu, vous le savez.

— Tu dois admettre qu'il n'a pas tort, commenta Cat, amusée.

— Très bien, mais une autre chose qui est anormale, c'est que *vous et les vôtres*, vous soyez encore ici, alors que tous les humains et les Taurans ont disparu. Peut-être est-ce *vous* qui avez causé tout cela.

Il se changea en un immense guerrier Peau-rouge à la nudité impressionnante, sans doute un Timicuan, le corps couvert de tatouages sophistiqués, et qui dégageait un parfum de bouc mouillé.

— Voilà qui est mieux raisonné, mais je demanderai aux autres s'ils connaissent cette histoire de substitution de particules. Certains d'entre eux connaissent les sciences.

— Pouvez-vous communiquer avec eux, par télépathie, par exemple ?

— Non, à moins qu'ils ne se trouvent dans ma ligne de vision. C'est ainsi que j'ai parlé avec votre vaisseau. Nous avons l'habitude de nous appeler mutuellement, mais la plupart des systèmes ne fonctionnent plus. Désormais, nous laissons des messages sur l'Arbre.

— Nous devrions nous aussi vérifier l'Arbre, dit le shérif, Antres et moi.

— Surtout l'Arbre tauran, dit le guerrier. Nous pouvons nous y brancher, mais une grande partie est trop compliquée.

— J'ai bien peur que cela ne soit trop compliqué pour moi aussi, dit Antres-906. Je viens de Tsogot. Nous sommes en contact avec la Terre, ou nous l'étions, mais nos cultures ont suivi des voies divergentes depuis des siècles.

— Cela pourrait être utile, dit le guerrier en se changeant en vieillard à l'air affable. Une perspective doublement étrangère.

Il sortit un paquet de cigarettes bleu et en alluma une, enveloppée de papier jaune, dont l'odeur était encore plus corrosive que celle de la précédente. Je fis un tri parmi les images familières de grands-pères, et je découvris qu'il s'agissait de Walt Disney.

— Pourquoi tant de vos images viennent-elles du xxe siècle ? demandai-je. Pouvez-vous lire dans nos esprits, à Marygay et à moi ?

— Non, cela m'est impossible. C'est seulement une époque que j'aime bien – la fin de l'innocence, avant la Guerre Éternelle. Tout est devenu compliqué après cela. (Il prit une bouffée profonde de sa cigarette et ferma les yeux, la savourant visiblement.) Ensuite, tout est devenu trop simple, si vous voulez mon avis. Nous attendions tous plus ou moins de savoir ce qu'allait donner cette histoire d'*Homme*.

— Si elle a duré si longtemps, c'est parce qu'elle fonctionnait, dit doucement le shérif.

— Les colonies de termites fonctionnent, dit Disney, mais elles ne fournissent pas une conversation très passionnante. Vous, les Taurans, ajouta-t-il en se tournant vers Antres, vous avez accompli beaucoup plus, ou tout au moins des choses plus intéressantes, avant de posséder un esprit collectif. Je suis allé une fois sur Tsogot, en tant que xénosociologue, et j'ai étudié votre histoire.

— La question est devenue purement académique, dis-je, à la fois pour *Homme* et pour *Tauran*. S'il n'y a plus de collectivité, il n'y a plus d'esprit collectif.

Le shérif secoua la tête.

— Nous revivrons, de même que vous. La plupart des ovules et des spermatozoïdes dont nous disposons sont ceux *d'Homme*.

— Vous partez du principe que tous les autres sont morts, dit Disney, mais tout ce que nous savons, c'est qu'ils ont disparu.

— Ils se sont tous retrouvés dans quelque énorme camp de nudistes de l'espace, dis-je.

— Nous n'avons aucune preuve, ni dans un sens ni dans l'autre. Votre groupe est ici, de même que le nôtre. Les Omni qui se trouvent sur la Lune, sur Mars, et dans des vaisseaux, font tous état de la disparition des humains et des Taurans, mais aucun de nous n'a disparu, pour autant que je sache.

— D'autres vaisseaux ? demanda Stephen.

— C'est la raison pour laquelle j'attendais à Cap Kennedy. Il y en a vingt-quatre à une distance d'un saut collapsar de Stargate. Deux devraient déjà être revenus, mais deux drones sont rentrés, porteurs de messages de routine.

— Pourquoi pensez-vous que les Omni ont été épargnés ? interrogea Marygay. Parce que vous êtes immortels ?

— Oh, nous ne sommes pas immortels, ou alors à la manière d'une amibe, dit-il en souriant. Si vous m'aviez pris pour cible ce matin, plutôt que ce distributeur de hot-dogs, vous auriez sans doute causé assez de dégâts pour me tuer.

— Je suis navré...

— Vous pensiez que j'étais une machine. Mais non, sauf en ce qui vous concerne, ce phénomène semble opérer un tri entre les espèces. Les humains et les Taurans disparaissent ; les oiseaux, les abeilles et les Omni restent.

— Et ce qui nous différencie, dit Cat, c'est le fait que nous tentions de nous échapper.

— Supposez un instant, répondit Disney en haussant les épaules, que l'univers se soucie effectivement de vos intentions. Vos projets ne seraient pas passés inaperçus.

C'en était un peu trop pour moi.

— Et l'univers aurait été fâché au point de détruire dix milliards d'humains et de Taurans !

Anita se mit à gémir doucement.

— Quelque chose... quelque chose ne va pas.

Elle se tenait debout, droite, le dos arqué, et ses yeux s'arrondissaient en enfant. Son visage grossit. Le tissu de ses vêtements se tendit et les coutures commencèrent à craquer.

Puis elle explosa : un horrible bruit mouillé, et nous fûmes soudain couverts de sang et de chair ; un morceau d'os vint me frapper avec force à la mâchoire.

Je regardai l'Omni. Il était encore Disney, maculé lui aussi de sang, puis son image vacilla, oscillant entre Disney et une apparition qui semblait tout entière faite de crocs et de griffes – puis il redevint le bon vieil Oncle Walt, tout propre.

La plupart d'entre nous, moi compris, nous assîmes. Chance et Steve tombèrent presque. Là où se tenait Anita quelques secondes plus tôt, il ne restait qu'une paire de bottes avec une paire de tiges osseuses trempées de sang.

— Ce n'est pas moi qui ai fait cela, déclara Disney.

Le shérif sortit son arme.

— Je ne vous crois pas.

Il tira à bout portant, droit au cœur.

CHAPITRE 30

Les instants suivants furent monstrueux. Les petits robots sortirent en glissant sur leurs roues pour nettoyer – Mickey, Donald et Minnie, chantant des hymnes réprobateurs en piquant et aspirant les restes épars d'une femme que j'avais connue pendant la moitié de ma vie. Lorsqu'ils s'avancèrent pour enlever ses bottes, qui étaient tout ce qui restait d'elle et qui avait encore un caractère individuel, je suivis l'exemple de l'Omni et envoyai voler les robots à coups de pied. Le shérif me vit faire et me prêta main-forte.

Nous ramassâmes chacun une botte ensanglantée.

– Il doit bien exister un moyen de procéder à des funérailles, dit-il.

Disney s'assit, les mains serrées sur la poitrine.

– Si vous cessez de me tirer dessus, je peux vous aider.

Le teint crayeux, il ferma les yeux, et pendant un moment on aurait pu croire qu'il allait s'effondrer, raide mort. Pourtant, il se transforma, lentement, membre par membre, et devint un Noir de bonne taille en vêtements de travail, une pelle à la main. Il se remit sur pied avec une raideur exagérée.

– Vous avez fréquenté ces gens normaux trop longtemps, dit-il d'une voix grave à la Louis Armstrong. Vous êtes censé faire taire vos ressentiments. (Il frappa un robot d'un coup de pelle, puis il s'en servit pour désigner un bosquet de palmiers.) Emmenons-la dans ce coin-là, pour qu'elle y repose. Rentrez et nettoyez-vous, ajouta-t-il en s'adressant aux autres. Nous allons nous occuper du reste.

Il souleva la pelle et se dirigea vers les palmiers.

– Ne faites plus cela, dit-il en passant devant le shérif. C'est douloureux.

Le shérif et moi le suivîmes, chacun portant notre triste relique. Il ne fallut à l'Omni qu'une minute pour creuser un grand trou carré.

Nous enfouîmes les bottes dans le trou ; il le reboucha et tassa doucement la terre.

– Avait-elle une religion ?

– Orthodoxe, répondis-je.

– Je peux faire ça, répondit-il.

Il avala la pelle et se transforma en un grand prêtre vêtu d'une aube noire avec un capuchon, un crâne tonsuré, et une lourde croix qui se balançait à son cou au bout d'une chaîne. Il prononça quelques mots en latin et fit le signe de croix sur la tombe.

Toujours sous l'apparence du prêtre, il revint avec nous au « Molly Malone », où plusieurs personnes étaient assises sur des chaises de jardin ou sur un rocking-chair. Stephen pleurait sans pouvoir s'arrêter, Marygay et Max à ses côtés. Lui et Anita avaient eu un fils, mort dans un accident à neuf ou dix ans. Ils s'étaient ensuite éloignés l'un de l'autre, mais en restant amis. Rii lui apporta un verre d'eau et un comprimé.

– Rii, dis-je, si c'est un genre de tranquillisant, j'en prendrais bien un aussi. Je me sentais prêt à exploser, de chagrin et de confusion.

Elle jeta un coup d'œil au flacon.

– Ce n'est pas un médicament très puissant. Qui en veut un ?

Je crois que tout le monde en prit, sauf Antres-906 et le « prêtre ». Marygay et moi montâmes au premier étage pour trouver un lit, puis nous nous effondrâmes dans les bras l'un de l'autre.

Le soleil était presque couché lorsque je m'éveillai. Je quittai le lit le plus discrètement possible et découvris que la plomberie du « Molly Malone » fonctionnait encore, et fournissait même de l'eau chaude. Marygay se leva pendant que je me lavais, et nous descendîmes ensemble.

Stephen et Matt se livraient à une activité bruyante dans la salle à manger de l'établissement. Ils avaient bougé plusieurs tables pour les raccorder, et installé des assiettes en plastique, des fourchettes, et quelques boîtes de plats cuisinés.

— Ô leader sans crainte, dit Matt, à toi l'honneur d'ouvrir la première boîte.

Je n'avais pas vraiment envie de manger, alors que j'aurais dû me sentir affamé. J'en pris une sur laquelle était écrit « Chili » en lettres rouge vif, avec une image représentant Donald se tenant la gorge, tandis que des flammes sortaient de son bec. J'ôtai le fond de la boîte et le système autochauffant fonctionna ; le chili se mit à grésiller et à emplir la pièce d'une agréable odeur.

— Il est encore comestible, dis-je en soufflant sur une bouchée. (C'était fade, sans aucun goût de viande.) Ça a l'air d'aller.

Les autres ouvrirent leurs boîtes, et bientôt, la salle à manger dégageait des parfums de cafétéria. Cat et Po descendirent, suivis de Max. Nous mangeâmes nos petits plats dans un silence accablé, à part quelques salutations murmurées. Po dit les Grâces avant d'ouvrir sa boîte.

Je ne terminai pas la mienne.

— Allons voir à quoi ressemble le coucher de soleil, dis-je en me levant de table.

Marygay et Cat m'accompagnèrent.

À l'extérieur, Antres-906 et l'Omni, qui ressemblait toujours à un prêtre, conversaient à grand renfort de glapissements et de croassements, près de l'endroit où était morte Anita.

— Vous discutez pour savoir qui sera le prochain ? demanda Cat en regardant le prêtre.

Il leva les yeux, stupéfait.

— Comment ?

— Qui était la cause de sa mort, sinon vous ?

— Ce n'était pas moi. Je pourrais me faire la même chose, si je voulais mourir, mais pas à quelqu'un d'autre.

— Vous ne *pourriez* pas, ou vous ne *voudriez* pas ?

— Je ne pourrais pas. Physiquement impossible, pour dire les choses clairement... et pour employer votre système de croyance.

— Alors, que s'est-il passé ? Les gens n'explorent pas ainsi !

L'Omni s'assit au bout de la véranda, jambes croisées, les doigts entrelacés sur ses genoux, le regard tourné vers le coucher de soleil.

— Et voilà que vous recommencez. Les gens explosent, vous l'avez vu ! Quelqu'un a explosé, en tout cas.

— Cela aurait pu être n'importe lequel d'entre nous, dit Marygay d'une voix qui tremblait. Nous pourrions tous mourir ainsi, les uns après les autres.

– Nous pourrions, en effet, et moi aussi, mais j’espère qu’il s’agissait seulement d’une expérimentation. D’un test.

– Quelqu’un qui nous testerait ?

Je me sentais étourdi et j’essayais de contrôler ma nausée. Je m’assis prudemment sur le sol de la véranda.

– C’est toujours le cas, dit le prêtre. Vous n’avez jamais ressenti cette impression ?

– Une métaphore, dis-je.

Il fit un geste, comme pour balayer mes propos.

– De même que tout ceci est métaphore. Les Taurans comprennent ça mieux que vous.

– Ce n’est pas le cas, dit Antres-906. C’est quelque chose que je ne parviens pas à appréhender.

– *Ceux qui n’ont pas de nom...* dit le prêtre, en ajoutant un mot tauran que je ne compris pas.

Antres leva la main à sa gorge.

– Bien sûr, dit-il. Mais le... vous avez dit *Ceux qui n’ont pas de nom* ? Ce n’est pas vrai au sens littéral. Il s’agit d’un terme, d’un symbole, pour parler de... Je ne sais pas comment le dire. La vérité derrière les apparences, le destin, peut-être ?

Le prêtre toucha sa croix, qui devint un cercle avec deux jambes ; c’était un symbole religieux tauran.

– Symbole, métaphore. *Ceux qui n’ont pas de nom*, à mon avis, sont plus réels que nous.

– Mais vous ne les avez jamais vus, jamais touchés, dis-je. Vous devinez seulement.

– Personne ne les a vus ni touchés. Vous n’avez jamais vu un neutrino, mais vous ne doutez pas de leur existence. Malgré des caractéristiques « impossibles ».

– Très bien. Mais vous pouvez prouver que les neutrinos sont là, ou que *quelque chose* est là, car sinon, la physique des particules ne serait pas valide. L’univers ne pourrait exister.

– Je vois qu’il est inutile d’insister. Vous n’aimez pas l’idée de l’existence de *Ceux qui n’ont pas de nom*, parce qu’elle a des relents de surnaturel.

Ce n’était pas faux.

– D’accord, mais pendant les cinquante premières – ou quinze cents premières – années de ma vie, et pendant des milliers d’années avant cela, on pouvait expliquer l’univers sans faire référence à ces mystérieux « *sans nom* ». C’est également vrai pour les Taurans, n’est-ce pas ? ajoutai-je en me tournant vers Antres-906.

– Globalement, oui. *Ceux qui n’ont pas de nom* sont réels, mais uniquement en tant que construction intellectuelle.

– Je vais vous poser une question déjà ancienne, dit le prêtre. Quelle chance y avait-il pour que les humains et les Taurans, évoluant de façon indépendante sur des planètes distantes de quarante années-lumière, atteignent un niveau technologique similaire, et soient assez semblables du point de vue psychologique, pour se livrer une guerre ?

– Beaucoup de gens se sont déjà posé la question, répondis-je en hochant la tête à l’adresse d’Antres-906, et beaucoup de Taurans aussi, j’imagine. Certaines personnes de mon futur, sous mon commandement, appartenaient à une secte religieuse qui expliquait tout cela. Quelque chose qui ressemblait à *Ceux qui n’ont pas de nom*.

– Mais vous avez une meilleure explication ?

– Il faut analyser ; s’ils s’étaient trouvés à un niveau prétechnologique, il n’y aurait pas eu

d'interaction entre nous. S'ils avaient eu des milliers d'années d'avance sur nous, il n'y aurait pas eu de guerre, ou alors, une guerre d'extermination, ajoutai-je tandis qu'Antres-906 émettait un son d'approbation. C'est en partie une coïncidence, mais pas tout à fait.

— Ce n'était pas du tout une coïncidence. Nous autres les Omni sommes allés sur les deux planètes avant même l'apparition du langage – *que nous vous avons donné* – chez les humains et chez les Taurans, et avant l'apparition de la technologie, que nous contrôlions.

Archimède, Galilée, Newton, c'était nous. À l'époque de vos parents, nous avons pris le contrôle de la NASA, pour retarder la conquête spatiale humaine.

— Et vous avez tiré les ficelles de la Guerre Éternelle ?

— Je ne le crois pas. Je pense que nous en avons seulement établi les conditions initiales. Si cela avait été conforme à vos natures, vous auriez pu coopérer.

— Vous vous êtes d'abord assuré que nos natures étaient guerrières, dit Marygay.

— Ça, je n'en sais rien, cela se passait bien avant mon époque, dit l'Omni en secouant la tête. Laissez-moi m'expliquer. Nous ne naissons pas comme vous. Ni comme vous, Antres-906. Je pense qu'il existe un nombre fixe d'Omni, environ une centaine, et lorsque l'un de nous meurt, un nouveau est appelé à la vie.

Vous avez vu comment je peux me séparer en deux ou plusieurs morceaux. Lorsqu'un nouvel Omni doit apparaître – lorsque l'un de nous meurt quelque part –, moi ou un autre Omni se séparera, et l'un restera séparé, tandis que l'autre deviendra un nouvel individu.

— Avec les connaissances et les souvenirs du « parent » ? demanda Rii.

— Si seulement ! Au début, vous êtes un double de votre « parent », mais au fur et à mesure que les mois et les années passent, tout cela s'estompe, remplacé par votre propre expérience. J'adorerais disposer d'une mémoire ancestrale de cent cinquante mille ans, mais je n'ai que le oui-dire transmis par d'autres de mon espèce.

— Y compris en ce qui concerne *Ceux qui n'ont pas de nom* ? demandai-je.

— C'est exact. À différentes périodes de ma vie, je me suis demandé s'il pouvait s'agir d'une illusion – une sorte de fiction que nous partagerions en commun. Comme une religion : ni vous ni moi ne pouvons prouver la non-existence de *Ceux qui n'ont pas de nom*. S'ils existent, leur existence pourrait expliquer ce qui resterait sinon inexplicable. Comme cette coïncidence d'évolution parallèle des humains et des Taurans, arrivant au même point juste au bon moment. Comme des gens explosant au hasard.

— Ce qui arrive tout le temps, bien sûr, ironisa Cat.

— Toutes sortes de choses inexplicables arrivent. On peut ensuite expliquer la plupart d'entre elles. Si, dans le cours normal des choses, vous tombiez sur les restes de quelqu'un qui serait mort comme votre amie, vous suspecteriez un acte hostile, une bombe ou autre chose de semblable, et non un caprice de *Ceux qui n'ont pas de nom*.

Le shérif sut exprimer ma pensée :

— Je n'exclus pas encore les actes hostiles. Nous vous avons vu faire toutes sortes de choses que nous considérons comme impossibles. Il est beaucoup plus facile pour moi de considérer que c'est *vous* qui en êtes responsable, que de présupposer l'existence de dieux malveillants.

— Dans ce cas, pourquoi lui aurais-je fait cela, plutôt qu'à vous ? Ou à Mandella, lorsqu'il était à deux doigts de me tuer ?

— Peut-être avez-vous besoin d'excitation, dis-je. J'ai rencontré des gens de ce genre. Vous voulez que nous vivions, pour rendre votre monde plus excitant...

— C'est assez intéressant, je vous remercie, répondit l'Omni en dressant la tête. Et ça va le

devenir encore plus...

Livre VI

Le livre de la révélation

CHAPITRE 31

C'est alors que j'entendis le faible gazouillis de deux flotteurs qui convergeaient, venant de deux directions opposées. Quelques secondes plus tard, ils étaient visibles ; quelques-unes de plus, et ils flottaient au-dessus de nous avant d'atterrir dans le parc.

C'étaient des flotteurs de sport, orange vif et rouge cerise, avec une ligne qui évoquait les hélicoptères de combat de ma jeunesse – les « Cobras », et ils ressemblaient vraiment à des cobras.

Les verrières des cockpits glissèrent en arrière et un homme et une femme sortirent des flotteurs. Ils étaient tous deux un peu trop grands, comme notre ami, et les flotteurs se balancèrent en un mouvement de reconnaissance, soulagés du poids de leurs passagers.

L'homme et la femme se rétrécirent lorsqu'ils nous aperçurent, mais ils laissèrent des empreintes profondes dans l'herbe. Je me demandai pourquoi ils ne s'étaient *eux-mêmes* changés en flotteurs ; peut-être cela aurait-il nécessité trop de matière première.

La femme, noire, était boulotte ; l'homme était blanc et si ordinaire d'aspect qu'il m'aurait été difficile de décrire son visage. Je supposai qu'il s'agissait d'une coloration protectrice ; une sorte de configuration par défaut. Ils portaient tous deux des toges de tissu écru.

Il n'y eut pas de salutations. Les trois Omni se regardèrent, conversant en silence pendant moins d'une minute. La femme prit ensuite la parole :

– D'autres d'entre nous seront bientôt ici. Nous mourons nous aussi, dans la violence, comme votre amie.

– *Ceux qui n'ont pas de nom* ? demandai-je.

– Que pouvez-vous nous dire d'eux ? demanda l'homme. Je pense que c'est *eux*, car il se passe des choses contraires aux lois de la physique.

– Ils *contrôlent* les lois de la physique ?

– Apparemment, oui, dit notre prêtre. Des gens qui explosent, l'antimatière qui s'évapore. Dix milliards de gens qui disparaissent, comme vous dites, dans une sorte de camp de nudistes cosmique. Ou dans une fosse commune.

– J'ai bien peur qu'il ne s'agisse d'une fosse commune, dit la femme. Et nous sommes sur le point de les rejoindre.

Les trois me regardèrent. Ce fut l'homme sans visage qui s'adressa à moi.

– C'est vous qui en êtes la cause. Vous avez tenté de quitter la galaxie, d'échapper au domaine que *Ceux qui n'ont pas de nom* ont établi à notre intention.

– C'est ridicule, rétorquai-je. J'ai déjà quitté la galaxie avant cela. La campagne de Sade-138 a eu lieu dans le Grand Nuage de Magellan. D'autres campagnes ont eu lieu dans le Petit Nuage et dans le Nain Sagittaire.

– C'est différent lorsqu'il s'agit d'un voyage par sauts collapsars, dit la femme. Les trous de ver. C'est comme échanger un état quantique contre un autre, et puis revenir.

– Comme un saut à l'élastique, observa notre fanatique du xxe siècle.

– Avec votre vaisseau, poursuivit la femme, vous partiez effectivement ; vous entriez dans le territoire de *Ceux qui n'ont pas de nom*.

— C'est ce qu'ils vous ont dit ? demanda Marygay. Vous leur parlez ?

— Non, dit l'homme. Ce n'est qu'une déduction.

— Vous pourriez appeler ça le « rasoir d'Occam ». C'est l'explication la moins compliquée.

— Ainsi, nous aurions provoqué le courroux divin, dis-je.

— On peut l'exprimer ainsi, admit l'homme sans visage. Ce que nous essayons de trouver maintenant, c'est comment attirer l'attention divine.

J'aurais voulu hurler, mais Sara exprima plus calmement ma pensée.

— S'ils sont partout, et omnipotents, nous *avons* déjà leur attention. Largement trop, d'ailleurs.

— Non, répliqua le prêtre. C'est sporadique. *Ceux qui n'ont pas de nom* nous laissent seuls pendant des semaines, des années, puis ils introduisent une variable, comme le ferait un scientifique ou un enfant curieux, et ils observent nos réactions.

— En se débarrassant de tout le monde ? s'exclama Marygay. C'est *cela* que vous appelez une variable ?

— Non, dit la femme noire. Je pense que cela signifie que l'expérience est terminée. *Ceux qui n'ont pas de nom* font le ménage.

— Et ce que nous devons faire... commença l'homme avant de s'arrêter. Maintenant, c'est mon tour, ajouta-t-il soudain.

Il explosa, mais sans fragments de chair, d'os, ni de sang. C'était une pluie de particules blanches, comme un blizzard en miniature. Les particules retombèrent sur le sol avant de disparaître.

— Horreur ! s'exclama le prêtre. Je l'aimais bien.

— Ce que nous devons faire, poursuivit la femme, c'est attirer l'attention de *Ceux qui n'ont pas de nom* et les convaincre de nous laisser en paix.

— Et vous deux, dit le prêtre en s'adressant à Marygay et à moi, vous êtes la clé. C'est vous qui les avez provoqués.

Max avait disparu. Il revint vêtu de la tenue de combat.

— Max, lui dis-je, sois sérieux. Nous ne pouvons les combattre ainsi.

— Nous ne savons pas, répondit-il. Nous ne savons rien.

— Nous ignorons encore si vous nous dites la vérité, dit Sara à l'adresse des Omni. Cette histoire de *Ceux qui n'ont pas de nom* n'est peut-être que poudre aux yeux. C'est *vous* qui avez fait cela ; vous avez tué tout le monde, et maintenant, vous jouez avec nous. Vous ne pouvez pas prouver le contraire, n'est-ce pas ?

— L'un de nous vient de mourir, rétorqua le prêtre.

— Non ; il a changé d'état, puis il a disparu.

Le prêtre sourit.

— Exactement. N'est-ce pas ce qui arrive toujours lorsque l'on meurt ?

— Laissez tomber, dit Marygay. Si c'est l'Omni, ou quelque sinistre plaisanterie, nous sommes perdus, quoi que nous fassions. Autant les croire sur parole.

— Oh, merde, dit soudain Max.

Sa tenue de combat se balança, puis se redressa, rigide.

— Encore... dit le prêtre.

— Max ! criai-je. Tu m'entends ?

Pas de réponse.

Marygay passa derrière la tenue, où se trouvait le bouton d'ouverture d'urgence.

— Est-ce que je dois le faire ? demanda-t-elle.

— Il le faudra, tôt ou tard, dis-je. Sara...

— Je le supporterai. J'ai déjà vu Anita, répondit Sara, tandis que son visage déjà pâle prenait une teinte crayeuse.

Marygay ouvrit la tenue, et c'était à peu près aussi affreux que je l'imaginai. Il n'y avait rien là que l'on puisse identifier comme Max. Des litres de sang et d'autres fluides se répandirent sur le sol. Des fragments de muscle, d'os et d'organes remplissaient le bas de la tenue.

Sara s'accroupit et vomit. Je faillis l'imiter, mais un vieux réflexe de combat me força à serrer les dents et à déglutir bien fort, à trois reprises.

Max était le genre de type que l'on aime bien, malgré ce qu'il fait ; malgré ce qu'il est. Et ils venaient de lui ôter la vie comme on enlève un pion d'un échiquier.

— Est-ce que nous pouvons participer au jeu ? hurlai-je. Pouvons-nous au moins dire quelque chose pour nous défendre ?

Cat explosa comme une bombe. Il n'y eut ni organes ni os, cette fois-ci ; simplement un fin brouillard qui s'éloigna de l'endroit où elle se tenait l'instant d'avant. Marygay gémit et s'évanouit. Sara, je pense, ne le remarqua même pas ; elle était à genoux, en sanglots, les bras croisés autour de sa poitrine tandis que son corps était secoué de convulsions alors qu'elle tentait de vider un estomac déjà vide.

Il y eut deux explosions à l'intérieur du « Molly Malone », et des hurlements hystériques.

Antres-906 se tourna vers moi.

— Je suis prêt. Je ne veux plus être ici, dit-il dans un anglais lent. Que *Ceux qui n'ont pas de nom* viennent me prendre.

Pétrifié, je hochai la tête et m'approchai de Marygay. Je m'agenouillai, lui relevai la tête et tentai de lui nettoyer le visage avec un mouchoir, pour le laver de ce qui restait de la femme qu'elle aimait. Elle se réveilla à moitié, les yeux toujours clos, et passa un bras autour de ma taille. Elle se balança en silence, le souffle court.

Nous étions proches comme peu de gens peuvent l'être, comme nous l'étions parfois en pleine bataille, lorsqu'on sait que l'on va mourir, mais que l'on va mourir ensemble.

— Ne pense plus à *Ceux qui n'ont pas de nom*, murmurai-je. Le temps que nous avons vécu a toujours été du temps à crédit, depuis que nous avons été enrôlés... et nous...

— Du temps volé, dit-elle, les yeux encore clos. Et nous en avons bien profité.

— Je t'aime, prononçâmes-nous au même instant.

Nous entendîmes un choc sourd. La tenue s'était renversée. La brise inversa son cours et se transforma en vent, qui soufflait vers la tenue. Quelque chose me heurta à la nuque – un os ou un morceau d'os, une fois de plus – avant de rouler jusqu'à la tenue et d'y pénétrer.

Avec un bruit qui évoquait un cliquetis de baguettes de bois, un squelette incomplet se dressa tout droit du cercueil ouvert que formait la tenue. Un avant-bras, cubitus et radius, s'attacha au coude droit ; des métacarpes sortirent du poignet, et des phalanges des métacarpes.

Un long ruban d'intestins s'installa dans la ceinture pelvienne ; au-dessus, un estomac, une vessie puis, de plus en plus vite, un foie, des poumons, un cœur, des nerfs, des muscles. Le crâne tomba en avant en raison du poids du cerveau, puis il se redressa lentement pour me

regarder avec les yeux de Max. Pendant un moment, le visage resta rouge et blanc, comme un spécimen écorché, mais la peau apparut, et les cheveux ; la peau et les poils couvrirent l'ensemble du corps.

Il sortit de la tenue avec précaution, et un vêtement sembla pousser sur son corps, une ample tunique blanche. Il marcha vers nous avec une expression fixe, intense. *Il*, ou plutôt *ça*...

Marygay s'était redressée.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle d'une voix si tendue qu'elle menaçait de se briser.

Il s'assit, jambes croisées, en face de nous.

— Vous êtes un scientifique.

— Max ?

— Je n'ai pas de nom. Vous êtes un scientifique.

— Vous êtes *Ceux qui n'ont pas de nom* ?

Il balaya ma question d'un geste.

— William Mandella. Vous *êtes* un scientifique.

— J'ai eu une formation dans ce sens. Je suis un professeur de science.

— Mais vous comprenez la nature de la recherche. Vous savez ce qu'est une expérience.

— Bien sûr.

L'Omni nous avait rejoints. Il hocha la tête en désignant la femme noire.

— Ainsi, elle était assez proche de la vérité.

— L'expérience est terminée ? demanda la femme. Et maintenant, vous faites le ménage ?

— Comment puis-je l'exprimer ? dit la créature. Au début, les souris que vous examinez s'enfuient de leur cage. Ensuite, elles comprennent ce qui leur arrive, puis elles exigent de parler à l'expérimentateur.

— Dans mon cas, dis-je, je parlerais aux souris.

— Oui, c'est ce que ferait un humain, répondit-il en regardant autour de lui d'un air vaguement ennuyé.

— Eh bien, parlez, dit Marygay.

Il la dévisagea pendant un long moment.

— Lorsque vous étiez petite fille, vous mouilliez souvent votre lit. Vos parents ne voulaient pas vous laisser partir en camp de vacances tant que vous ne seriez pas débarrassée de cette habitude.

— J'avais oublié cela.

— Je n'oublie pas, dit-il, puis il se tourna vers moi. Pourquoi n'aimez-vous pas les haricots de Lima ?

— Nous n'avons pas de haricots de Lima sur Majeur. J'ai oublié jusqu'à leur goût.

— Sur Terre, lorsque vous aviez trois ans, vous vous êtes enfoncé un haricot dans le nez. En essayant de le faire sortir, vous l'avez enfoncé encore plus. Votre mère a fini par comprendre pourquoi vous pleuriez, mais ses tentatives n'ont fait qu'empirer les choses. Avec l'humidité, votre nez a commencé à enfler. Elle vous a emmenée voir le soigneur holistique de la communauté dans laquelle vous viviez, et *lui aussi* n'a fait qu'aggraver la situation. Lorsque vous êtes arrivée à l'hôpital, il a fallu vous endormir, et vous avez eu des problèmes de sinus pendant un moment.

— Et c'est vous qui avez fait cela ?

— J'ai observé. J'ai mis en place les conditions initiales, bien avant votre naissance, alors, si l'on veut, oui, c'est moi. Chaque fois qu'un moineau tombe, j'entends le bruit, et le bruit ne me surprend pas.

— Un moineau ?

— Peu importe, dit-il avec un haussement d'épaules dédaigneux. L'expérience est terminée. Je pars.

— Vous quittez...

Il se leva.

— Cette galaxie.

Il y eut une explosion de terre, et les pieds d'Anita, que nous avions enterrés, se retrouvèrent là où elle se tenait à l'instant de sa mort. Des morceaux de chair, d'os, et un brouillard rouge furent aspirés vers les sinistres restes et se mirent à la reconstruire. Trois mètres plus loin, le corps de Cat se reformait lui aussi, venu de nulle part.

— Je ne pense pas avoir besoin de « faire le ménage », dit-*il* – ou *ça*. Je vais vous laisser entre vous. Je reviendrai peut-être voir ce qui se passe d'ici à un million d'années.

— Seulement nous ? s'exclama Marygay. Vous avez tué dix milliards d'humains et de Taurans, et maintenant, vous nous laissez cinq planètes vides ?

— Six. Et elles ne sont pas vides. Les humains et les Taurans ne sont pas morts. Ils ont été écartés.

— *Écartés* ? dis-je. Qu'en avez-vous fait ?

Il me regarda avec l'expression de quelqu'un qui se retient de dire un bon mot.

— Selon vous, quel espace, quel volume faut-il pour entreposer dix milliards d'êtres ?

— Mon Dieu, je n'en sais rien. Une grande île ?

— Huit kilomètres cubiques. Ils sont tous entassés dans les grottes de Carlsbad. Ils sont maintenant réveillés ; ils ont froid, ils ont faim, et ils sont nus. Je pourrais peut-être leur laisser un peu de nourriture, conclut-il en regardant sa montre.

— Et ceux de Majeur ? lui demandai-je. Ils sont vivants aussi ?

— Dans un silo à céréales de Vendler. Ils ont *vraiment* froid. Je vais faire quelque chose pour eux. C'est fait.

— Vous êtes plus rapide que la lumière ?

— Bien sûr. C'est simplement l'une des contraintes que j'ai fixées pour l'expérience, dit-il en se grattant le menton. Je pense que je devrais partir, avant que cela grouille de monde.

— La Lune et Mars ? Ciel et Kysos ?

— Ils ont surtout froid et faim. Sur Ciel, ils ont *chaud* et faim. Ils trouveront sans doute quelque nourriture avant d'en être réduits à s'entre-dévorer.

Il se tourna alors vers Marygay et moi.

— Vous êtes particuliers, tous les deux, car vous êtes les seuls dont la mémoire remonte aussi loin. Cela m'a amusé de construire cette situation pour vous. Mais pour moi, le temps est comme une table, ou comme un plancher. Je peux revenir en arrière jusqu'au Big Bang, ou en avant jusqu'à la mort de l'univers par la chaleur. Vie et mort sont des paramètres réversibles ; et assez insignifiants, à mon goût. Comme vous avez pu le constater ici.

Je n'aurais pas dû le dire, mais je ne pus m'en empêcher :

— Ainsi, ça vous amuse de nous laisser vivre ?

— On peut voir les choses ainsi. On pourrait considérer aussi que je laisse l'expérience mijoter toute seule. Je franchirai un million d'années et je verrai ce qui se passe.

— Mais vous connaissez déjà le futur, dit Marygay.

La chose qui se trouvait à l'intérieur de Max roula des yeux.

— Ce n'est pas une *ligne*. C'est une *table*. Il existe toutes sortes de futurs. Sinon, pourquoi s'embarrasser d'expériences ?

— Ne partez pas ! s'exclama Sara. (Il la regarda avec une expression d'impatience.) Nous voyons les choses comme une ligne, poursuivit-elle, une ligne de cause et d'effet, mais vous voyez des millions de lignes sur votre table.

— Une infinité de lignes.

— Très bien. Existe-t-il autre chose dans l'univers que votre table ? D'autres tables ? Une pièce ?

— Il y a d'autres tables. Si elles se trouvent dans une pièce, je n'en ai jamais vu les murs.

Puis il parla soudain exactement à l'unisson de Sara :

— Alors, y a-t-il quelqu'un d'autre au-dessus ?

— Responsable de vous tous et de vos tables ? poursuivit Sara, seule.

— Sara, dit-il, dans certaines de ces nombreuses lignes, vous choisissez d'être vivante dans un million d'années, lorsque je serai de retour. Vous pourrez me le demander à ce moment-là. Ou vous n'en aurez peut-être pas besoin.

— Mais s'il n'y a personne d'autre. Si vous êtes Dieu...

— Comment ? fit Max, en frottant le tissu de la tunique entre ses doigts. Que diable se passe-t-il, ici ? J'ai senti cette douleur atroce, partout, ajouta-t-il en regardant la tenue de combat.

— Moi aussi, dit Cat, assise, les jambes croisées, à l'endroit où elle était morte, une main sur les genoux et l'autre couvrant ses seins. Et soudain, j'étais là, de retour. Mais vous avez des vêtements, ajouta-t-elle en haussant les sourcils. Que diable se passe-t-il ?

— Dieu seul le sait.

CHAPITRE 32

Je m'inquiétai pendant quelques secondes de ce qu'il convenait de faire au sujet de ces dix milliards d'humains et de Taurans laissés en plan, nus, au beau milieu d'un désert, mais le *sans nom* s'était servi une dernière fois de sa baguette magique.

L'air sembla chatoyer autour de nous et, soudain, nous fûmes entourés d'une foule épaisse d'hommes, de femmes et d'enfants nus, dont beaucoup poussaient des hurlements.

Un petit groupe de gens vêtus ne pouvait passer inaperçu dans une telle situation. Les gens commencèrent à s'approcher de nous, hésitants, et Marygay et moi nous préparâmes à assurer le rôle de dirigeants.

Bien sûr, les choses ne se passèrent pas ainsi. Un *Homme* d'un certain âge se dirigea droit sur moi et se mit à me poser d'une voix forte des questions qui paraissaient lourdes de sous-entendus.

Il m'était impossible d'en comprendre le moindre mot. Je parlais une langue morte que je ne partageais, sur cette planète, qu'avec une poignée d'érudits et de fonctionnaires de l'immigration.

Les trois Omni, assez grands pour attirer l'attention, s'avancèrent, bras levés, en criant quelque chose à l'unisson.

— Nous allons voir ce que nous pouvons faire. Aidez les vôtres.

Marygay entourait les épaules de Cat d'un bras protecteur. J'ôtai ma chemise et la lui donnai ; elle était juste assez grande pour couvrir l'essentiel.

Elle paraissait d'ailleurs plutôt sexy. Une femme connue m'avait raconté un jour que le meilleur moyen d'attirer l'attention dans une réception était de porter une robe longue lorsque vous saviez que tout le monde serait vêtu de jeans ou de shorts, et vice versa. Donc, si vous assistez à une fête où tout le monde est nu, n'importe quoi fera l'affaire.

Nous finîmes par escorter tout le monde à l'intérieur du « Molly Malone ». La salle à manger était pleine de gens affamés, aussi nous nous rassemblâmes dans la salle dédiée à « l'histoire sociale de la prostitution » ; les œuvres exposées étaient dénuées d'ambiguïté.

Sept d'entre nous avaient été tués, puis « reconstruits ». Nous tentâmes de leur expliquer ce qui s'était passé. Comme si nous pouvions vraiment le comprendre...

Dieu a tué un certain nombre d'entre nous, pour attirer notre attention. Puis Il nous a annoncé qu'Il partait, et Il vous a rendu à la vie, avec dix milliards d'autres, en partant.

J'attendais toujours de me réveiller. Comme le vieux type du *Chant de Noël*, je pensais que tout cela était arrivé à cause de quelque chose que je n'aurais pas dû manger.

Plus le temps passait, bien sûr, et plus cette possibilité paraissait peu crédible. Peut-être que tout ce qui s'était passé *avant* était un rêve.

Le shérif et Antres-906 contactèrent leurs Arbres respectifs et firent savoir à tout le monde ce qui – apparemment – était arrivé. Les Omni révélèrent aimablement leur existence et aidèrent à contrôler la situation. Il ne suffisait pas de trouver des vêtements pour tout le monde, loin de là.

Trouver un endroit pour tout le monde allait prendre un bon bout de temps ; la culture humaine, celle d'*Homme*, et celle des Taurans partageaient une certitude : celle de l'immutabilité des lois physiques. Peut-être ne comprenons-nous pas tout, mais toute chose suit des règles, que l'on peut finir par connaître un jour.

Cette croyance était morte. Nous ignorions totalement quelle partie de la physique relevait d'un caprice de *Ceux qui n'ont pas de nom*. Notre *sans nom* avait prétendu être à l'origine de la constance et des limites de la vitesse de la lumière, ce qui signifiait que la plus grande partie de la physique postnewtonienne faisait partie de la plaisanterie.

Il avait laissé entendre qu'il laisserait tout cela intact, afin de nous garder dans notre cage. Existait-il d'autres lois, croyances, constantes qui ne lui plaisaient pas ? Toute la science était désormais en question ; tout était à vérifier.

La religion était mise en cause à un moindre degré, ce qui était assez intéressant. Il suffisait de changer quelques termes, et d'ignorer l'incertitude quant à l'existence de Dieu. Les intentions divines n'avaient d'ailleurs jamais été aussi claires. Le *sans nom* avait laissé aux croyants la preuve irréfutable de son existence, et assez de données pour des millénaires de fructueux débats théologiques.

Ma propre religion, si l'on peut l'appeler ainsi, avait changé quant à ses prémisses fondamentales, mais pas dans son affirmation de base : j'ai toujours dit à mes amis religieux qu'il pouvait y avoir un Dieu ou non, mais que s'il existait, je n'aimerais pas l'avoir à dîner. Je maintiens ces propos.

CHAPITRE 3 3

Deux semaines plus tard, nous n'avions plus grand-chose à faire ou à apprendre sur Terre, et nous étions impatients de rentrer. L'Omni qui nous avait rencontrés dès notre arrivée souhaitait nous accompagner, et nous en étions heureux. Quelques tours de magie rendraient notre histoire fantastique plus acceptable.

Personne ne mourut pendant le saut collapsar, et cinq mois plus tard, nous sortîmes de nos cercueils et contemplâmes Majeur en contrebas ; la neige et les nuages recouvraient la planète d'un blanc aveuglant. Nous aurions dû trouvera nous occuper sur Terre pendant quelques années, et rentrer au dégel ou au printemps.

Il n'y avait personne de service au spatioport, mais nous pûmes prendre contact avec le Bureau des Communications Interplanétaires ; ils nous envoyèrent un contrôleur de vol. Il nous fallut quand même deux heures pour opérer le transfert vers la navette.

L'atterrissage fut bien plus agréable que la fois précédente : de rassurantes volutes de fumée s'échappaient des cheminées des villes avoisinantes ; à Centrus, on entendait le grondement de la circulation.

Une femme qui se présenta comme le maire accompagnait le véhicule de transfert, avec son agent de liaison *Homme* – ainsi que Bill, qui fut bien sûr l'objet de toute notre attention, à Marygay, Sara et moi. Il se laissait pousser la barbe, mais sinon, il n'avait guère changé.

Sauf peut-être dans son attitude à mon égard. Il pleura lorsque nous nous embrassâmes, tout comme moi d'ailleurs, et pendant une minute, il ne put que secouer la tête. Ensuite, dans un anglais à l'accent prononcé, il me dit :

– Je pensais que je t'avais perdu pour toujours, vieux salopard entêté.

– Bien sûr, c'est *moi* qui suis entêté ! lui dis-je. C'est bon de te revoir ; même si tu es devenu un citoyen.

– En réalité, nous sommes revenus à Paxton, ma femme Auralyn et moi, m'annonça-t-il en rougissant. Nous y sommes allés pour tout réinstaller. Il y a plein de poisson. Je pensais que vous alliez arriver bientôt, si vous reveniez, alors je suis venu à Centrus la semaine dernière pour vous attendre. Charlie est avec moi en ville. Diane est retenue à Paxton par son cabinet. Que diable s'est-il passé ?

Je cherchai désespérément mes mots.

– C'est un peu compliqué, commençai-je tandis que Marygay se retenait de rire. Tu seras heureux de savoir que j'ai découvert Dieu.

– Quoi ! Sur Terre ?

– Il a juste dit bonjour, au revoir, et il est parti. C'est une longue histoire.

Je regardai la neige, à l'extérieur, plus haute que les vitres du véhicule.

– Nous aurons tout le temps d'en parler, avant le travail qui nous attend au dégel.

– Trente mètres cubes de bois, dit-il, plus trente-cinq à venir.

– Bien.

Je tentai d'évoquer le chaud souvenir des moments passés autour de la cheminée, mais la réalité fit brusquement intrusion. Glisser sur la glace, pêcher des poissons qui gèlent

immédiatement au bout des lignes, la plomberie endommagée par les tuyaux gelés ; et toujours, pelleter, pelleter, pelleter...

CHAPITRE 34

Nous reprîmes notre « vie de tous les jours », pêcher, combattre l'hiver, même si nous vivions maintenant dans un foyer de cinq adultes. Sara devait terminer un trimestre à l'école avant de pouvoir rejoindre l'université, mais elle obtint la permission d'attendre quelques mois plutôt que de commencer en plein trimestre et de devoir s'épuiser à rattraper les autres.

La vie à Paxton avait repris sans grand changement, une fois que les gens s'étaient débrouillés pour revenir de Centrus. Nous avons l'habitude de subir de fréquentes coupures de courant au cours de l'hiver, aussi n'était-il pas trop pénible de subir une panne semi-permanente.

La ville s'était presque complètement repeuplée en quelques semaines. La principale priorité de Centrus était de se débarrasser de tous ceux qui étaient susceptibles de partir, car les ressources de la ville étaient exploitées au maximum pour permettre de fournir l'essentiel aux résidents habituels.

La capitale se calmait après cinq mois de chaos.

Le fait d'être exposée à huit hivers consécutifs avait laissé la ville dans un état lamentable, mais de toute évidence, le gros des réparations allait devoir attendre le dégel et le printemps. Dans le passé, un groupe de pionniers involontaires avait aidé la cité à s'organiser sur une base de simple survie... L'absence d'un système central de fourniture d'énergie aurait causé la mort de tous les citoyens, si ceux-ci avaient été assez stupides pour rentrer directement chez eux. Au lieu de cela, les gens se rassemblèrent dans de grands abris publics, pour partager la chaleur et simplifier la distribution de nourriture et d'eau.

Tout cela se passait sans doute dans une atmosphère très amicale, mais j'étais tout à fait heureux de rentrer dans ma province, avec mes mètres cubes de bois et mes caisses de bougies. L'université était ouverte dans la journée, mais la plupart des programmes étaient retardés en attendant que le réseau électrique veuille bien nous rendre nos ordinateurs, nos écrans, et la majeure partie de notre bibliothèque. Nous avons pourtant deux mille livres imprimés, mais ils formaient un ensemble de bric et de broc, sans cohérence.

L'un d'entre eux, par bonheur, était un livre épais qui traitait de la mécanique théorique, aussi ai-je pu me lancer dans ce qui allait devenir le travail de ma vie. Sur Terre, j'avais discuté avec des physiciens *Homme* : nous allions tous devoir revenir à la case départ et découvrir ce qui demeurerait intact parmi les lois de la physique. Si tout n'était que contraintes imposées par *Ceux qui n'ont pas de nom*, et pouvait changer selon leurs caprices, alors il ne nous restait plus qu'à découvrir quelle était la nature exacte des caprices en question. Ce qui était une bonne idée, c'était de pratiquer également des expériences sur d'autres planètes, aussi bien que sur la Terre, pour s'assurer que les lois étaient uniformes.

Bill me rejoignit au laboratoire cet hiver-là, et me servit d'assistant pendant que nous reproduisions les expériences de base de la physique des XV^e et XIX^e siècles. Les poids et les ressorts... Nous avons l'avantage, c'est tout au moins ce que nous pensions, de disposer d'horloges atomiques. Au bout d'un an, nous avons découvert, d'après des informations venues de la Terre, que le *sans-nom*, nous avait laissé un véritable travail de Sisyphe : la vitesse de la lumière était toujours finie, mais elle avait changé d'environ cinq pour cent. Cela

flanquait tout en l'air, jusqu'aux quatrièmes décimales ; de petites choses comme la charge sur un électron ; la constante de Planck. Pendant qu'il y était, il aurait dû décider que π était égal à trois.

Mais tout allait bien pour nous, tandis que nous attendions le froid dans notre laboratoire bien chauffé, à faire rouler des boules le long de passages inclinés, à mesurer l'oscillation des pendules, à étirer des ressorts, avant d'aller rejoindre nos femmes à la maison. Bill avait rencontré Auralyn lorsqu'ils s'étaient tous deux portés volontaires pour devenir *Homme*, et ils étaient tombés amoureux avant qu'il ne soit trop tard, et ils étaient revenus à Paxton. Auralyn allait avoir un bébé le printemps suivant.

Pendant ce temps, nous cassons de la glace, nous pelletons la neige, nous grattons les vitres. L'hiver n'a pas de fin, sur cette planète oubliée des Dieux.

[1](#) Voir *La guerre éternelle*, du même auteur, Éditions J'ai lu, n° 1769 (*N. d. T.*).